

UNIVERSITÉ DE LYON - FACULTÉ DES LETTRES

SI SYANG KI

THESE

SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

CHEN Pao-ki

Pensionnaire de l'Institut Franco-Chinois de Lyon



LYON

BOSC Frères, M. & L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton, 42

—
1934

Thèse Lyon
1934

SI SYANG KI

UNIVERSITÉ DE LYON - FACULTÉ DES LETTRES

SI SYANG KI

THESE

SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

CHEN Pao-ki

Pensionnaire de l'Institut Franco-Chinois de Lyon



LYON

BOSC Frères, M. & L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton, 42

—
1934

*37082

L'Association Universitaire Franco-Chinoise (Institut Franco-Chinois), déclare que les assertions et les opinions émises dans les ouvrages qu'elle publie doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.



A MES PARENTS

A MA FEMME

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DELAFARGE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR COURANT

A MESSIEURS LES PROFESSEURS
DE LA FACULTÉ DES LETTRES

A MESSIEURS LES FONDATEURS
DE L'INSTITUT FRANCO-CHINOIS

Introduction

L'origine du théâtre chinois remonte à un temps reculé. A l'époque des Tcheou (1134-247), Yeou Meng se déguise en Swen Chou-ngao, célèbre ministre mort pauvre, devant le roi de Tchou qui, ému, donne une fortune au fils de Swen. A proprement parler, Yeou Meng n'est pas un comédien ; c'est un « fou de cour » chargé d'amuser le roi par sa verve, sa liberté de langage et d'action. Sous l'empereur Wou de la première dynastie des Han, vers 108 avant J.-C., le nom de Po hi, Cent jeux, prend naissance. Les Cent jeux sont des spectacles composés de tours d'acrobatie et d'adresse, par un groupe d'artistes déguisés en animaux. Le vrai théâtre naît seulement sous la dynastie des Thang (618-907) ; mais l'action est très simple et les acteurs se soucient plutôt des danses que des chants. Six divertissements nous sont parvenus :

- 1° ta myen ou tai myen, le masque ;
- 2° Po-teou, en pays Po-teou ;
- 3° ta yao nyang, la femme qui marche en chantant ;
- 4° Sou Tchong-lang, Sou Tchong-lang ;
- 5° Khou lei tseu, le jeu des marionnettes ;
- 6° Tshan kyun hi, le jeu de Tshan-kyun.

« Le masque » a pour origine le Prince Lan-ling du royaume Tshi septentrional. Selon la légende, le prince est un bon guerrier dont la beauté physique un peu féminine ne fait pas peur aux ennemis. Alors à chaque combat il met sur sa tête un masque terrifiant. Celui qui tient ce rôle exécute une danse guerrière, l'épée à la main.

« En pays Po-teou » a pour personnage principal un étranger du royaume Po-teou qui, échevelé, les yeux pleins de larmes, en habit de deuil, cherche dans la montagne le cadavre de son père dévoré par un tigre.

La femme qui marche en chantant est la femme d'un mari alcoolique Tshai Lang-tchong, qui la bat souvent. Un jour qu'elle racontait ses malheurs à des voisins, surgit son mari ; ils se livrent alors à la bataille.

Sou Tchong-lang aime à boire, il assiste à tous les festins. Celui qui tient ce rôle doit s'habiller en rouge, le chapeau sur la tête, la figure barbouillée en rouge, comme signe de l'ivresse, et danse ridiculement.

« Khou lei tseu » est le théâtre des marionnettes ; il vient probablement du pays étranger. Il existait déjà sous la dynastie des Han.

« Le jeu de Tshan-kyun » intéresse beaucoup l'empereur Hyuan-tchong (713-755). Un sous-préfet s'empare frauduleusement de plusieurs milliers de crêpes. Pour le punir, l'Empereur le fait habiller en prisonnier, taquiner et insulter par les acteurs. Plus tard, devenu sérieux, le même sous-préfet est nommé Tshan-kyun.

Sous la dynastie des Song (960-1279), le théâtre est plus florissant ; malheureusement toutes les pièces sont perdues. Elles peuvent se diviser en trois groupes : les farces, les comédies anecdotiques, les airs musicaux.

1° Les farces, comme le théâtre des Tang, ont pour but de faire rire les spectateurs ; elles sont en prose, l'intrigue est plus compliquée.

2° Les comédies anecdotiques ne sont pas de la bouffonnerie, elles développent comme thème une intrigue, une aventure.

3° Les airs musicaux comprennent plusieurs genres différents. Par exemple, « le Papillon amoureux de la fleur » est un chant sans accompagnement de danse ; le « tchhwan ta » s'appuie sur la musique et la danse. Un groupe de danseurs et de chanteurs collaborent ; en même temps les uns dansent, les autres chantent. Chaque air comporte une historiette, ou une historiette s'accompagne de plusieurs airs. Le « tchhwan ta » commence par une courte introduction en prose ; puis un poème et un « tsheu » (vers libres) expriment la même idée ; puis un autre poème et un autre tsheu et ainsi de suite ; enfin un quatrain conclut. Le « twei wou », danse en groupe, a un caractère à peu près analogue au « tchhwan ta » ; il est composé de dix groupes de danseurs (72 personnes) et dix groupes de danseuses (153 personnes). Chaque groupe exécute une danse spéciale. Voici le programme de twei wou :

a) Le conseiller militaire (directeur des groupes) adresse à l'Empereur un discours.

b) Il lit un poème.

- c) Le directeur appelle le groupe des enfants.
- d) Chœur des groupes.
- e) Il les présente par le nom de chaque groupe.
- f) Il demande aux enfants pourquoi ils sont venus.
- g) Leur réponse.
- h) Leurs danses.
- i) Le directeur dissout les groupes.

Les ordres sont les mêmes pour les groupes de danseuses.

Sous la dynastie des Kin, prennent naissance le « yuan pen » (pièce jouée par les courtisanes) et le « tchou kong thyao » (airs de notes différentes). Le « yuan pen » n'est pas du vrai théâtre, ce sont des fragments qui relatent une historiette, expliquent les livres classiques, énumèrent les noms des fleurs, des animaux, des oiseaux, caricaturent toutes les professions. Le tchou kong thyao n'est pas du théâtre non plus ; c'est une sorte de roman en vers chantés ou chante-fable. Le Si Syang de Tong Kyai-yuan en est un exemple. Dans le tchou kong thyao, l'auteur ne fait pas parler les personnages, il se contente de raconter quelque chose. Sur la scène, les chanteurs et les danseurs chantent et dansent en même temps, mais ceux qui chantent ne dansent pas, ceux qui dansent ne chantent pas, semblables des marionnettes vivantes.

Nous voyons bien que jusqu'ici, ce sont seulement des poèmes à chanter, des farces, des bouffonneries. Le théâtre chinois ne va prendre son essor que sous la dynastie des Yuan. Cette évolution si lente est due au mépris des hommes à l'égard des dramaturges, et à l'intérêt exclusif des lettrés pour les livres classiques

par lesquels ils peuvent obtenir des grades. Or, à la fin des Kin et au commencement des Yuan, le concours impérial a cessé ; et le théâtre populaire était très en vogue. Les lettrés, n'ayant rien à espérer, changent de voie et s'adonnent au théâtre. Mais Tsang Tsin-chou a dit le contraire : selon lui, si les dramaturges des Yuan sont des lettrés, c'est que l'Empereur donne pour concours un sujet de théâtre. C'est une invention pure, une explication fausse ; l'histoire n'a pas enregistré ce fait important et aucun livre ne l'a noté ; d'ailleurs les deux grands auteurs Kwan Han-khing et Wang Che-fou écrivaient déjà aux dernières années des Kin. Alors quel rapport y a-t-il entre eux et le concours du théâtre ?

Donc, les lettrés écrivent des pièces pour leur plaisir et celui des autres sans nulle intention vaniteuse. Soit par désespoir d'être toute leur vie de pauvres étudiants sans grade, soit par foi taoïste, soit par recherche de l'idéal, soit par esprit humanitaire, audacieux et révolté, ils ont bâti des monuments durables non seulement dans la Chine, mais dans l'Univers.

Tchong Seu-tchheng, dans son « Lou kwei po », Cahier des Morts, a divisé ce siècle théâtral en trois périodes :

1° Les célèbres auteurs dramatiques morts à une date lointaine.

2° Ceux qu'il a connus ou qu'il n'a pas connus, morts récemment.

3° Ceux qu'il a connus ou dont il a entendu le nom sans les connaître, qui vivent encore.

Le livre de Tchong Seu-tchheng est écrit dans la première année du règne de Tche Chwen (1330), il est bien clair que les auteurs de la deuxième période sont morts avant cette année et ceux de la troisième période vivent encore après cette année, mais la troisième est difficile à déterminer. L'éminent critique Wang Ko-wei a osé supposer que la première période est l'époque mongole : depuis l'invasion de Thaitchong en Chine jusqu'à la 16^e année Tche Yuan de l'empereur Che-tchou (Koublaï-khan), date de la soumission complète de la Chine, cela représente une durée d'environ cinquante ans ; la deuxième période est l'époque de l'Empire unifié : depuis le règne Tche Yuan de l'empereur Che-tchou jusqu'au règne second Tche Yuan de l'empereur Chwen-ti, environ soixante ans ; la troisième période est l'époque de la fin des Yuan : depuis la première année Tche Tchong de l'empereur Chwen-ti, jusqu'à la fin de ce règne. Cette classification n'est peut-être pas très exacte, mais au moins sans grandes erreurs.

Comme nous ne pouvons examiner tous les écrivains de ces trois périodes, nous établirons un tableau statistique énumérant les époques auxquelles ils ont appartenu, leur nom et prénoms, leur pays natal, la totalité de leurs ouvrages et la quantité de ces ouvrages qui nous restent.

PREMIÈRE PÉRIODE

Kwan Han-khing	Ta-tou	65	14
Wang Che-fou	—	14	2
Ma Tche-yuan	—	14	7
Wang Tchong-wen	—	10	1
Yang Hyen-tche	—	8	2
Ki Thyen-syang	—	6	1
(ou Ki Kyun-syang)			
Tchang Ko-pao	—	4	3
(ou Tchang Ko-pin)			
Swen Tchong-tchang	—	2	1
Che Tseu-tchang	—	2	1
Li Hao-kou	Po-ting	3	1
Po Pho	Tchen-ting	16	2
Li Wen-wei	—	12	1
Chang Tchong-hyen	—	10	4
Tai Chan-fou	—	5	1
Tcheng Thing-yu	Tchang-tœ	24	5
Kao Wen-syeou	Tong-ping	34	3
Tchang Cheou-khing	—	1	1
Li Che-fou	Nyu-tche	12	1
Wou Han-tchhen	Tsi-nan	13	3
Yo Po-tchhan	—	2	1
Khang Tsin-tche	Ti-tcheou	2	1
Wou Tchhang-ling	Si-king, Ta-thong	11	3
Li Cheou-khing	Thai-Yuan	10	2
Che Kyun-pao	Phing-yang	10	3
Kong Wen-king	—	1	1
Meng Han-khing	Po-tcheou	1	1

Wang Po-tchheng	Tchwo-tcheou	3	1
Li Hing-fou	Kyang-tcheou	1	1
Tye Kyun-heou	Phing-yang	1	1

DEUXIÈME PÉRIODE

Tcheng Tœ-hwei	Phing-yang	19	4
Tseng Jwei	Ta-tou	1	1
Kong Thyen-thing	Ta-ming	6	1
Khyao Ki-fou	Thai-yuan	11	3
King Jen-kye	Hang-tcheou (sud)	7	1
Fan Khang	—	2	1
Yang Tseu	Hai Yen sud)	3	3

TROISIÈME PÉRIODE

Tshing Kyen-fou	Hang-tcheou	5	2
Syao Tœ-syang	—	5	1
Wang Hwa	—	3	1
Tchou Khai	?	2	1
Lo Kwan-tchong	Wou-ling (?)	?	1
Yang King-hyen	?	?	1
Li Tche-yuan	?	?	1

Les ouvrages qui nous sont parvenus, y compris les trente pièces composées par des auteurs anonymes, se trouvent dans les recueils suivants :

a) Choix du théâtre des Yuen.

- b) Trente pièces anciennes et modernes.
- c) Vingt-sept pièces des Yuen et des Ming.
- d) Choix du théâtre, par Kou Khyu-tchai.
- e) Fragments du théâtre des Yuen et des Ming.

Une pièce de Yang Tseu se trouve à la tête du livre Kin tyao ki.

Le Si Syang Ki, par sa longueur, forme un livre indépendant.

Outre cela, il y a encore plus de soixante auteurs qui nous ont laissé seulement leur nom et quelques titres de leurs livres.

D'après le tableau, nous voyons bien que dans la première période, les auteurs sont des gens du Nord ; la deuxième est une transition ; dans la troisième, les auteurs sont des gens du Sud. Les auteurs les plus célèbres ont appartenu à la première période, comme Wang Che-fou, Kwan Han-khing, Ma Tche-yuan, Po Pho, Tcheng Thing-yu, Wou Han-tchhen... ; il n'y a que deux écrivains célèbres dans la période suivante, Tcheng Tse-hwei, Khyao Ki-fou ; aucun dans la dernière période : c'est la décadence. Plus tard, les gens du Sud ont compris qu'ils ne devaient pas suivre le chemin battu par les gens du Nord, ils ont créé un théâtre avec des expressions et de la musique méridionales.

Nous ne nous attardons pas sur l'ensemble du théâtre, car quelques sinologues français l'ont étudié, tels S. Julien, Bazin, Magnin, A. Rémusat, Guimet... Mais nous reprochons à leurs traductions d'être souvent inexactes, à leurs études d'être superficielles. Or, une vue générale nous aide moins à connaître un chef-

d'œuvre ou un auteur représentatif qu'une étude approfondie. Pour cette raison, nous préférons un sujet restreint à un sujet large. Aussi nous avons choisi une des plus célèbres comédies de la Chine : le Si Syang Ki (Pavillon d'Occident) de Wang Che-fou et de Kwan Han-khing. Mais notre tâche n'est pas facile : d'abord, parce que cette comédie poétique, riche d'expressions de son temps, est difficile à comprendre et à traduire ; ensuite, parce qu'il nous faut résoudre beaucoup de problèmes qui sont restés énigmatiques pendant quelques centaines d'années. Cette thèse se divise en six parties. Au début nous parlerons un peu des sources du Si Syang Ki (sources), puis nous ferons des recherches sur l'identification du personnage principal du conte (l'identification de Tchang), ensuite nous nous poserons la question suivante : Qui a rédigé les seize premiers actes et qui les quatre derniers ? Dans cette même partie nous examinerons les autres ouvrages de ces deux auteurs (Auteurs). Avant notre étude sur sa forme et son fond, il sera nécessaire de traduire consciencieusement les scènes typiques de chaque acte de Si Syang Ki (analyse de l'action, analyse de l'art). La sixième partie est consacrée aux jugements, favorables ou défavorables, qui ont été portés sur ce livre. Bien qu'elle ne nous apporte que peu d'arguments nouveaux, elle renforcera au moins nos jugements (le Si Syang Ki et les critiques).

Nous avertissons les lecteurs que cette thèse est une étude littéraire, c'est pourquoi nous négligerons volontairement la partie musicale de ce célèbre livre.

CHAPITRE PREMIER

Sources

L'aventure de Tshwei et de Tchang a été traitée par un grand nombre d'écrivains, mais aucun n'a égalé ces deux grands dramaturges, Wang Che-fou et Kwan Han-khing. La naissance de ce chef-d'œuvre ne fut pas due exclusivement au génie de ses auteurs, il faut y ajouter les ouvrages qui le précédèrent et qui l'inspirèrent. Ainsi, avant de parler de ce livre, il est intéressant de connaître ses sources.

Nous lisons dans « les Causeries sur le théâtre », par Che Hwa : « Hou Yuan-jwei dit : le théâtre moderne est sorti du théâtre des Yuan, tandis que celui-ci est sorti des vers chantés des Kin. Les recherches que j'ai faites sur le théâtre du Nord me permettent de savoir que Tong Kyai-yuan (auteur du premier Si Syang) en fut le précurseur... » Nous lisons dans « le Journal de Tshin Fong-leou » : « Le Si Syang Ki est écrit d'après le conte intitulé « Biographie de Ying-ying » par Yuan Tchen. Sous la dynastie des Song, le seigneur Tchao Ling-tche a raconté cette anecdote dans son poème « Papillon amoureux de la fleur » en douze chants. Sous le règne de Tchang-tchong des

Kin, Tong Kyai-yuan renouvela ce sujet en vers chantés mêlés d'expressions de son temps... »

Suivant les informations citées plus haut et que nous ne citons pas à cause de leurs idées analogues, nous sommes persuadés qu'il existait au moins trois écrits principaux qui se sont succédé sous des formes différentes et qui ont fourni leurs sources au célèbre Si Syang Ki :

A) Bibliographie de Ying-ying.

B) Papillon amoureux de la fleur.

C) Si Syang de Tong Kyai-yuan.

Commençons par la première source.

La biographie de Ying-ying fut composée par Yuan Tchen des Thang.

Voici le résumé de ce conte : Un jeune lettré, Tchang, âgé de vingt-deux ans, s'éprend de sa cousine Tshwei Ying-ying, et ne peut attendre les démarches longues et compliquées qui précèdent le mariage. Il soudoie la petite servante Hong-nyang pour qu'elle porte un poème à sa maîtresse. Le soir même, Hong-nyang rapporte une poétique réponse dans laquelle sa maîtresse exprime, à mots couverts, qu'elle attendra Tchang le soir de tel jour. Arrivée au rendez-vous, Ying-ying, l'air sévère, réprimande Tchang. Mais quelques jours après elle lui accorde ses faveurs. Tchang part pour Tchhang-ngan. Il échoue au Concours impérial et reste dans la capitale. Ying-ying lui envoie une lettre très belle. (Voir p. 252 et 253, *Anthologie de la littérature chinoise*, par Sung-nien Hsu, Delagrave). Un an et quelques mois après, Tshwei se marie avec un autre homme, et Tchang, de son côté, fonde un foyer.

Ce conte est écrit en prose, dans une langue sobre et claire. Sa valeur provient aussi des descriptions pittoresques et des situations émouvantes. Cependant il n'est pas considéré comme un chef-d'œuvre par plusieurs critiques littéraires, anciens ou modernes. Les uns accusent l'auteur d'hypocrisie en rejetant toutes les fautes commises sur la victime comme si elle était elle-même séductrice. Les autres prétendent qu'il n'y a pas de talent dans un conte comme celui-ci, à l'intrigue pauvre, sans style noble, dénué de sens moral, qui n'est qu'un récit galant assez banal. Ces critiques sont en partie fondées. Il n'en est pas moins vrai que ce conte fut fort goûté par les contemporains et par toutes les jeunes générations. Sa valeur littéraire n'est pas la seule cause de son succès, il faut y ajouter la célébrité du poète-politicien qui raconte à toute occasion sous le nom de Tchang Cheng ses aventures sentimentales avec sa cousine. Une autre cause importante, c'est qu'il apparaît à ses admirateurs comme une exaltation du véritable amour en face des affections et des unions imposées au nom des rites. Dans l'ancienne Chine, la séparation des deux sexes était si distincte qu'il était impossible à un jeune homme et à une jeune fille de s'aimer à leur gré. Leur amour ne commençait qu'après le mariage ou ne commençait jamais. Chose curieuse aux yeux des étrangers, la plupart des Chinois cherchaient leur idéal dans des maisons de plaisir. Ainsi, dans la littérature, les personnages féminins sont souvent des courtisanes. Ceci est une excuse pour ceux qui vivaient sous le joug traditionnel.

Dans la période où ce conte fut écrit, nous savons, par l'indication de l'auteur lui-même, que Yang Kyu-yuan, Li Kong-jwei, Yuan Tchen ont fait des poèmes sur ce sujet. D'autre part, Po Kyu-yi le développe allégoriquement dans la « Réponse poétique à Wei-tche (surnom de Yuan Tchen) » ; Chen Ya-tche dédie aussi un quatrain à Wei-tche, dans lequel il fait allusion à l'oiseau-doré : « L'oiseau-doré chante au soleil haut du printemps... » Plus tard, Tou Mou composa un long poème sur le même sujet. Mais ce ne sont que des poèmes peu remarquables, bons à déclamer. A la fin de la dynastie des Song, le seigneur Tchao Ling-tche de Ngan-thing tire de ce joli conte un assez beau poème en dix chants avec un prélude et un épilogue. En tête de ce poème, il expose ses raisons : « Le conte est composé par Yuan Wei-tche des Thang. Parce qu'il ne figure pas dans ses œuvres complètes, quelques critiques prétendent qu'il n'en est pas l'auteur. Après la lecture, je suis persuadé qu'il ne peut qu'être sorti de sa main magique. Nos contemporains de classe noble, amateurs d'anecdotes et d'aventures merveilleuses, le citent souvent comme le sujet préféré de leur conversation. Même les acteurs et les chanteurs ne l'ignorent pas tout à fait. Mais, hélas ! n'étant pas une œuvre musicale, on ne peut le chanter en s'accompagnant d'instruments à cordes. Parmi nos amateurs de récits désirant toujours l'entendre après leur joyeux festin, quelques-uns peuvent le réciter sans savoir son origine, les autres saisissent seulement l'idée générale et n'arrivent jamais jusqu'au bout. C'est ce que nous

regrettons. Ces jours-ci, profitant de quelques loisirs, je l'ai relu avec attention et j'en fais un poème divisé en dix parties ou chapitres, supprimant les endroits ennuyeux. Dans chaque chapitre, je copie le texte original sans changer un mot, quelquefois j'en extrais seulement l'idée principale. A côté du texte, j'écris un chant qui résume les actes qui suivent, et qui a pour titre : « Papillon amoureux de la fleur » en mode « chang ». Chaque vers exprime les sentiments, chaque chant une situation. Je prie mes collaborateurs d'écouter d'abord la mélodie, ensuite les paroles. »

Tchao Ling-tche montre ses dix chants avec un prologue à son ami Ho Tong-po qui lui conseille d'ajouter un épilogue pour révéler l'ingratitude de Tchang qui a d'abord tenté Ying-ying, à la fin l'a quittée. L'auteur dit qu'il ne chante que des intrigues poétiques sans nulle intention de moralité. Mais il compose quand même un épilogue, non pas pour révéler l'ingratitude de Tchang, mais pour prouver le cœur toujours aimant de Ying-ying. Car le poète est très ému en pensant au quatrain qu'elle a adressé à Tchang au moment où elle a refusé de recevoir son cousin.

Chacun de ces douze chants est composé de huit vers ; chaque vers de sept monosyllabes, sauf le deuxième et le cinquième qui en ont neuf. Ces chants sont tous peu remarquables ; mais ils occupent une petite place dans la littérature chinoise parce qu'ils servent pour ceux qui étudient le théâtre comme un document de transition. Ils révèlent comment la « Biographie de

Ying-ying », conte prosaïque, s'est prolongée en une œuvre poétique que l'on peut chanter.

Le chant suivant est l'un des meilleurs :

Elle, bel ange d'or, née là-haut, au Palais de Jade,
Après la chute, a le cœur troublé en ce bas monde.
Lui, beau comme Song Yu, il lance des regards amoureux
au delà du mur ;
Au fond des fleurs épaisses ils se rencontrent.
Dans l'ivresse de leur bonheur ils espéraient vivre longtemps
ensemble,
Quand vint les séparer l'espoir d'une vaine gloire.
Ce qu'on regrette le plus, c'est que celui qui a beaucoup de
talent n'a que trop peu d'amour ;
Ah ! il ne pense aux tourments de la « séparée ».

Ying-ying lou-yao est aussi une œuvre de la dynastie des Song. Est-elle ou non antérieure au « Papillon amoureux de la fleur » ? On n'en sait rien. Nous croyons qu'elle est postérieure, car Tchao Ling-tche dit qu'il n'existe pas avant lui de poèmes à chanter sur ce sujet. Ying-ying lou-yao est perdu, nous savons seulement que c'est un poème pour instruments à cordes.

Le Si Syang Ki de Wang Che-fou et de Kwan Hanking, nous osons le dire, n'est pas inspiré par toutes les œuvres que j'ai citées plus haut. Sans l'intermédiaire du Si Syang de Tong Kyai-yuan qui est déjà un chef-d'œuvre dans un autre genre que celui du théâtre, Wang et Kwan n'auraient pu, malgré leur génie, produire une pareille merveille. Sur ce sujet Ho Yuan-jwei a dit : « Le Si Syang Ki est suggéré plutôt par Tong Kyai-yuan de la dynastie des Kin que

par la « Biographie de Ying-ying », écrite par un auteur sous l'époque des Thang. On lit encore le livre de Tong ; sorti d'une main géniale, il est original, riche de beauté poétique. Chaque mot a un ton naturel, chaque vers rappelle l'esprit des anciens. Il fut considéré comme le précurseur du théâtre ancien et moderne... »

On ignore à quelle date précise est né Tong et à quelle date il est mort ; on ignore aussi son prénom et son pays natal. Il vivait sous le règne Tchang-tchong des Kin, à cette époque « Kyai-yuan » signifiait simplement « Monsieur » en terme poli ; ne le confondons pas avec « Kyai-yuan », titre noble donné à l'un des premiers candidats aux examens impériaux.

Le Si Syang de Tong, qui est un fabliau ou plus exactement un chante-fable, nouveau genre littéraire créé par l'auteur, ne peut être joué sur la scène ; tout comme dans « Aucassin et Nicolette », les vers alternent avec la prose, c'est la partie poétique qui occupe la place importante. L'ouvrage est très long, beaucoup plus long que celui de Wang et Kwan ; mais la longueur est une qualité lorsque l'inspiration lyrique se prolonge jusqu'au terme du livre. Dans le conte de Yuan Tchen, on ne trouve pas des personnages réels, tandis que dans le chante-fable, l'auteur a ressuscité devant nous des êtres vivants, en chair et en os. Il sait se servir de sa plume, donnant à chaque héros ou héroïne un caractère : à Tchang, la folie ; à Ying-ying, la dignité ; à Hong-nyang, l'intelligence et la bonté.

Pour marquer distinctement sa différence avec le conte et le « Papillon amoureux de la fleur », nous

divisons ce livre en trente chapitres suivis d'un petit résumé, quoiqu'il ne comporte aucune division.

1° *Prologue.* — Tong Kyai-yuan se dépeint lui-même tel qu'il est : indépendant, bohème et un peu pessimiste. Il écrit, parce qu'il aime la poésie et parce qu'il s'ennuie.

2° *Sur la route de la capitale.* — Un bachelier de vingt-trois ans, Tchang Kong, passe par la ville Hotchong en allant à la capitale. Il se repose dans un hôtel.

3° *La promenade dans le temple.* — Il visite le célèbre temple Phou Kyeou, à côté duquel habite Ying-ying.

4° *La rencontre.* — Il rencontre la jeune fille dont la beauté l'éblouit.

5° *Dans le pavillon.* — Tchang cherche les moyens de s'approcher d'elle, descend aussi dans le temple.

6° *L'appel par la Poésie.* — Tchang se promène sous la lune. Il compose un poème, et par-dessus le mur, il contemple Ying-ying. La jeune fille lui répond par un quatrain ; alors enhardi, il court vers elle en prononçant des mots peu dignes. La servante Hongnyang le tance.

7° *Pensées tristes.* — Tchang désespère, il ne croit plus à ce bonheur.

8° *Tchang et la servante.* — Hongnyang vient de dire au bonze principal que l'offrande aura lieu demain. Tchang s'approche et lui demande des renseignements sur Ying-ying ; celle-ci lui répond par des

mots sévères. Pour rester près de Ying-ying, Tchang obtient du bonze, à prix d'or, le droit de participer à cette cérémonie.

9° *La cérémonie religieuse.* — Cette cérémonie est publique. La foule s'émerveille devant la beauté de Ying-ying. La folie de Tchang est extrême.

10° *Le temple assiégé.* — Un général rebelle, ayant entendu parler de cette beauté, encercle le temple avec cinq mille hommes et réclame Ying-ying pour l'offrir à son chef Ting Wen-ya. Affolée, la dame Tcheng déclare officiellement qu'elle donnera sa fille à celui qui les sauvera des bandits. Tchang obtient de leur chef un délai de trois jours et envoie par un bonze courageux un appel de secours à son ami le général Tou. Le général arrive et capture le chef des bandits.

11° *L'invitation au festin.* — La dame, en témoignage de sa gratitude invite Tchang à un repas intime.

12° *Les fiançailles reniées.* — Sous prétexte que Ying-ying est déjà fiancée à son neveu Tcheng Heng, la dame revient sur sa promesse.

13° *La voix de la cithare.* — Sur le conseil de la servante, Tchang se met alors à jouer de la musique. Ying-ying comprend le tourment de Tchang et voue à ce dernier une profonde tendresse.

14° *L'échange de messages.* — Tchang tombe malade d'amour ; Hong-nyang lui rend visite ; il confie à la servante une lettre pour Ying-ying.

15° *La lettre offensante.* — Hong-nyang met la lettre sur la table de toilette. Quelques instants après Ying-ying l'aperçoit et feint d'être très fâchée. Elle

répond par un quatrain dans lequel elle s'exprime, à mots couverts, qu'elle attendra Tchang le soir de tel jour.

16° *Le message menteur.* — Fidèle au rendez-vous, Tchang est sévèrement réprimandé par Ying-ying. De dépit il retombe malade.

17° *Ying-ying s'informe de la maladie.* — En apprenant la nouvelle, Ying-ying envoie une deuxième lettre.

18° *Tentation de suicide.* — Tchang reste seul ; il songe à se suicider.

19° *Avant le rendez-vous.* — Heureusement Hong-nyang arrive, apportant la lettre de Ying-ying qui contient un huitain ; Ying-ying y exprime ses regrets et ses excuses. Elle lui fixe un nouveau rendez-vous. Cette lettre est vraiment un bon remède qui guérit vite Tchang.

20° *Le rendez-vous accompli.* — Ying-ying s'unit à Tchang.

21° *La torture de Hong-nyang.* — La dame apprenant les relations de sa fille avec Tchang, interroge sévèrement Hong-nyang. Celle-ci rejette toutes les fautes sur la dame Tcheng.

22° *Séparation.* — La dame Tcheng doit s'incliner ; seulement, elle presse Tchang d'aller à la capitale pour concourir, car il n'est pas dans les coutumes de la famille Tshwei de marier une jeune fille à un homme sans grade ni poste impérial. La scène de la séparation des deux amoureux est déchirante !

23° *Le cauchemar.* — Le jeune homme s'arrête dans un village solitaire. La nuit il fait un cauchemar dans lequel on enlève à Tchang sa bien-aimée.

24° *La visite à l'ancienne chambre de Tchang.* — Après le départ de Tchang, Ying-ying visite discrètement son cabinet ; elle est émue devant les livres laissés, l'encrier.... etc.

25° *L'heureuse nouvelle.* — Tchang est reçu le troisième du concours impérial. Il en informe de suite la famille Tshwei.

26° *L'envoi de la lettre.* — Mais il ne peut aussitôt quitter la capitale. Ying-ying, impatiente, lui écrit une lettre, et lui envoie quelques objets pratiques et allégoriques.

27° *L'obstacle.* — Tcheng Heng rend visite à sa tante, la dame Tcheng, et veut épouser sa cousine. La dame croit ses mensonges défavorables à Tchang. Tchang arrive ; il se lamente, tandis que Ying-ying a le cœur brisé.

28° *La plainte.* — Tchang se lamente sans cesse devant le bonze principal qui le console. Il contemple les objets offerts par son amante et rappelle douloureusement ce qui s'est passé. Emu, le brave bonze veut enlever Ying-ying par force pour la donner à Tchang.

29° *Au bord du suicide.* — A minuit, Ying-ying descend avec Hong-nyang dans son cabinet. Elle pleure, elle ne sait plus ce qu'il faut faire, elle réclame la mort : « Puisque nous ne pouvons vivre ensemble, au moins mourons dans un même endroit ». Tchang

le veut bien. Le bonze principal leur conseille d'aller voir le général Tou devenu récemment préfet.

30° *La fuite vers le général Tou.* — Aussitôt dit, aussitôt fait. Les amants s'enfuient vers la demeure du préfet. A l'aube, le préfet siège à son tribunal ; vient tout essoufflé Tcheng Heng qui a appris la fuite de Ying-ying. Le préfet le réprimande ; désespéré, Tcheng Heng se tue ; Tchang épouse Ying-ying.

Le septième chapitre est un long et très beau poème de tristesse. Dans le neuvième, l'auteur décrit avec précision les rites de l'offrande. Le dixième chapitre est très long ; le récit de la bataille, par endroits très vivant, paraît dans l'ensemble, prolix et ennuyeux. On considère le bonze comme un type de bravoure un peu burlesque, Dans le vingtième chapitre, la description de la scène galante semble hardie mais sans bassesse. Les vers sont beaux.

Le chante-fable comporte trente chapitres, le livre de Wang et Kwan est une comédie en vingt actes, la sobriété y est donc nécessaire. Il est obligé tantôt de résumer quelques chapitres en un seul acte, tantôt de supprimer des passages injouables, malgré leur beauté. Tout le reste avec quelques différences, est presque le même. Les personnages qu'ont recréés Wang Che-fou et Kwan Han-khing sont plus vrais, moins exagérés ; mais avouons que si le chante-fable n'existait pas, Wang et Kwan n'auraient jamais pu écrire un pareil chef-d'œuvre. On peut dire qu'il n'y a pas de grand rapport important entre le conte et le chante-fable, sauf le sujet ; mais entre le chante-fable et la comédie, on ne peut en dire autant. Un ancien critique a eu

tort d'écrire ceci : « Celui qui a lu la comédie doit lire le conte, celui qui a lu le conte n'est pas obligé de lire la comédie ». Non, le conte n'était pas si beau qu'il le croyait, c'est plutôt le chante-fable qui avait cette supériorité. Ainsi osons-nous affirmer : « Celui qui a lu la comédie doit lire le chante-fable, celui qui a lu le chante-fable n'est pas tenu de lire la comédie ». Nous disons cela, non parce que la comédie est moins belle, mais au contraire, parce qu'elle est considérée comme un chef-d'œuvre qui pourtant est inspiré du chante-fable.

Le chante-fable, avec des défauts sans doute, est vraiment un livre de qualité. La forme du livre est unique en son temps ; elle donne naissance à deux genres littéraires : le théâtre et le chante-fable proprement dit. Malgré son grand mérite, l'auteur fut longtemps méconnu ou plutôt oublié ; même le célèbre critique Kin Cheng-than de la dynastie des Ming, qui considère le Si Syang Ki de Wang Che-fou comme le sixième livre de génie, ne connaît pas l'existence du chante-fable de Tong.

La Biographie de Ying-ying, le Papillon amoureux de la fleur et le chante-fable sont les trois sources importantes du Si Syang Ki. La Biographie de Ying-ying, composée par un écrivain de la dynastie des Thang, Yuan Tchen, n'est qu'un conte de second plan dans lequel on ne trouve pas des personnages bien individualisés. Le Papillon amoureux de la fleur, écrit par Tchao Ling-tche de la dynastie des Song, est un poème en dix chants avec un prélude et un épilo-

gue. Ce poème est peu remarquable. C'est surtout le chante-fable de Tong Kyai-yuan, écrivain de la dynastie des Kin, qui a fourni la véritable source au célèbre Si Syang Ki. Déjà dans le chante-fable, les personnages ont un caractère bien marqué, mais plus tard, Wang Che-fou les rendra plus vrais, moins exagérés.

CHAPITRE II

L'identification de Tchang

La valeur littéraire du Si Syang Ki, on le sait, n'est sans doute pas inférieure à celle de Hong Leou Mong ; nos contemporains ont écrit sur ce roman bien des livres, mais sur la célèbre comédie (sauf quelques préfaces, quelques notes imprécises, deux ou trois articles publiés dans des revues), il n'existe pas un seul livre d'essai comme si le Si Syang Ki ne soulevait plus de problèmes. Oui, la question des auteurs et de l'époque, on peut le dire, est mise en lumière ; mais, qui est Tchang Cheng ? A-t-il existé ou sa vie est-elle simplement une fable ? Jusqu'à présent les opinions sont partagées. Les uns prétendent que Tchang n'est autre que Yuan Tchen, l'auteur du conte ; les autres supposent qu'il n'est autre que Tchang Tsi. Les hypothèses sont nombreuses ; la question de l'identification du héros du Si Syang Ki est donc aussi intéressante et importante que les autres questions.

Première hypothèse : Tcheng Heng. — Ceux qui soutiennent cette hypothèse sont des gens qui ont trop cru à la stèle trouvée en Hwang Ye, sur laquelle Tshin Kwan a inscrit que Tcheng Heng et la dame Tshwei

sont enterrés ensemble, que celui-là a pour ancêtres King-tœ, Che-ping, Yuan-kyà, Yeou-tchhang. Mais dans le tableau généalogique de cette famille célèbre, Tcheng Heng devrait avoir pour ancêtre King-tao, non King-tœ. De plus, dans le conte, Tchang apprend par la bouche de la dame Tcheng que Ying-ying a dix-sept ans au mois de juillet de la seizième année du règne Tchen Yuan, c'est-à-dire qu'elle est née en l'année 784, tandis que sur la stèle, elle est morte en l'année Ta Tchong (855), âgée de soixante ans; alors elle est née en Kyen Tchong (780) : quatre années plus tôt que la naissance de la Ying-ying du conte.

Nous mettons en parallèle les dates de leur naissance et de leur décès pour montrer d'une manière plus claire que Mme Tcheng Heng n'est pas du tout Ying-ying.

780. La première année Kyen Tchong de l'Empereur Tœ-tchong des Thang (année Ken Chen) :

Naissance de la dame Tshwei (Mme Tcheng Heng).

784. La première année Hing Yuan de l'Empereur Tœ-tchong (année Kya Tseu) :

Naissance de Ying-ying.

855. La neuvième année Ta Tchong de l'Empereur Syuan-tchong (année Yi Hai) :

Décès de la dame Tshwei, âgée de 76 ans.

Si Ying-ying avait vécu encore, elle aurait eu 72 ans.

Puisque la dame Tshwei n'est pas Ying-ying, Tcheng Heng n'est certainement pas Tchang Cheng. Dans le conte, Tchang n'a pas épousé Ying-ying et celle-là ne s'est pas mariée à un inconnu. Ne serait-ce

pas ridicule de croire en même temps que Ying-ying est Mme Tcheng Heng, que Tcheng Heng est Tchang Cheng ? D'ailleurs le nom de Tcheng Heng fut inventé plus tard par Tong Kyai-yuan.

L'écrivain Yu Yue de la dynastie des Tshing, dans ses « Causeries littéraires » nous fait connaître qu'il y a deux inscriptions semblables ; l'une porte le nom Tcheng Heng, l'autre Tcheng Yu. Probablement des mauvais plaisants se sont amusés à fausser un document, en corrigeant le caractère « Yu » qui ressemble au caractère « Heng ».

Deuxième hypothèse : Tchang Cheng authentique.

« Sous la dynastie des Thang, un certain Tchang Kyun-jwei rencontre dans la ville Phou une fille de la famille Tshwei, surnommée Ying-ying ; Yuan Tchen raconte cette aventure à Li Chen qui en compose une chanson sur Ying-ying. »

Wang Ling affirme que Tchang Cheng est un vrai personnage et beaucoup de lecteurs l'ont cru.

Troisième hypothèse : Tchang Tsi.

Son Tong-pho adresse un poème à Tchang Tche-ye, dans lequel se trouve ce vers :

« Le poète vieillit, mais Ying-ying reste... »

Avec ce commentaire : Le poète et Ying-ying, c'est faire allusion à Tchang Cheng, Chwang-wen (surnom de Ying-ying). Tchang Cheng est le pseudonyme de Tchang Tsi...

Cette hypothèse a été combattue par Wang Tshyen (né sous la dynastie des Song). Selon lui, Tchang Tsi était déjà reçu au concours impérial de la quinzième

année du règne de Tchen Yuan, tandis que dans le conte, Tchang Cheng a échoué la dix-septième année. Tchang Tsi devait être assez âgé, car dans la « Biographie de Han Yu » on nous apprend qu'ils sont de bons amis et que Han Yu, déjà célèbre, loue souvent ses talents devant les ministres, les examinateurs ; à la longue Tchang Tsi est diplômé, la quinzième année de Tchen Yuan. A ce moment-là, Tchang Cheng n'a que 21 ans.

Quatrième hypothèse : Tchang Yeou.

Sous la dynastie des Han, une ballade était très populaire parmi les enfants :

« Yen-yen (Hirondelle, hirondelle), que sa queue est lisse !

Le jeune M. Tchang la rencontre souvent. »

Yen-yen est la concubine de Tchang Yeou. Plus tard, des gens trop intelligents s'imaginent que l'on raconte leur aventure en changeant Yen-yen en Ying-ying.

Cinquième hypothèse : Ce n'est qu'une fable.

Tchang Cheng, Ying-ying, Hong-nyang sont des noms inventés par Yuan Tchen ; l'auteur n'a d'autre plaisir que d'écrire un conte pour tuer le temps. Il est inutile de chercher ce que l'on ne trouvera jamais. En littérature chinoise, Tshwei et Tchang ont toujours des rapports : dans « Les pluies de la nuit », par Yang Hyen-tche, il y a Mlle Tchang Tshwei-leou, M. Tshwei Tong ; dans « la Neige au bord du fleuve », par un auteur inconnu, il y a M. Tshwei Kyun-jwei... D'ailleurs, que signifie « Cheng » ? Tout simplement :

un certain monsieur ; les prénoms Kong, Kyun-jwei ne se trouvent pas dans le conte.

Chacune des cinq hypothèses précédentes n'apporte aucune lumière sur la réalité du personnage. Seule l'hypothèse suivante nous donne des renseignements plus précis.

Sixième hypothèse : Yuan Tchen.

Wang Tshyen a consacré beaucoup de temps à chercher l'identité du héros ; finalement, en possession des documents, il déclare que Tchang est le prête-nom de Yuan Tchen ; voici ses arguments :

a) Sur le tombeau de sa tante Tcheng, Yuan Tchen a rédigé une inscription dans laquelle il raconte qu'il a aidé sa tante, veuve, à retourner à son pays natal, au moment où se soulevait une armée rebelle. Cela correspond aux premières lignes du conte.

b) D'après l'inscription du tombeau de Yuan Tchen, composé par Po Kyu-yi, la date de sa naissance est la même que celle de Tchang Cheng.

c) D'après l'inscription du tombeau de Wei Tshong, femme de Yuan Tchen, composée par Han Yu, l'année de son mariage correspond au dernier paragraphe du conte.

d) D'après la « Biographie de ma cousine Lou », par Yuan Tchen et la « Biographie de la dame Tcheng » (mère de Yuan Tchen), par Po Kyu-yi et le tableau généalogique de la famille, Yuan Tchen et Ying-ying sont des cousins proches, comme dans le conte.

e) Yuan Tchen a écrit deux « Chansons du Printemps », chacune contient le mot « Oiseau-doré » ;

dans le conte, les deux poèmes que compose Tchang Cheng pour Ying-ying ont les mêmes titres.

f) Il nous semble que beaucoup de poèmes de Yuan Tchen sont inspirés par ces souvenirs charmants et amers : « Poème pour Ying-ying », « Triste pensée de la séparation », « Souvenirs divers », « La rupture antique », « Voyage printanier dans un rêve », « Chanson d'amour antique », « L'Aube du Printemps », « A Chwang-wen », « Regret »..., etc. (Nous traduisons quelques-uns de ces morceaux à la fin de ce chapitre.)

g) Yuan Tchen adresse un poème de cent rimes à Po Kyu-yi, en disant que tout ce qui s'est passé dans sa jeunesse, son ami le connaissait. Le poème contient des expressions comme « des fleurs s'agitent sur le mur », « la voix douce de l'oiseau-doré », etc. ; la première expression ressemble à ce vers :

« Sur le mur se meut l'ombre des fleurs. »

La deuxième prouve que l'auteur a toujours gardé le souvenir de la voix douce de sa maîtresse. Le même poème nous fait connaître qu'il est l'ami de Yang Kyu-yuan qui est, dans le conte, l'ami de Tchang Cheng.

Ces quelques remarques prouvent que Tchang Cheng est bien le prête-nom de Yuan Tchen. Mais pourquoi l'auteur a-t-il choisi « Tchang » et pas un autre nom ? On nous répond que d'après l' « Essai historique des noms de famille », Tchang est le descendant de Hwang-ti, Yuan aussi. A la suite des arguments de Wang Tshyen, nous en ajoutons encore trois autres non moins importants :

1° Dans la « Biographie de Yuan Tchen » qui figure

dans le « Nouveau livre de Tchang », nous lisons ceci :
« Il a une mauvaise conduite... ». Attendre la lune dans le Pavillon d'Occident, séduire une fille puis l'abandonner, à cette époque, c'est un acte odieux. A cause de la hardiesse de ce jeune homme qui ose agir contre les rites, il va de soi qu'il est considéré comme un homme qui « a une mauvaise conduite ».

2° N'oublions pas qu'il y a une servante très intelligente, Hong-nyang, un des personnages principaux dans le conte et surtout dans le Si Syang Ki. D'après les théories de la psychanalyse, il y aurait au moins quelques traces de son aventure dans les vers de Yuan Tchen. Cela est vrai : certains de ses poèmes sont inspirés par Ying-ying et dans d'autres, il laisse quelquefois inconsciemment tracer à son pinceau le nom de Hong-nyang.

« La cloche sonne, Hong-nyang la presse de rentrer,

« Elle sanglote, en tournant le dos, les ornements dorés de sa coiffure sont mouillés de larmes... »

La scène ne serait-elle pas la même que celle du conte :

« ...La cloche du temple sonne, l'aurore approche. Hong-nyang presse la jeune fille qui pleure tendrement de s'en aller... » ?

Yuan Tchen a écrit encore :

« Hong-nyang, ivre, me frappe... »

« Dans le kiosque, aujourd'hui, on est follement ivre, Hong-nyang, en dansant, frappe les gens... »

Le poème se commente lui-même : « Hong-nyang frappe les gens » est le titre d'un morceau de musique. Peut-être ne ment-il pas ; mais pourquoi aime-t-il em-

ployer si souvent ce nom que l'on ne trouve chez aucun autre poète ?

3° Le conte est une autobiographie de Yuan Tchen, la preuve en est que l'auteur, en plusieurs endroits, défend son héros : c'est lui qui a séduit la jeune fille; cependant, il dit qu'elle s'est donnée elle-même. Plus tard, après l'avoir abandonnée, il la considère comme un démon qui fait du mal aux hommes; il est un homme de volonté qui ne faiblit pas.

Avec les arguments ci-dessus mentionnés et le tableau ci-dessous établi, la question du héros n'est plus une énigme.

779. La quatorzième année Ta Li de l'Empereur Taï-tchong (année Ki Wei) :

Yuan Tchen a 1 an.

D'après « l'Essai anecdotique de la poésie des Thang », il est né en l'année 780, mais d'après « l'Essai des dates douteuses », de Tshyen Ta-hin, et le « Chronique des hommes illustrés », de Wou Yong-kwang, il est bien né en cette année.

780. La première année Kyen Tchong de l'Empereur Tœ-tchong (année Keng Chen) : naissance de la femme de Tcheng Heng, la dame Tshwei.

784. La première année Hing Yuan de l'Empereur Tœ-tchong (année Kya Tseu) :

Au mois de juillet, naissance de Wei Tshong, femme de Yuan Tchen. Yuan Tchen a 6 ans.

793. La neuvième année Tchen Yuan de l'Empereur Tœ-tchong (année Kwei Yeou) : Yuan Tchen a 15 ans, il est lauréat de Ming-king (mots signifiant celui qui a des connaissances sur les livres classiques).

800. La seizième année Tchen Yuan (année Keng Tchen), Yuan Tchen a 22 ans, il habite dans le Pavillon d'occident du temple Phou Kyeou; il rencontre Ying-ying, âgée de 17 ans et, en automne, part pour la capitale.

Le conte : « Ainsi à l'âge de 22 ans, il (Tchang) n'avait pas encore eu de relations avec les femmes... ».

« Elle (Ying-ying) aura 17 ans au mois de juillet de la seizième année du règne Tchen Yuan... ».

« La date des examens approche, il doit partir de nouveau... ».

801. La dix-septième année Tchen Yuan (année Sin Che) :

Yuan Tchen a 23 ans.

Dans le conte : « L'année suivante, Tchang échoue aux concours impériaux ; mais il reste dans la capitale. »

Dans la lettre de Ying-ying :

« Le vent du printemps est souvent rude... », c'était le printemps de cette année-là.

802. La dix-huitième année Tchen Yuan (année Jen Wou) :

Yuan Tchen a 24 ans. Il s'est marié avec Mlle Wei Tshong. Ying-ying a épousé un inconnu.

806. La première année Yuan Ho de l'Empereur Hyen-tchong (année Ping Chou) :

Yuan Tchen est reçu par l'Empereur comme premier lauréat aux examens (d'après le « Nouveau livre des Thang ») ; il a 28 ans.

809. La quatrième année Yuan Ho année Ki Tchheou) : Mort de Wei Tshong.

Pour elle, Yuan Tchen a composé de très beaux vers, de la prose touchante. Quelques années après, il s'est remarié avec Mlle Phei Jeou-tseu.

829. La troisième année Tai Ho de l'Empereur Wen-tchong (année Ki Yeou) :

Yuan Tchen devient sous-ministre, puis gouverneur provincial ; il réside avec sa femme à Woutchhang.

831. La cinquième année Tai Ho (année Sin Hai) :

Yuan Tchen est décédé dans cette ville à l'âge de 53 ans. Si Ying-ying avait vécu, elle aurait eu 48 ans.

855. La neuvième année Ta Tchong de l'Empereur Syuan-tchong (année Yi Hai) :

Décès de la femme de Tchong Heng, âgée de 76 ans ; si Ying-ying avait vécu elle aurait eu 72 ans.

Tchang Cheng est un prête-nom, est-ce que Ying-ying l'est aussi ? Peut-être. Il ne manque pas de gens qui affirment que c'est un surnom de la jeune fille Tshwei ; tandis que Chwang-wen (mots qui signifient : deux mêmes caractères) est le pseudonyme de Ying-ying. Selon le dire de Wang Tshyen, Ying-ying est la fille de Tshwei Phong.

Quelques poèmes de Yuan Tchen relatifs à ce chapitre :

I

Chanson d'amour antique

Au printemps je vais souvent à l'Est de Song Kya
Tong ;

Les bras pendants, la poitrine découverte,

Je me réjouis de la brise.

L'oiseau-doré se cache; sombre est le saule; personne
ne parle ;

Je ne vois que des fleurs, par-dessus le mur, toutes
rouges sur les arbres.

II

Aube de Printemps

Le jour allait venir mi-clair, mi-obscur;

Ivre, j'avais senti le parfum des fleurs ; étendu sur un
lit, j'écoutais le chant de l'oiseau-doré.

Le chat remuait, la cloche sonnait :

Voilà la scène de l'aube dans un temple, vingt ans
plus tôt.

III

Divers souvenirs

Je me promène dans le couloir, le froid est léger, la
nuit peu avancée ;

Je sens un parfum, mais je ne vois pas de fleurs.

Je me souviens que, sous la lune voilée, Chwang-wen
et moi,

Nous jouions à cache-cache, devant et derrière la petite
maison.

CHAPITRE III

Auteurs

Qui est l'auteur du Si Syang Ki ? Qui est l'auteur du Syu Si Syang ? Nos contemporains nous répondent que l'auteur du Si Syang Ki est Wang Che-fou, celui du Syu Si Syang, Kwan Han-khing. Leur réponse est exacte. Mais il y a un siècle, il n'en était pas ainsi. Quatre hypothèses étaient présentées :

1° Le Si Syang Ki est de Wang, la suite est de Kwan ;

2° Le Si Syang Ki est de Kwan, la suite est de Wang ;

3° Le Si Syang Ki et la suite sont de Wang seul ;

4° Le Si Syang Ki et la suite sont de Kwan seul.

Il serait fastidieux de les discuter une à une minutieusement. L'essentiel est de montrer laquelle est la plus plausible.

Dans le premier volume de « Choix du théâtre des Yuan », on mentionne que Wang Che-fou a écrit vingt-deux comédies, parmi lesquelles figure le titre du Si Syang Ki, en cinq comédies. Mais les « Dix poèmes inspirés par Si Syang Ki », figurant dans le 19° volume de « Recueil poétique de Yong-hi », disent que Kwan est l'auteur du livre et que Wang l'a complété.

Chen Ning-ngan des Ming écrit : « Le Si Syang Ki est composé par un lettré Wang Che-fou des Yuan. On croit généralement que Kwan Han-khing en est l'auteur ; c'est une erreur. La preuve en est que Kwan Han-khing, lettré des Yuan lui aussi, a écrit trente-six pièces, dans lesquelles le titre du Si Syang Ki n'est pas mentionné ».

Nous lisons dans « Causeries poétiques par Nan Hao : « Le Si Syang Ki est la première œuvre du théâtre du Nord. Les uns prétendent qu'il est écrit par Kwan Han-khing tout seul, d'autres que Kwan n'a pas achevé son travail et que Wang Che-fou l'a complété. J'ai lu le « Cahier des morts » et je sais enfin que Wang Che-fou en est l'auteur, non Han-khing... »

Dans « Causeries sur le théâtre », de Lyang Thing-nan, nous lisons : « Il y a des comédies composées par plusieurs auteurs ; par exemple, Wang Che-fou a rédigé le Si Syang Ki, Kwan Han-khing en a fait la suite. »

Les documents que nous avons recueillis plus haut nous fournissent la justification de la première hypothèse, d'une façon assez imprécise, sans preuves importantes. Qu'y pouvons-nous, puisque les documents sur ce sujet sont rares ! D'ailleurs ils nous disent tout de même quelque chose. Le défaut commun de ces critiques est de croire à des citations un peu contestables, sans faire une étude comparative de cette comédie avec les autres comédies de ces deux auteurs. S'ils l'avaient faite, ils auraient pu affirmer d'une façon décisive ce qu'ils avaient supposé, puisque la

manière d'écrire de ces deux auteurs est tout à fait différente. Nous l'examinerons plus loin.

La question de l'auteur est donc tranchée, mais où commence la suite du Si Syang Ki ?

Wang Yuan-mei dit : « Le livre de Che-fou est inachevé après ces vers :

Les nuages bleus couvrent le ciel,
Les fleurs jaunes jonchent la terre,
Le vent d'Ouest se lève, violemment,
Les oies sauvages du Nord émigrent vers le Sud.

Les vers suivants sont ajoutés par Han-khing ; c'est dire que l'histoire de Tchang Heng est sortie de sa main. Des gens disent que le livre de Wang s'arrête après le cauchemar, leur dire n'est pas croyable. »

C'est le sien qui ne l'est pas. D'après la légende, Wang Che-fou, ayant trop cherché des épithètes pour ces vers, s'évanouit et mourut. On sait qu'un chef-d'œuvre fait souvent naître des légendes et que les légendes sont toujours des légendes : elles font grandir l'auteur plutôt qu'elles ne montrent la réalité.

La difficulté est très grande pour établir la biographie des auteurs dramatiques ou romanciers chinois. Car en Chine ce sont les poètes proprement dits et les moralistes qui tiennent le premier rang dans l'histoire de la littérature. Le théâtre et le roman sont des ouvrages secondaires pour distraire les gens. Il y a seulement trente ans qu'on a changé complètement d'attitude, lorsque l'esprit européen a soufflé sur l'Asie. Malgré son grand mérite, le Si Syang Ki n'a pas une place dans la grande collection impériale, « Seu Khan

Tshyuan Chou », qui contient tous les ouvrages un peu méritants ; parce que le Si Syang Ki est une comédie galante. Malgré la célébrité de ces deux auteurs, personne ne sait rien sur la date de leur naissance et leur mort. Ceci est une excuse de ce chapitre si imparfait.

Wang Che-fou est-il né sous la dynastie des Kin ou celle des Yuan ? Les deux opinions sont soutenues. Récemment, un éminent critique, Wang Ko-wei, prouve qu'il est né à la fin de la dynastie des Kin, comme Kwan Han-khing. La preuve en est dans « Le Pavillon du Beau-Printemps » qui se termine par ces vers :

Déjà nous avons chassé les envahisseurs,
Désormais dans toutes les directions du monde,
Tous les pays admirent et félicitent Sa Majesté actuelle.

« Sa Majesté actuelle » est ici Kin Tchang-tchong, puisque cette comédie raconte une histoire comique de ses sujets. Ce qui prouve aussi que cette comédie fut écrite pendant le règne de Tchang-tchong.

Kwan Han-khing est l'auteur d'une pièce : le Kiosque de Prière-à-la-lune : Che-fou a aussi une pièce du même titre. C'est une histoire arrivée sous le règne de Syuen-tchong, vingt ans après la destruction de l'Empire Kin. Ce qui prouve que Wang Che-fou vivait encore dans les vingt premières années des Yuan ; Kwan aussi. Donc, Wang est né dans les dernières années de Kin.

Wang est-il né plus tôt que Kwan ou est-ce le contraire ? On ne saurait le dire exactement. Les anciens affirment que Kwan est le créateur du théâtre

du Nord ; ce serait une preuve pour qu'il soit devancier de Wang. Mais n'oublions pas que le Si Syang Ki a été écrit par Wang Che-fou et que Kwan en a fait la suite. C'est une preuve aussi pour affirmer que Wang Che-fou n'est pas plus jeune d'une génération que Kwan. A notre avis, ils sont contemporains ; tout au plus est-il un peu moins âgé que lui. Quant au problème du créateur de Yuan Khyu, est-ce vraiment Kwan ? ou Wang ? Ceux qui soutiennent la première hypothèse ont pour unique argument ces lignes du Prince Tchou Khyuan :

« D'après ses compositions, c'est un talent sens dessus dessous ; il a du mérite parce qu'il est le créateur du théâtre. Ainsi je lui réserve une place dans les premiers rangs. »

En général, la création primitive est toujours imparfaite au point de vue des règles de la forme. Nous savons que le théâtre des Yuan est limité quant au nombre d'actes. Depuis le début jusqu'à la fin, il a toujours quatre actes, précédés quelquefois d'un prologue. Or, le Si Syang Ki de Wang en compte seize. Et non seulement le Si Syang Ki, mais plusieurs de ses pièces en comptent huit, comme « L'histoire dans une pauvre Poterie », « Le Bateau du marchand de thé », « Le Jardin du Beau-Printemps », « La Famille noble de Yu Kong », « Faire des remontrances en offrant des mei ». De plus, pourquoi la collection sélectionnée du théâtre du Nord, « Choix du théâtre des Yuan », n'a-t-elle pas choisi la célèbre Si Syang ? C'est précisément parce qu'il n'est pas conforme aux règles du théâtre. Tout cela n'est pas une raison suf-

fisante pour prouver que Wang pourrait être le précurseur, mais nous manquons de documents et nous n'osons pas lui attribuer cet honneur.

Wang a pour pays natal Ta-tou (Peiphing). On ne sait aucun détail sur sa vie, pas même son autre prénom, car les Chinois ont toujours deux prénoms, l'un « Hao », l'autre « Ming ». Il n'a pas voyagé dans le pays du Sud, pourtant son caractère n'est pas purement nordique. On distingue bien un homme du Nord d'un homme du Sud. Le premier possède la grandeur d'âme, la sincérité, la droiture, tandis que la douceur, la finesse, la malice sont les qualités du second. Wang Che-fou est un mélange de ces deux caractères opposés, mais plus méridional que septentrional. De ce contact jaillit une étincelle : le Si Syang Ki.

A propos de Wang, Han Hyu-tseu (prince Tchou Khyuan) dit : « Les écrits de Wang Che-fou sont comme une jolie fille parmi les fleurs. L'auteur, qui a su rendre ses compositions très harmonieuses, suggestives, possède véritablement le don de l'écrivain. Les beaux vers y abondent, comme Yu-hwan se baignant dans la fontaine Hwa-tshing, ou comme Lou-tchou cueillant des nénufars dans la rivière Lo-phou ». Yu-hwan est le surnom de Yang Kwei-fei, grande favorite de l'Empereur Ming-hwang des Thang; Lou-tchou, célèbre concubine de Che Tshong sous la dynastie des Tsin. L'opinion de Han Hyu-tseu est assez juste ; seulement il a négligé de faire remarquer que l'auteur dévoile souvent dans ses écrits le côté mâle de son caractère.

Il est peu productif à côté de Kwan Han-khing ; il

a écrit seulement vingt-deux pièces ou exactement quatorze comédies en vingt-deux parties :

1° Si Syang Ki : Le Pavillon d'Occident, en quatre parties.

2° Wou Yong Thing : Le Kiosque de mauve.

3° Li Tchhwen Thang : La Salle du Beau-Printemps.

4° Pho Yao Ki : L'Histoire dans une pauvre poterie, en deux parties.

5° Pai Yue Thing : Kiosque de prière-à-la-lune.

6° Fan Tchha Tchhwan : Le Bateau du marchand de thé, en deux parties.

7° Ming-ta mai tseu : Ming-ta vend son fils.

8° Lou Tsi Hwai Kyu : Lou Tsi cachant des oranges.

9° Tshi Pou Tchheng Tchang : Poème fait en sept pas.

10° Li Tchhwen Yuan : Le Jardin du Beau-Printemps, en deux parties.

11° Yu Kong Kao Men : La Famille noble de Yu Kong, en deux parties.

12° Tsin Mei Kyen : Faire des remontrances en offrant des mei (prunes chinoises), en deux parties.

13° Kyao Hong Ki : Histoire de Kiao et Hong (titre cité seulement par le Cahier des Morts).

14° Chwang Khyu Yan : La tristesse de deux lotus.

Sauf le « Si Syang Ki », « la Salle du Beau-Printemps », et quelques fragments de « Bateau du Marchand de thé », « Kiosque de mauve », tous les autres livres sont perdus.

« La Salle du Beau-Printemps », qui se trouve dans

le vingt-septième volume de « Choix du théâtre des Yuen », n'est certainement pas un chef-d'œuvre égal à Si Syang Ki. Pourtant cette comédie est assez originale, par son comique, par ses descriptions pittoresques et par sa poésie, qui rendent ce livre si vivant, si séduisant. L'action se déroule sous la dynastie des Kin. A l'occasion de la fête de mai, l'Empereur ordonne au premier ministre Thou Tanchnine de présider le banquet qui réunit tous les sujets, les mandarins civils comme les généraux, d'ouvrir un concours de lancement de la flèche à cheval. Celui qui frappera le but aura pour prix une robe de brocart avec une ceinture de jade offerte par l'Empereur. C'est le sous-ministre Yo Chan qui gagne. Son concurrent, Li Kwei, un officier supérieur, tire trois fois de l'arc sans avoir réussi. Pourtant, la robe le tente fort ; il tâche de la disputer avec Yo par la voie du jeu. Le sous-ministre a accepté sa demande.

Le lendemain, sous la même présidence, a lieu un second banquet, sur « Hyang-chan », la montagne parfumée, en l'honneur du gagnant du concours. Leur jeu commence. Li Kwei n'a pas de chance, un coup de dés lui fait perdre sa robe de perles et de pierres précieuses. Comme il n'a plus d'objets de valeur pour le pari, il se lamente et veut se venger. Une idée lui vint.

« Tout à l'heure, dit-il, j'ai perdu ma robe d'éme-raudes. A présent, jouons encore une fois : on barbouillera la figure de celui qui perd au jeu. »

Yo Chan accepte.

Cette fois, Li Kwei gagne. La figure de son ennemi bientôt sera toute noire, ce qui fera rire toute la salle. Quelle joie vengeresse pour lui !

Quand Li Kwei songe à commencer son maquillage, Yo Chan se met en colère. Quoi ! lui, sous-ministre, déshonoré par un sous-officier ? Alors que deviendra sa dignité, son orgueil ? Jamais, jamais il ne le laissera faire. Li Kwei proteste. Des coups que lui envoie Yo Chan lui font tomber deux dents. Le président, n'osant cacher cette fâcheuse histoire, raconte tout à l'Empereur (Acte II).

Pour le punir, l'Empereur exile Yo Chan dans la ville Tsi-nan de la province de Chan-tong. Là, l'exilé passe une vie paisible. Il boit, il pêche, il contemple les paysages poétiques. Des eaux limpides, des montagnes fraîches, des arbres verts, des nuages bleus ravissent son âme. Le sous-préfet de la ville, qui a gardé les souvenirs de sa bienveillance, lui rend des services avec respect. Il fait venir un jour une chanteuse nommée Khyong-ying, pour faire boire Yo Chan. Arrive un message impérial, le rappelant pour repousser les envahisseurs ; il possédera de nouveau son titre, à condition qu'il soit victorieux. Il part sans retard ; adieu la vie de retraite, d'ailleurs si belle, adieu, montagnes, forêts ! (Acte III).

Sa femme, à l'occasion de son retour, prépare un grand festin en son honneur. De nombreux mandarins viennent le féliciter ; viennent ensuite le premier ministre portant un décret impérial, et Li Kwei les mains liées par une corde. C'est que l'Empereur lui accorde de nouveau son titre de sous-ministre et que Li Kwei vient lui demander pardon. Quant aux envahisseurs, ils sont déjà soumis : le retour de Yo Chan les a terrifiés. Le livre se termine par une joyeuse réunion dans la salle du Beau-Printemps (Acte IV).

Les deux premiers actes sont comiques, mais assez médiocres. Les deux suivants, le troisième surtout, nous révèlent le génie de Wang. Il semble que cette intrigue banale n'est qu'un prétexte pour écrire de beaux poèmes sur la vie tranquille de l'exilé, sur la séparation triste de deux vieux époux qui s'aiment tendrement. Comme le *Si Syang Ki*, ce livre est remarquable par l'analyse fine des sentiments, la noblesse du style, les images poétiques.

« Maintenant, pour demeure, je peux choisir selon mon désir les endroits préférés. Pourquoi ne pensé-je pas au retour ? Les nuages sauvages m'empêchent de partir. »

« Le Kiosque de Mauve » et « le Bateau du marchand de thé » sont deux pièces d'amour. Les quelques fragments qu'a recueillis Tcheng Tcheng-tou dans son livre « *Fragments du théâtre des Yuan et des Ming* » ne nous révèlent pas les intrigues de ces deux pièces qui, selon Tcheng Tcheng-tou, « étaient célèbres au temps jadis. Dans les deux actes (un pour chaque comédie) qui nous restent, nous pouvons voir que les sentiments amoureux sont délicatement analysés par l'auteur ».

« L'Histoire dans une pauvre poterie » raconte la mésaventure de Lu Mong-tcheng avant d'être ministre tout-puissant. Lu est né sous la dynastie des Song ; dans sa jeunesse, il était très pauvre, et n'avait pour demeure qu'une pauvre poterie. Mais sa volonté d'être un homme supérieur était forte. Quand il fut tout-puissant, il portait toujours dans sa poche un carnet dans lequel il notait les personnages de valeur sur tous

les plans, des quatre coins de la Chine. Si la cour avait besoin de quelqu'un, il consultait toujours le carnet. Tous les lettrés lui furent très reconnaissants.

« Le Kiosque de prière-à-la-lune » est une histoire très touchante. Le jeune batelier Tsyang Che-long, sa sœur Jwei-lyen font paisiblement des études chez eux. En ce temps, les Mongols voulaient s'emparer de la cour des Kin. Le ministre Thoman-haya conseille l'Empereur de ne pas changer de capitale ; un autre ministre, son ennemi, a une idée contraire. L'Empereur ayant cru celui-ci, tue Thoman-haya. Son fils Thoman-hingfou s'enfuit. Un jour, poursuivi par des agents, il se réfugie dans le jardin de la famille Tsyang ; bien vite Che-long et lui se font frères par serment : Hingfou part. En route, il rencontre une troupe de brigands. Malgré lui, il devient leur chef.

Le ministre de la guerre, Wang Tchen reçoit l'ordre impérial d'aller aux frontières, en laissant sa femme et sa fille dans la maison. La victoire est aux Mongols. Un grand désordre se produit dans tout le pays. Ils se sont éloignés l'un de l'autre, Che-long avec sa sœur Jwei-lyen, Jwei-lan avec sa mère. Che-long cherche sa sœur en appelant : « Jwei-lyen ! Jwei-lyen ! » Jwei-lan croit que c'est la voix de sa mère. Quelle surprise pour l'un comme pour l'autre ! Mais pour triompher des difficultés dans la fuite, ils feignent d'être deux époux. Passant près d'une montagne, ils sont enlevés par des bandits. Heureusement le « roi de la montagne » est Hingfou, qui les laisse partir en leur offrant de l'or. Dans une auberge, ils se marient, ayant le patron pour témoin. Le ministre de la guerre passe par

là, n'accepte pas Che-long comme gendre, et oblige sa fille à quitter ce lieu. Le ministre rencontre ensuite sa femme et Tsyang Jwei-lyen. Les deux vieillards sont joyeux et les deux jeunes filles tristes : l'une pense à son frère et l'autre à son mari.

L'armée des Mongols est battue ; pour fêter la victoire, la cour pardonne tous les crimes. Alors Hingfou ose aller à la capitale avec son ami Che-long pour se présenter aux examens : Hingfou obtient le premier prix militaire, Che-long le premier prix littéraire. Par ordre de l'Empereur, tous deux épousent les filles de Wang Tchen. Mais Che-long et Jwei-lan se refusent à cette union, parce qu'ils ignorent l'un et l'autre qu'ils sont anciens époux. Mais après s'être rencontrés, ils acceptent ce mariage.

Cette analyse est tirée de la pièce du même nom de Che Hwei, un des chefs-d'œuvre du théâtre du Sud. La comédie de Wang est probablement moins compliquée quant à l'intrigue, moins parfaite quant à l'art. Pourtant les qualités du livre de Che Hwei, dit-on, doivent beaucoup à la comédie de Wang et celle de Kwan Han-khing.

« Lou Tsi cachant des oranges » traite de la piété filiale et de la vertu du lettré. Lou Tsi est né à l'époque des Trois Royaumes. A l'âge de six ans, il rend visite au grand seigneur Yuan Chou, qui, dans le banquet, lui donne trois oranges. Il ne les mange pas, et les cache dans ses manches. Au moment des adieux, les oranges tombent par terre. Yuan Chou, pour le corriger, lui dit : « Mon petit, tu es un invité, pour-quoi cacher ces oranges ? » L'enfant, à genoux, ré-

pond : « Mon seigneur, je les gardais pour ma mère. »
Yuan Chou est très ému.

Devenu grand, il est fort érudit. Le poste de général ne l'a pas obligé de consacrer la plupart de son temps à des études littéraires. Son esprit est pacifique : pour conquérir le cœur des hommes, ce n'est pas la force qu'il faut, mais la vertu, fruit de la civilisation.

« Le poème fait en sept pas » traite de la jalousie de deux frères et du malheur d'un poète génial. L'action se déroule aussi sous l'époque de Trois Royaumes. Tchhao Che est le frère de Wen-ti, roi de Wei, le troisième prince de Wou-ti. C'est un enfant prodige : à l'âge de six ans, il sait composer merveilleusement. Pour son génie, Wou-ti le préfère à ses autres fils. Quand Wen-ti devint roi, très jaloux de lui, il voulut le faire mourir en l'obligeant de composer un poème en un temps très limité. Notre poète génial improvise ce poème émouvant en faisant sept pas :

Les branches brûlent les fèves
Qui, dans la marmite pleurent ;
Elles sont nées de la même racine,
Pourquoi les chauffer si vivement ?...

Emu, son frère le laisse vivre, mais il ne lui accorde pas de grandes faveurs. Tchhao Che meurt de désespoir.

« La famille noble de Yu Kong » traite de la justice. Yu Kong, né sous la dynastie des Han, est un célèbre juge. Une certaine bru vertueuse est injustement condamnée à mort par un préfet, malgré l'effort de Yu Kong. Pendant trois ans, il ne pleut pas. C'est une

offrande à cette âme pure qui fera cesser la colère de la morte. Son fils, Yu Ting-ko, prenant son père comme modèle, est célèbre aussi par sa justice.

« L'histoire de Kyao et Hong » raconte la fin tragique de deux couples d'amants. Les personnages principaux sont Kyao-nyang, Fei-hong, concubines d'un certain Wang, qui aiment deux jeunes hommes, Lwen et Tchwen.

« La tristesse de deux lotus » est, comme la précédente, une pièce d'amour émouvante. Dans la ville Ta-min, s'aiment deux jeunes gens. Comme ils ne peuvent vaincre les obstacles, ils se noient ensemble. Trois jours après, les deux cadavres l'un contre l'autre flottent dans la rivière. La même année, tous les lotus de cette rivière ont des fleurs à deux tiges (symbole de l'amour conjugal).

« La canonisation de Lyeou Tshwei » est l'œuvre de Li Cheou-khing, quelques critiques ont eu tort de l'attribuer à Wang Che-fou.

Nous ne possédons aucun renseignement sur les trois pièces suivantes : « Ming-ta vend son fils », « Le Jardin du Beau-Printemps », et « Faire remontrances en offrant des mei ».

On peut grouper les pièces de Wang Che-fou en deux genres : Théâtre d'amour, théâtre de différentes vertus des lettrés, sauf « La salle du Beau-Printemps ». Mais les pièces dont nous avons parlé sont-elles véritablement de Wang ? Aucun critique chinois n'en doute. Cependant, dans le premier volume de « Choix du Théâtre des Yuan », sous les noms de ses contemporains moins âgés, figurent plusieurs pièces ayant des

titres analogues à celles de Wang. Il est possible que chacun ait fait son livre avec sa manière personnelle; il est possible aussi que les critiques dont la naissance est fort postérieure à ces auteurs, aient brouillé leurs ouvrages. Voici la liste :

Le Kiosque de prière-à-la-lune (une pièce), par Kwan Han-khing.

Le Jardin du Beau-Printemps (deux pièces successives), par Yu Ki-fou.

Le même (deux pièces successives), par Kao Wen-syeou.

Le Bateau du Marchand de thé (deux pièces successives), par Ki Kyun-syang.

La famille noble de Yu Kong (deux pièces successives), par Lyang Tsin-tche.

Faire des remontrances en offrant des mei (deux pièces successives), par le même auteur.

Histoire de Kyao et Hong, par Yang Chwen-min.

Le même (deux pièces successives), par Lyeou Tong-cheng.

Kwan Han-khing a écrit soixante-cinq pièces, et quelques poèmes d'amour en vers libres. Il est puissant, fécond, fougueux, humain, en même temps très doux, très familier. Il naquit à Ta-tou, fut membre de l'Académie de Médecine. Sauf une taquinerie avec Wang Ho-khing recueillie dans « Tchhe Keng Lou », tous les détails de sa vie sont restés inconnus. Mais dans son poème « Paysage de Hang-tcheou », nous trouvons ces vers :

La grande dynastie des Yuan, nouvel Empire,
A anéanti la famille Song, vieille Chine...

qui nous permettent de supposer que Kwan a visité la ville Hang-tcheou (province du Sud) et qu'il a composé ce poème après l'invasion, c'est-à-dire après 1278. Le « Cahier des morts » le considère comme un des grands auteurs du passé. Ainsi, nous pouvons affirmer qu'il est mort certainement avant 1300, qu'il est né au plus tard vingt ans avant le renversement des Kin (1214).

De ces soixante-cinq pièces, il nous en reste encore quatorze, dont huit se trouvent dans le « Choix du Théâtre des Yuan », quatre dans « Trente pièces anciennes et modernes », une dans « Choix de Tsa Kyu », compilé par Kou Khyu-tchai, le Syu Si Syang est à la suite de Si Syang Ki de Wang dans des éditions courantes. « Les lamentations sur le sachet de parfums », et « La Robe printanière » nous laissent seulement quelques vers recueillis dans « Fragments du théâtre des Yuan et des Ming ».

Voici la liste des pièces qui nous restent de Kwan :

Yu King Thai (pièce d'amour) : La boîte de toilette en jade.

Sye Thyen-hyang (pièce d'amour) : La demoiselle Sye Thyen-hyang.

Kin Syen Tchhe (pièce d'amour) : L'étang des fils d'or.

Teou Ngo Yuan (pièce judiciaire) : Le ressentiment de Teou Ngo.

Lou Tchai-lang (pièce judiciaire) : Lou Tchai-lang.

Kyeou Fong Tchen (pièce d'amour) : Au secours d'une fille de joie.

Hou Tyen Mong (pièce judiciaire) : Papillons dans un rêve.

Tshye Kwei-tan (pièce d'intrigue) : La femme offrant des poissons.

(Les pièces ci-dessus sont insérées dans le « Choix du Théâtre des Yuan.)

Si Chou Mong (pièce héroïque ou historique) : Le rêve dans Chou occidental.

Pai Yue Thing (pièce d'amour) : Kiosque de Prière-à-la-lune.

Tan Tao Hwei (pièce héroïque) : Le rendez-vous avec une épée.

Thyao Fong Yue (pièce d'amour) : Une histoire d'amour.

(Les pièces ci-dessus sont insérées dans « Trente pièces anciennes et modernes »).

Fei Yi Mong (pièce judiciaire) : L'habit rouge dans un rêve. (Insérée dans « Choix de Tsa Kyu »).

Syu Si Syang (pièce d'amour) : La suite du Pavillon d'Occident.

Kwan Han-khing excelle dans tous les genres de théâtre (comédie, drame ou tragédie), dans tous les genres de sujets (intrigues amoureuses, intrigues judiciaires, intrigues héroïques). Il y a un point intéressant, c'est que, sauf les deux pièces héroïques et « La Boîte de toilette en jade » et « Lou Tchai-lang », tous ses ouvrages ont comme personnages principaux des rôles de femmes, même dans les pièces judiciaires : « Papillons dans un rêve », « L'Habit rouge dans un rêve... ». Les types féminins que l'auteur a créés dans son théâtre sont très variés. Il y a la seconde mère qui

sacrifie ses propres fils pour sauver le fils de la première épouse (Papillons dans un rêve); la courtisane au grand cœur qui sauve une de ses semblables maltraitée par son époux brutal (Au secours d'une fille de joie), la femme qui tire son mari du danger par son intelligence, son sang-froid et son courage (La femme offrant des poissons), la jeune femme vertueuse qui est injustement condamnée à mort (Le ressentiment de Teou Ngo), la belle soubrette qui a de la vivacité et de la candeur (Une histoire d'amour), la demoiselle qui ne savait où donner de la tête parce qu'elle a nui à quelqu'un dans l'intention de l'aider (L'habit rouge dans un rêve), les filles qui goûtent les amertumes de la fuite (Kiosque de Prière-à-la-lune), la courtisane qui est gardée par un homme sans qu'elle sache son intention (Sye Thyen-hyang)... En un mot, l'auteur comprend très bien la psychologie des femmes. Avec le Si Syang Ki de Wang, le « Pavillon des pivoines » de Thang Jo-che, seuls les ouvrages de Kwan gardent cette connaissance profonde du sexe féminin que ses contemporains ne purent égaler. Des sujets banals, vulgaires, que lui importe ! Tout lui va bien. Dans les petites comédies d'amour comme dans les drames judiciaires, il montre à nos yeux des personnages vraiment humains et sympathiques.

L'œuvre la plus célèbre de Kwan Han-khing est « Le ressentiment de Teou-ngo ». La Chine, en général, manque de tragédies. Dans le théâtre des Yuan, il y en a seulement trois qui sont de véritables chefs-d'œuvre : « L'Automne au palais des Han », par Ma Tche-yuan, « L'orphelin de la famille Tchao », par Ki Kyun-syang,

et « Le ressentiment de Teou Ngo », par Kwan Han-king. Mais le livre de Kwan n'est pas une vraie tragédie selon la conception du dix-septième siècle français, car les personnages sont des gens pauvres, sans titres de noblesse. La pièce de Kwan ressemble un peu aussi à des « miracles », mais leur point de départ est différent : l'œuvre de Kwan est plutôt sociale que religieuse. L'auteur n'a pas l'intention de nous raconter les miracles d'un saint, mais la mort d'une jeune femme vertueuse dont l'âme innocente touche le cœur humain, le ciel et la terre.

Tshai-pho est une veuve assez riche. Un lettré, Teou Thyen-tchang, qui lui a emprunté quelques dizaines de taëls et n'a pu les lui rendre, accepte comme gendre le fils de la veuve. Il part pour la capitale (Prologue).

Un médecin pauvre, Sai Lou-yi, a l'idée d'assassiner la veuve ; heureusement elle est sauvée par Tchang Lu-eul ; mais, s'autorisant de son bienfait, celui-ci, homme mal élevé, veut que son père épouse la veuve, tandis que lui, il épousera Teou Ngo qui a perdu récemment son mari. Teon Ngo, vertueuse, refuse. (Acte I.)

Tchang Lu-eul achète du poison chez le médecin pauvre pour faire mourir la riche veuve. C'est son père qui l'a bu. Tchang Lu-eul accuse Teou Ngo d'être l'empoisonneuse, et la jeune femme est condamnée à mort. (Acte II.)

Avant la décapitation, Teou Ngo prédit que si elle est innocente, le sang sorti de son cou jaillira sur la toile de soie blanche haute de douze pieds, que, bien qu'on soit en juin, il neigera, et que pendant trois

ans ce pays subira la sécheresse. Ses prophéties sont réalisées. (Acte III.)

Le père de Teou Ngo est devenu mandarin. L'ombre de sa fille lui porte plainte. Tchang Lu-eul et Sai Lou-yi sont condamnés. (Acte IV.)

Cette pièce a été traduite en français par Bazin, et analysée par Guimet.

Non seulement Kwan Han-khing comprend bien la psychologie des femmes, il sait aussi peindre les sentiments des héros. « Le rendez-vous avec une épée » est tiré de l'histoire des Trois Royaumes. Le troisième et le quatrième actes sont très beaux et se montrent encore sur la scène aujourd'hui. Mais les acteurs et les spectateurs ne savent plus qui était l'auteur. Le personnage principal est Kwan Kong, héros célèbre dans l'histoire de la Chine. Quand il pénètre avec une épée dans le pays dangereux, le royaume Wou oriental, pour protéger celui qui est devenu son frère par un serment mutuel, Lyeou Pei, roi de Chou, sa grandeur d'âme, ses sentiments héroïques et pathétiques nous font tressaillir, nous excitent à la vaillance. Les vers que chante Kwan Kong rappellent les plus beaux poèmes de Sou Thong-pho.

« Le rêve dans Chou occidental » est une rencontre de deux frères en serment morts. L'action se déroule aussi sous l'époque des Trois Royaumes. L'ombre du héros Tchang Fei arrive dans la cour de son frère ; elle s'avance, puis recule ; elle a peur d'elle-même ; elle sent qu'elle est gênée et timide. « Ah ! dit l'ombre, les morts sont moins libres que les vivants ! » Quand elle entre dans le palais, toutes les choses ramènent

ses tristes souvenirs ; quand elle voit son frère qui lui fait un bon accueil en souriant, l'ombre se cache, n'osant s'approcher de lui. L'auteur a bien réussi à peindre les hésitations des morts. Car, selon la conception chinoise, les morts ont toujours peur des vivants, surtout des grands hommes.

Nous ne devons pas citer tous les livres de Kwan, puisque cette étude est consacrée plutôt à Wang Che-fou qu'à Kwan Han-khing.

La différence entre eux est assez grande. Kwan est un véritable dramaturge, Wang n'est qu'un poète. C'est pourquoi les vers de Kwan sont souvent prosaïques. Le style de Kwan est éloquent, sublime, énergique, vigoureux ; celui de Wang élégant, imagé, pittoresque, fluide, harmonieux. Kwan peint objectivement ses personnages très humains qui existaient dans toutes les classes de la société, tandis que les personnages de Wang sont souvent de la classe noble et divinisés par l'auteur.

CHAPITRE IV

Œuvre

Analyse de l'action

Les éditions du Si Syang Ki sont nombreuses. Les meilleures sont celles de Wang Po-lyang, Syu Che-fan, Tchhen Mei-kong, Min Yu-wou... Mais la plus répandue est celle de Kin Cheng-than, toutes les autres étant difficiles à acquérir. L'édition de Kin a le grand défaut d'avoir été retouchée. Notre traduction partielle respecte la forme primitive de Wang, mais garde quelques tournures heureusement retouchées par lui.

Les sept premiers actes de cette comédie avaient été médiocrement traduits par l'érudit Stanislas Julien et publiés dans l'« Europe littéraire ». En 1872, une revue genevoise d'orientalisme, l'« Atsumé gusa », publia ces sept actes en y joignant une détestable traduction, fourmillant d'erreurs, des neuf derniers actes. Plus tard, Georges Soulié de Morant en a tiré un roman intitulé : « L'amoureuse Oriole, jeune fille ». Son livre qui est une adaptation plus qu'une traduction, développe des parties peu importantes et supprime souvent de beaux vers. En un mot, ce n'est plus l'œuvre

poétique de Wang Che-fou. Pour cette raison, nous présentons une nouvelle traduction des scènes typiques afin de dévoiler le vrai visage de ce livre.

PROLOGUE

La dame Tcheng, veuve du ministre Tchwei, accompagnant le cercueil de son mari, passe par Ho Tchong-fou avec sa fille Ying-ying, une servante, Hong-nyang, un jeune garçon, Hwan-lang. Les difficultés du voyage l'ont empêchée d'atteindre son pays natal Po-ling. Elle se voit obligée de rester quelques mois dans le pavillon d'occident du temple Tous-Sauvés en attendant l'arrivée de son neveu, Tcheng Heng, fiancé de Ying-ying.

Ying-ying, âgée de dix-neuf ans, est très belle ; elle sait faire de fins travaux d'aiguille et surtout elle aime la poésie et les arts. C'est à la fin du printemps, on se sent nostalgique et nonchalant. « Hong-nyang, dit la dame Tcheng, tu le vois bien, il n'y a personne dans la cour ; va te promener un moment avec mademoiselle. » Et les deux jeunes filles s'en vont.

ACTE PREMIER

Tchang Cheng, de son prénom Kyun-jwei, monte sur la scène, suivi d'un porteur de cithare. Il connaît à fond toutes les sciences ; malheureusement, cet orphelin de vingt-trois ans n'a pu satisfaire son ambition. Les premiers dix jours de février de la dix-sep-

tième année Tcheng Yuan, il va passer ses examens à la capitale et traverse la ville de Ho Tchong-fou. Il se rappelle que son meilleur ami, Tou Kyun-che commande la garnison à Po-kwan, non loin de la ville précédente ; il voudrait lui rendre une visite. Alors il descend dans un hôtel et demande au garçon s'il connaît quelques beaux endroits. « Nous avons ici le Temple Tous-Sauvés, répond le garçon, les voyageurs vont tous le visiter. » Tchang Cheng s'y rend et le voilà devant Fa-tshong, disciple de Fa-pen. « Monsieur, d'où venez-vous ? » demande le bonze.

Tchang : « Je viens de l'ouest de Lo-yang. On m'a dit que votre temple est saint et silencieux ; je suis ici d'abord pour saluer les dieux, ensuite pour faire une visite à votre maître. »

Fa-tshong : « Mon maître n'est pas là ; je suis son disciple, je vous prie de prendre une tasse de thé dans le salon. »

Tchang : « Puisque votre maître est sorti, ne vous dérangez pas. Seulement, veuillez me diriger dans la visite du temple. »

Le bonze ne refuse pas et Tchang chante tout en marchant :

Après avoir visité le palais de devant,
Me voilà dans la cour de derrière ;
La cuisine est presque à l'ouest,
La salle d'audience au nord,
Et le clocher en face.
Je me suis introduit dans les chambres,
Je suis ensuite monté sur la pagode,
J'ai traversé tous les couloirs,

J'ai fini de compter les Lo-han (1),
De saluer les Bouddhas, d'honorer les Saints.

Il parle : « Là-bas, j'aperçois encore une vaste cour ;
j'y vais me promener aussi. »

Fa-tshong l'en empêche : « Arrêtez, monsieur, n'y
allez pas. La famille du ministre Tshwei habite là... »
Le bonze n'a pas fini sa phrase, que Tchang aperçoit
Ying-ying. Frappé de la beauté de la jeune fille, il est
bouleversé, son âme s'est soulevée de terre. Ses re-
gards ardents dévorent la taille fine, les gestes har-
monieux, la figure fraîche et expressive et les parures
de la jeune fille qui, surprise, rentre tout de suite.

Le jeune amant admire encore sa démarche et son
imagination trop vive lui fait croire qu'elle est déjà
amoureuse de lui :

Elle est comme un saule pleureur dans la brise du soir.
Regardez, elle se confond avec les fleurs effeuillées ;
Elle s'éloigne dans le sentier doux et parfumé
Et les traces de ses pas s'impriment à peine sur le sable fin.
A quoi bon découvrir ses sentiments dans ses yeux baissés,
Puisque déjà ses pieds ont inscrit son amour sur le chemin ?
A dessein, elle s'est arrêtée un instant,
La voilà devant la porte.
Si elle fait encore un pas, je ne la verrai plus.
J'en suis sûr, elle me regarde amoureuxment.
Que Tchang Kyai-yuan est donc troublé !
Le parfum des mauves musquées et des verveines demeure,
Le bruit mélodieux de ses parures s'éloigne de plus en plus.
Le vent de l'Est courbe les saules pleureurs,
Leurs fils voyageurs s'unissent aux pétales des fleurs de
pêchers ;

(1) Petits dieux.

Et le store masque un visage beau comme le lotus.
Ici, c'est l'habitation du jeune homme de Ho Tchong-fou,
Là, c'est le temple de Kwan-yin, déesse de Nan-hai.
Mes yeux regardent vainement,
Mon amour n'est pas comblé.
Demain j'aurai le mal d'amour jusqu'aux os.
Comment résister au regard qu'elle m'a adressé en me
quittant ?
Même si j'étais un homme de fer,
Mon cœur serait troublé.

ACTE II

Le lendemain, quand Tchang voit Fa-tshong, il lui
dit :

Ma haine contre vous sera bien grande, bonze Fa-tshong,
Si vous ne m'aidez...

Celui-ci s'étonne et ne comprend pas. Tchang con-
tinue :

Préparez-moi une des chambres destinées aux bonzes ou aux
hôtes,
Afin que je puisse demeurer vis-à-vis de la maison de ma
chère ennemie...

Tchang est ensuite introduit devant le bonze prin-
cipal, Fa-pen ; il lui offre quelque argent ; celui-ci lui
demande : « Monsieur, vous êtes en voyage, pourquoi
cela ? Certainement vous avez besoin de moi... »

Tchang répond que, ne pouvant travailler dans l'au-
berge tumultueuse, il désire habiter dans une chambre
près du Si Syang ; le supérieur accepte favorablement
sa demande.

A ce moment, vient Hong-nyang pour interroger le supérieur sur la date de la cérémonie religieuse.
« Quelle belle fille ! » s'écrie Tchang :

Elle a la démarche digne d'une famille noble,
Aucune légèreté n'est en elle.
Elle salue profondément le supérieur,
Entr'ouvre ses lèvres rouges pour ne prononcer que des mots justes.
Ses joues agréables sont légèrement poudrées,
Une robe toute blanche enveloppe son corps.
Il n'y a qu'elle pour avoir des yeux si vifs,
Me regardant à la dérobée,
Elle méprise le galant Tchang.
Si je dors sous la tente nuptiale avec votre jeune maîtresse amoureuse,
Je ne vous obligerai pas à faire le lit;
Je supplierai la demoiselle,
Je supplierai la dame.
Et même si elles refusent,
Je vous permettrai de vous marier.

Bien qu'il sache la noblesse et la modestie de la famille Tshwei, Tchang doute de la conduite de Hong-nyang. Peut-être la jolie fille s'est amourachée du bonze. Il s'adresse ironiquement au supérieur :

Le bonheur est descendu du ciel pour vous.

Fa-pen : « Monsieur qui paraissez si modeste, comment pouvez-vous prononcer de telles paroles ? »

Tchang : « Ne m'en voulez pas trop,

Dans une famille si grande,
Est-ce qu'il n'y a point un homme ? »

Le bonze principal lui explique que, si mademoiselle a envoyé sa servante intime, c'est par piété filiale envers son père. Tchang, feignant d'être un bon fils, charge aussi le supérieur d'offrir un sacrifice pour ses parents défunts. Il lui demande tout bas : « La demoiselle viendra sans doute ? »

Fa-pen : « Cela la concernant, comment ne viendrait-elle pas ? »

Le jeune homme sort.

Peu après Hong-nyang passe devant lui.

Tchang : « Je vous salue, mademoiselle. »

Hong-nyang : « Bonjour, monsieur. »

Tchang : « Mademoiselle, n'êtes-vous pas Hong-nyang, suivante de mademoiselle Ying-ying ? »

Hong-nyang : « C'est moi. Pourquoi me demander ? »

Tchang : « J'ai un mot à vous dire, me le permettez-vous ? »

Hong-nyang : « Les paroles, rapides comme une flèche, ne doivent jamais être prononcées qu'avec convenance, car une fois qu'elles ont pénétré dans les oreilles, elles ne peuvent être arrachées par la force. Si vous avez quelque chose à dire, eh bien, parlez. »

Tchang : « Je m'appelle Tchang, mon prénom est Kong, je suis originaire de Si-lo et j'ai vingt-deux ans ; mon anniversaire est le dix-septième jour de la première lune ; je ne suis pas encore marié. »

Hong-nyang : « Qui vous a interrogé ? Je ne suis pas une voyante ; est-ce que la date de votre naissance me regarde ? »

Tchang : « Permettez-moi, mademoiselle, de vous

demander encore quelque chose : Est-ce que votre jeune maîtresse sort souvent ? »

Hong-nyang, en colère : « Si elle sort, que voulez-vous faire ? Vous êtes un homme instruit, vous savez qu'on ne doit pas parler sans politesse, agir sans respect. Notre vieille dame, froide comme la glace, gouverne la maison sévèrement ; même le petit garçon n'ose entrer dans la salle, s'il n'est pas appelé. Et vous, monsieur, qui n'avez aucune relation avec nous, pourquoi êtes-vous si grossier ? Heureusement cela se produit devant moi, je vous pardonne ; si madame le sait, elle ne vous laissera pas tranquille. Désormais, ce qui est convenable à demander, demandez-le-moi, ce qui ne l'est point, ne me le demandez pas. » Sur ces mots, elle s'en va.

Tchang reste coi pendant un moment ; les pensées d'amour ont envahi son cœur :

Puisque vous aviez peur secrètement
De votre vieille mère sévère,
Vous ne deviez pas m'adresser un regard en vous retournant...
Peut-être n'ose-t-elle m'avouer son amour.
Par crainte de sa mère.
Hong-nyang, vous êtes jeune,
Votre cœur est dur...
Hong-nyang, ma demeure est profonde,
Ma couche glaciale ;
L'ombre solitaire d'une lampe vacille sur le livre et sur le
rideau.
Même si je puis atteindre plus tard le plus haut degré de ma
vie,
Comment passerai-je cette nuit si longue ?...
Nous nous sommes rencontrés si brusquement

Que je ne me rappelle pas exactement sa personne aimante.
Le sommeil est loin de moi,
Je médite doucement, mes doigts distraitement appuyés sur
mes dents.

ACTE III

Ying-ying monte sur la scène : « Ma mère a envoyé Hong-nyang demander un renseignement ; voici longtemps qu'elle est partie, je ne la vois pas revenir. »

Hong-nyang paraît. Comme Ying-ying l'interroge sur la date de la fête, Hong-nyang répond :

« ... Elle est fixée au 15 février, jour d'offrande au Bouddha. (En souriant) : Mademoiselle, je vais vous dire une chose bien drôle. Le bachelier que nous avons vu hier dans la cour du temple était assis aujourd'hui chez le bonze principal. Il est sorti le premier et m'attendait en dehors de la porte. « Mademoiselle, m'a-t-il dit très doucereusement, n'êtes-vous pas Hong-nyang, suivante de mademoiselle Ying-ying ? » Puis il a dit : « Je m'appelle Tchang, mon prénom est Kong ; je suis originaire de Si-lo et j'ai vingt-deux ans ; mon anniversaire est le dix-septième jour de la première lune ; je ne suis pas encore marié. »

Ying-ying : « Qui t'a ordonné de l'interroger ? »

Hong-nyang : « Et qui l'a interrogé ? De plus, il prononçait votre nom et me demandait : Sort-elle souvent ? Je le lui ai reproché durement et me voici. »

Ying-ying : « Il valait mieux ne pas lui reprocher. »

Hong-nyang : « Mademoiselle, je ne sais ce qu'il pense. Il est si frivole, pourquoi ne pas le réprimander ? »

Ying-ying : « Est-ce que tu as averti ma mère ? »

Hong-nyang : « Pas encore. »

Ying-ying : « Et plus tard, tu ne l'avertiras pas davantage ! Mais il se fait tard, disposons une table et allons dans le jardin brûler l'encens. »

Ying-ying et Hong-nyang sortent ; Tchang entre et dit :

« J'habite maintenant dans le pavillon d'occident du temple ; j'ai interrogé les bonzes, sachant enfin que chaque soir la demoiselle brûle des parfums dans le jardin situé au delà de ce mur. Elle va venir, je me cache au coin, derrière le rocher, pour l'attendre. La voir une fois tout mon saoul, n'en serais-je pas extrêmement heureux ? D'autant plus que la nuit s'étend, les bruits s'effacent ; la lune est claire, la brise est fraîche : c'est l'heure délicieuse.

J'écoute, tendant mes oreilles;

Je marche à pas légers ;

Silencieux et rêveur,

Je me cache et j'attends,

J'attends ma très élégante, très parfaite,

Très belle, très souple sœur Ying-ying.

Ying-ying entre et dit : « Hong-nyang, ouvre la porte du coin et sors la table avec les parfums. »

Tchang : « J'écoute mon adorée prier... »

Ying-ying : « Pour cette baguette d'encens, je désire que mon père qui est mort renaisse bientôt dans les demeures du ciel ; pour cette baguette d'encens, je désire que ma mère atteigne sa centième année ; pour cette baguette... »

Ying-ying reste longtemps sans parler.

Hong-nyang : « Pourquoi à cette baguette d'encens vous taisez-vous chaque nuit ? Je vais le dire pour mademoiselle : Je désire épouser un jeune homme très instruit, très intelligent, très galant, très doux, et vivre avec lui cent ans. »

Ying-ying soupire longuement.

Tchang : « J'y ai beaucoup réfléchi : le soupir de mademoiselle a certainement une cause... Je vais réciter un quatrain à haute voix, voyons ce qu'elle dira :

C'est la nuit illuminée par la pleine lune,
C'est le printemps aux ombrages silencieux,
Pourquoi, regardant l'astre brillant,
Ne vois-je pas celle qui l'habite ?

Ying-ying : « Quelqu'un chante des vers sur le mur. »

Hong-nyang : « Cette voix doit être venue de cet adolescent de vingt-deux ans, non marié. »

Ying-ying : « Quelle fraîche poésie ! Hong-nyang, j'ai envie de lui répondre. »

Hong-nyang : « Essayez, je vous écoute. »

Ying-ying récite :

Quelle solitude dans le gynécée profond !

Je ne sais plus comment passer mon printemps parfumé.

Celui qui chante tout haut pour celle qui soupire longuement

Devrait être plein de compassion.

Tchang, étonné, joyeux : « Voilà une prompte réponse... Je marche vers elle, voyons ce qu'elle fera. »

Hong-nyang : « Mademoiselle, rentrons, je crains

que votre mère ne nous gronde. » Elles ferment la porte et sortent.

Tchang ne peut s'endormir, comme la nuit précédente :

Bleue, bleue est la lumière d'une petite lampe,
Désolé, désolé, le vieux paravent ;
Oui, la lampe n'est pas lumineuse,
Et le rêve ne vient pas.
Syelingling (avec des sifflements) le vent perce les linteaux
des fenêtres,
Tœlengleng (avec des frissons) les papiers bruissent.
L'oreiller est là, tout seul ;
Les couvertures s'étendent silencieusement...
Mais le Printemps, pour nous deux,
Naîtra un jour dans la salle de fête.

ACTE IV

Dès l'aube, l'amoureux se dirige vers la salle d'audience. La dame Tchong et sa fille ne sont pas encore venues. Mais la fête est commencée. Quelle fête ! Quels bruits ! On entend :

Les tambours, les cymbales d'or grondent
Comme le tonnerre de février ;
Les gongs, les prières sont
Comme l'orage éclatant sur les rameaux des sapins.

Tchang s'impatiente, pourquoi ne vient-elle pas ?

Mes yeux ont soif,
Quand je la verrai
Je la regarderai tout mon saoul.

Que Hong-nyang ne soit pas maligne,
Que sa mère ne le sache point,
Que le chien ne soit pas méchant...
O dieux, que vous facilitiez notre union discrète !

La famille Tshwei vient. Sous les yeux d'un insensé,
Ying-ying est plus belle que jamais :

J'ai cru d'abord qu'un ange pur quittait le ciel bleu,
Mais c'est mon amour qui vient prier.
Moi, un être souvent triste et malade,
Pourrais-je résister à votre beauté suprême ,...

Non seulement Tchang ne peut lui résister, mais

Le supérieur, malgré son âge,
Sur la chaire, fixe aussi les yeux sur elle.
Le premier du rang (oh ! qu'il est ridicule !)
Frappe la tête de Fa-tshong comme un instrument musical.
Tous les hommes, vieux, jeunes,
Laid, beaux, sont ivres.
De peur qu'on ne l'aperçoive, ma chère ennemie
Me regarde à la dérobée, larmes aux yeux,
Que mon cœur est troublé !
Ses lamentations sont le chant d'un rossignol dans les bois,
Ses larmes sont des rosées sur les fleurs...
Mon désir se montre sur mes sourcils,
Et elle sait ma pensée ;
La tristesse germe dans son cœur,
Et j'ai deviné ses sentiments...

ACTE V

Ying-ying est dans sa chambre avec Hong-nyang ; depuis qu'elle a rencontré Tchang Cheng, elle mange peu, elle boit peu. Le printemps est à son déclin, le paysage est triste. Ying-ying chante :

Languissante, amaigrie,
Je suis déjà très triste,
Et c'est le printemps qui meurt !
Mes robes me deviennent larges,
Combien de fois pourrai-je voir encore de crépuscules !
Le vent emporte les parfums.
La pluie frappe les fleurs des poiriers ;
Je laisse le rideau baissé,
La porte complètement fermée.
Rêveuse, appuyée sur le balcon,
Je regarde courir les nuages.
Les fleurs tombent, tombent,
Dispersées par le vent en mille parcelles.
Que cela attriste les gens !
Hier, l'étang était éveillé de son sommeil,
Aujourd'hui, le printemps dit adieu à la haie fleurie.
Les papillons poudreux commencent à frôler
Légèrement les fleurs neigeuses du saule,
Les hirondelles ont fini de becqueter
La boue parfumée des fleurs tombées.
Pour retenir le printemps,
Nos sentiments sont courts (impuissants),
Mais les branches du saule pleureur sont longues.
Quoique je ne sois séparée de lui que par l'ombre des fleurs,
Il est plus loin de moi que l'horizon.

Hong-nyang, après avoir parfumé le lit, dit à Ying-ying qui paraît très nonchalante, de se reposer un peu. Ying-ying :

C'est lui qui m'a séduite par de beaux vers,
Pourquoi est-il si difficile de s'approcher de cet homme
supérieur ?

Ces derniers jours, je n'ai pu m'asseoir tranquillement,
Tenir debout fermement,
Monter sur le balcon joyeusement,
Me promener sans fatigue...

Quand je fais un pas hors de ma chambre,
Comme une ombre, toujours tu me suis.

Ces jours-ci, ma mère

Me surveille tant !

La petite suivante me sert tout le temps...

D'habitude, si je voyais un inconnu,

Je le dédaignais du premier regard ;

Si je voyais un parent,

Je me retirais avec ennui.

Quand je rencontrai cet homme,

Soudain je fus amoureuse...

Qui voudrait enfiler l'aiguille (1).

Pour dire un mot à celui qui est au delà du mur ?

A ce moment, le général rebelle Swen Fei-hou vient assiéger le temple avec tous ses soldats pour enlever Ying-ying. La mère et Fa-pen, effrayés, lui annoncent tout de suite la mauvaise nouvelle ; Ying-ying pleure.

La dame Tcheng : « Je suis déjà vieille, ce n'est pas trop tôt pour mourir. Mais, ma fille, qui est encore vierge, si jeune, tu vas subir un tel malheur. Que faire ? Que faire ? »

(1) Servir d'intermédiaire.

Ying-ying n'a trouvé d'autre moyen que de s'offrir pour sauver la famille et sa mère pleure et dit : « Dans notre famille, jamais aucun homme n'a commis de crimes, jamais une seule femme ne s'est remariée ; tu t'es fiancée à mon neveu, comment puis-je te donner au bandit ? Ne déshonorerons-nous pas nos ancêtres ? »

Ying-ying : « Maman, ne me plains pas trop, livre-moi au coquin. » Car, selon elle, cela pourrait éviter cinq grands malheurs : la mort de sa mère, l'incendie du temple, le massacre des bonzes, la destruction du cercueil de son père, l'extermination de sa famille. Ensuite la pauvre fille, au nom de l'honneur de la famille, a l'idée de se pendre.

La dame Tcheng : « Mon enfant, que faire ? J'ai un mot à te dire : je te plains, mais que veux-tu ! Parmi les hommes du temple, religieux ou païens, s'il en est un qui puisse faire reculer les brigands, ta mère a décidé de te donner à lui comme épouse. (A Fa-pen). Mon supérieur, voulez-vous dire à tout le monde à haute voix ce que j'ai exprimé. (A Ying-ying). Mon enfant, que tu es malheureuse ! »

Fa-pen répète les paroles entendues. Tchang se présente : « J'ai trouvé un moyen. Mais d'abord, j'ai besoin de vous, mon supérieur. »

Fa-pen : « Je ne sais pas combattre, choisissez un autre, monsieur. »

Tchang : « N'ayez pas peur, vous ne combattrez pas, vous n'avez qu'à dire ceci au chef des rebelles : « Madame a accepté votre demande, seulement mademoiselle est encore en deuil ; si vous désirez être gendre,

veuillez bien reculer un peu et attendre trois jours jusqu'à ce qu'elle ait rempli complètement son devoir envers son père défunt et qu'elle ait préparé des habits nuptiaux... »

Fa-pen : « Et après trois jours ? »

Tchang lui répond qu'il écrira une lettre à son ami, le général Tou ; mais une question se pose : Qui sera le porteur de cette lettre, personnage si important ?

Fa-pen : « J'ai dans la cuisine un disciple, Hwei-ming qui aime à boire et à combattre ; si on ordonne qu'il remplisse une mission, il refusera nettement ; si on l'excite avec des paroles, alors ce sera forcément lui qui agira. C'est le seul homme qui peut se charger de cette mission. »

Tchang crie : « J'ai une lettre pour le général Tou ; à part Hwei-ming, car je ne le lui permets pas, qui osera partir ? »

Hwei-ming : « C'est Hwei-ming qui veut partir, absolument, absolument ! »

Je ne lis pas les livres sacrés,
Je ne dis pas de prières,
Je ne mets pas de chapeau,
Je laisse ma robe ouverte.
Le désir du massacre excite mon courage de héros,
Je me servirai des chevrons d'acier sculptés en dragon noir.
Ce n'est pas pour porter secours,
Ce n'est pas pour multiplier mes occupations...
Est-ce que je me soucie de ce qu'on appelle le salut ?
A grands pas, je ne sais que combattre
Jusqu'aux antres des tigres et aux abîmes des dragons.
Ce n'est pas par gourmandise, ni hardiesse,
Que je veux partir.

Ces jours-ci, je n'ai aucun goût pour manger des gâteaux de légumes.

Mais plutôt cinq mille hommes qu'il n'est pas nécessaire de rôtir et de frire.

Le sang de leurs corps étanchera un peu ma soif,
Le cœur cru de leur poitrine apaisera un peu ma gloutonnerie,
Quelle saleté y a-t-il à cela ?

Je les mangerai, ces cinq mille hommes
En un seul repas ;

Laissez-moi partir rapidement,

Laissez-moi partir !

Et je mangerai les restes avec du sel bleuâtre.

Fa-pen : « Hwei-ming, monsieur Tchang ne veut pas que tu partes et toi tu le veux ; est-ce que vraiment tu oses ? »

Hwei-ming :

Ne me demandez pas si j'ose ou non,

Dites-moi, mon supérieur, est-ce qu'on a besoin de moi ?

Tchang : « Mais les bandits ne vous laisseront pas passer, alors que ferez-vous ? »

Hwei-ming : « L'oseraient-ils ? Soyez tranquille. »

Si je regarde,

Mes regards agiteront tumultueusement les vagues ;

Si je crie,

Mes cris ébranleront formidablement les montagnes ;

Sournoisement, la terre tremblera sous mes pieds qui la foulent,

Houlala (bruyamment), la porte du ciel se brisera dans mes mains qui la secouent.

Ceux qui sont loin de moi,

Avec mon bâton de fer, avançant d'un pas,

Je les frapperai ;
Ceux qui sont près de moi,
Je les couperai facilement avec mon couteau ;
Je soulèverai les petits en leur donnant des coups de pied ;
Je saisirai les grands,
En tranchant leurs squelettes...
Je pars !
Vous battrez le tambour pour manifester ma puissance,
Vous crierez très fort, que Dieu l'aide !
Sous le pennon brodé, ils ont aperçu au loin un héros : Moi !
Voyez, ils sont effrayés, ces cinq mille soldats !

Le général Tou vient immédiatement à leur secours ;
le chef des bandits a été capturé. Dès lors, le jeune
amant habite dans la famille Tchwei.

ACTE VI

Hong-nyang : « Madame m'ordonne d'inviter monsieur Tchang, j'y vais. »

Cinq mille brigands,
Comme les nuages flottants emportés par le vent,
Ont été dans un instant tous balayés,
Notre famille entière a retrouvé la vie dans la mort.
Tchang Kyun-jwei doit être respecté !
Avant, votre espoir était vain,
Qui aurait pensé qu'une seule lettre vous servît d'intermédiaire ?
Aujourd'hui, la salle parfumée s'ouvre pour vous,
Vous n'avez plus besoin de rester dans le pavillon d'occident
éclairé par la lune.
On attédira vos couvertures minces, votre oreiller solitaire,
Et vous n'aurez plus froid, froid.

Ce sera votre heure exquise :
Des parfums riches brûleront dans le trépied,
La brise douce frôlera les rideaux brodés,
Vous resterez paisibles devant la fenêtre.

Elle arrive dans la cour.

A l'endroit retiré, y aura-t-il quelqu'un ?
Sur la mousse verte sont semés les pleurs de la rosée, frais
et lumineux.
Devant la fenêtre, je feins de tousser.

Tchang : « Qui est là ? »

Hong-nyang : « C'est moi. »

Tchang ouvre la porte, Hong-nyang continue à
chanter :

A peine a-t-il ouvert la porte,
Il m'interroge tout de suite,
Me fait des révérences, le corps courbé, les mains jointes,
Sans me laisser le temps de dire : « Bonjour, monsieur. »
Ses habits sont propres et élégants ;
Son visage est sans défaut !
Non seulement il a charmé Ying-ying,
Mais moi, dont le cœur fut toujours inébranlable,
Touchée de sa beauté,
Emerveillée de son intelligence,
En sa présence, je suis ravie...
Plus d'une fois il se regarde dans le miroir.
Quel lettré fou ! Quel homme ridicule !
Il peigne et peigne ses cheveux qui font glisser les mouches,
Et qui, si luisants, éblouissent mes regards.
Ne demandez pas pourquoi ce jeune homme a eu si tôt le
mal d'amour :
Bien doué, proprement habillé,

Il était seul toutes les nuits !
Ce soir, c'est la fête,
Ying-ying, si faible, si frêle, pourra-t-elle vous résister ?
Vous devrez, devant la lampe, contempler
Et embrasser tendrement votre chère ennemie.
Nous avons préparé le rideau brodé de sarcelles sous la lune,
Le paravent en marbre sculpté de paons.
Pour exécuter le chant nuptial,
Nous avons des flageolets, des castagnettes en bois dur,
Des harpes, des « cheng ».

Tchang : « Mademoiselle Hong-nyang, je suis en voyage, je n'ai aucun cadeau, aurais-je la hardiesse de paraître devant votre dame ? »

Hong-nyang :

On ne discute pas les présents de noce,
Votre mariage est décidé ;
C'est le ciel qui vous donne ce bonheur...
Quelle chance !
Vous n'avez pas perdu un bout de fil rouge,
Vous avez trouvé la compagne de votre vie.

Tchang : « Pas d'autres invités ? »

Hong-nyang :

Non, Madame n'a que ses enfants,
Monsieur Tchang n'a pas d'amis...

Tchang : « Puisqu'il en est ainsi, mademoiselle, passez devant, je vous suis. »

ACTE VII

Tchang est maintenant devant sa future belle-mère ; celle-ci lui verse à boire avec reconnaissance. Tchang boit debout, signe de respect. Ensuite la dame Tcheng appelle sa fille.

Ying-ying chante :

Si ce n'était pas Tchang Kyai-yuan
Qui a beaucoup d'amis,
Un autre saurait-il repousser ces bandits ?

Hong-nyang : « Mademoiselle, aujourd'hui vous vous êtes levée tôt. »

Ying-ying :

Je me suis peint les sourcils devant la fenêtre garnie de gaze bleue,
J'ai essuyé des taches de parfum sur mes robes,
Du bout des doigts, légèrement j'ai fixé les ornements d'or de ma chevelure...

Hong-nyang : « Vous avez fini votre toilette, mademoiselle, voulez-vous vous laver les mains ? Votre visage est si tendre que le souffle du vent léger, le frolement des doigts pourraient le blesser. Oh ! monsieur Tchang, que vous êtes heureux ! Mademoiselle, vous êtes née vraiment pour être madame !

Ying-ying :

Etre « madame » — oui, je le serai,
Si je m'attache à lui,

Lui à moi,
Dès aujourd'hui, nous nous aimons librement ;
C'est la fête, il nous faut la célébrer.
Ma mère, ta mise est trop négligée :
Il est vrai que je suis une fille,
Marchandise sur laquelle on perd toujours,
Tu ne dois pas quand même considérer deux actions comme
une seule.
C'est lui qui a fait venir l'armée,
Qui a chassé les bandits ;
Il doit vivre aux dépens de toute ta fortune.
Qu'as-tu dépensé pour notre mariage ?
Allons, mère économe !
Tu as peur de lui prêter main-forte !

Elle entre avec sa suivante dans la grande salle.
La dame Tcheng : « Viens, ma fille, salue monsieur
Tchang comme ton propre frère. »
Tchang : « Ah ! mauvaise nouvelle ! »
Ying-ying : « Ah ! ma mère a changé de dessein. »
Hong-nyang : « Ah ! cette fois le mal est fait. »
La dame Tcheng : « Hong-nyang, apporte du vin
chaud, mademoiselle versera à boire à son frère. »
Ying-ying verse du vin.
Tchang : « Ma capacité de boire est très limitée. »
Ying-ying :

Oui, il ne peut boire de bon vin ;
Comment aurait-il prévu que le pavillon d'occident sous la
lune,
Serait changé tout d'un coup en château illusoire dans un
rêve ?...
Ses yeux, lourds et immobiles, s'ouvrent pesamment ;
Ses bras, levés difficilement, supportent avec peine les épaules.
Si un jour il tombe grièvement malade,
Il n'aura plus l'espoir de vivre.

La dame Tcheng : « Mon enfant, fais boire ton frère. »

Ying-ying verse du vin.

Tchang : « J'ai dit que ma capacité de boire est très limitée. »

Ying-ying : « Monsieur Tchang, voudriez-vous prendre ce verre :

Je vous présente un verre de vin,
Vous baissez le front, silencieux, morne.
Vous n'avez pas l'air d'être ivre ;
Vous trouvez le verre trop grand ?
Obéissez-moi, buvez-le,
Le vin soulagera un peu votre cœur.
Votre tristesse d'aujourd'hui est encore supportable,
Mais demain, que deviendra votre mal d'amour !
Je désirerais vous dire mes sentiments,
Mais ma mère est là...

Tchang boit. La dame Tcheng dit : « Hong-nyang, verse encore du vin. Buvez, monsieur. »

Tchang ne répond pas, rit froidement.

Ying-ying :

Crois-tu qu'il rit joyeusement ?
Son cœur est envahi par les larmes !
Si, à cause de sa lettre, les rebelles n'avaient été chassés,
Serions-nous encore en vie ?
S'il ne songeait pas au mariage, à quoi songerait-il ?
Difficile à prévoir !
Tu as préparé un gros mensonge.
Hier, tu l'as adoré comme la Montagne-Sainte,
Tu as eu grand soif de lui comme l'Océan,
Aujourd'hui, quelle cruauté !
Tu as émietté entre tes mains le pistil et l'étamine tendres,

Tu as brisé la ceinture parfumée de notre cœur,
Tu as coupé les longues branches jumelles.

La dame Tcheng : « Hong-nyang, accompagne mademoiselle jusqu'à sa chambre. »

Ying-ying : « Ce n'est pas la peine. » Elle sort.

Tchang : « J'ai trop bu ! mais avant de vous quitter, madame, serait-il possible de vous exprimer mes regrets ? Au temps où les brigands vous tourmentaient, vous avez promis que n'importe qui entrerait dans votre famille, s'il les forçait à se retirer. Est-ce vrai que vous avez dit cela ? »

La dame Tcheng : « Oui. »

Tchang : « Cependant, qui s'était dressé devant vos yeux ? »

La dame Tcheng : « Monsieur, vous aviez eu la grâce de nous sauver, mais mon mari défunt... »

Tchang : « Arrêtez, madame ! A ce moment, j'avais écrit sans perdre une minute au général Tou, est-ce simplement pour boire du vin ? Ce matin, votre servante est venue me chercher ; j'avais cru que ce serait l'accomplissement de votre promesse. Je ne comprends pas pourquoi, madame, vous avez choisi les mots « frère et sœur » pour empêcher notre amour ? Est-ce que vraiment mademoiselle votre fille me voudrait pour son frère ? Moi, je ne la voudrais pas pour être simplement ma sœur ! La faute peut toujours être réparée, dit-on ; madame, voulez-vous réfléchir encore ? »

La dame Tcheng : « Quand mon mari était en ce monde, notre petite fut fiancée à mon neveu Tcheng Heng ; quelques jours avant, je lui ai écrit une lettre ;

s'il vient, que ferons-nous ? Je vous offre avec plaisir des cadeaux précieux, témoignage de ma reconnaissance, et je souhaite que monsieur épouse une fille de la famille noble. Ainsi, personne d'entre nous ne sera gêné. »

Tchang : « C'était seulement cela ? Si le général Tou n'était pas venu, si ce scélérat de Swen Fi-hou ne vous avait pas respectée, je ne sais ce que vous auriez dit, madame. A quoi me servent les cadeaux précieux ? Je vous quitte immédiatement. »

La dame Tcheng : « Attendez, monsieur, vous êtes ivre. (A Hong-nyang :) Hong-nyang, soutiens-le jusqu'à son repos dans sa chambre, nous causerons demain. » Elle sort.

Hong-nyang aide Tchang à marcher.

Tchang : « Depuis que j'ai rencontré votre jeune maîtresse, je n'ai plus eu envie ni de manger ni de dormir, j'ai souffert tant de peines qui ne se racontent à personne, sauf à vous, mademoiselle. Dans ce qui vient de se passer, ma lettre n'est rien, mais mademoiselle Hong-nyang, n'avons-nous pas entendu ensemble la promesse de la noble dame du premier ministre ? Elle ne la tient pas ! Je n'ai plus d'autre chemin à suivre. Ne vaudrait-il pas mieux pour moi me suicider devant vous ? »

Il ôte sa ceinture pour s'y préparer. Hong-nyang l'arrête et ils cherchent ensemble à résoudre la question. Elle lui conseille de jouer de la cithare, ce soir, pour sonder les dispositions de Ying-ying, lorsque sa jeune maîtresse et elle brûleront les parfums dans le jardin.

ACTE VIII

Hong-nyang : « Mademoiselle, allons-nous brûler des baguettes d'encens ?... Oh ! quelle belle lune ! »

Ying-ying : « Hong-nyang, ai-je encore envie de brûler des baguettes d'encens ? Oh ! lune, pourquoi parais-tu ? »

Les nuages s'amassent, voilant le ciel,
Le chariot glacial (1) s'est montré,
Le vent emporte les feuilles rouges,
Qui s'entassent devant les marches.
Quelle nostalgie ! Quel chagrin !
Ma mère ! un moment seulement il eut l'illusion d'être
 amant,
Et moi, je figurai l'amante dans un tableau...

Hong-nyang : « Mademoiselle, regardez le halo,
demain il y aura du vent. »

Ying-ying : « Ah ! c'est vrai, il y a le halo. »

On enferme dans le gynécée
Les beaux visages de ce bas monde,
De peur qu'on ne les enlève ;
Et Tchang Ngo, déesse de la lune,
Monte à l'Est et descend à l'Ouest,
Qui lui tient compagnie ?
Ciel, sois maudit !
 Craignant que son cœur ne soit épris
Avec un rideau tu entoures le palais glacial (1).

(1) Lune.

Hong-nyang tousse légèrement, la musique commence.

Ying-ying : « Hong-nyang, qu'est-ce ? »

Hong-nyang : « Devinez, mademoiselle. »

Ying-ying :

Sont-ce les pas pressés secouant le chignon coquettement orné ?

Sont-ce les frou-frous de la jupe faisant tinter les bijoux de la ceinture ?

Est-ce le coursier de métal suspendu au toit et que le vent agite ?

Sont-ce les agrafes d'or pendues, frottant les rideaux ?

Je me cache dans un coin, j'écoute.

Ah ! quelqu'un joue de la cithare,

Près du Pavillon d'Occident !

Ton héroïque : mille corps d'armée ;

Ton frais : des fleurs tombées sur l'eau qui court ;

Ton aigu : les cris des cigognes au clair de lune ;

Ton bas : les murmures des amoureux sous la petite fenêtre...

Hong-nyang : « Mademoiselle, écoutez toute seule ; je vais voir madame, je reviendrai dans un moment. »
Elle sort.

Ying-ying : « Il joue bien ! »

Tchang, derrière la scène : « Madame, vous avez oublié le bienfait ; mais vous, mademoiselle, vous avez menti aussi. »

Ying-ying :

C'est l'ingratitude de ma mère,
Ce n'est pas ma faute.

Hong-nyang arrive sans que Ying-ying le sache.

Elle dit : « Madame vous cherche ; allons, mademoiselle ! »

Ying-ying :

Elle vient, haletante ;
Que j'ai à me plaindre d'elle !
Qu'elle me fait peur !
Je n'ai pas bougé,
Et cette fille crie à pleine gorge !

Hong-nyang : « Mademoiselle, vous écoutez encore, savez-vous ce qu'a dit monsieur Tchang ? Il va partir ! »

Ying-ying : « Ma sœur, si tu le rencontres, dis-lui qu'il reste encore quelques jours ! »

ACTE IX

Hong-nyang :

L'un atrophie son génie,
L'autre a le visage fardé tout en larmes ;
L'un voit les cheveux de ses tempes grisonner,
L'autre n'est plus celle d'autrefois :
Pour son corps amaigri, la ceinture est devenue trop large,
Car la petite taille est devenue très mince ;
L'un, la tête lourde, ne lit plus les livres classiques,
L'autre dont les pensées sont troublées ne songe plus aux
broderies ;
L'un tire des sanglots nostalgiques de sa cithare,
L'autre écrit, puis efface des vers passionnés ;
Tous deux ont le même mal d'amour.

Elle arrive devant la fenêtre. Elle continue à chanter :

Je mouille le papier de la fenêtre, je le perce,
Sans bruit, mes yeux suivent cet homme.
Il goûte l'amertume de dormir tout seul,
Il est désolé ;
Et personne ne le sert.
Ayant vu votre visage jaune et maigre, votre pâleur,
Ayant entendu votre fragile respiration,
Je pense, monsieur Tchang, que si vous ne mourez pas de
maladie,
Vous devez mourir de chagrin.

Elle frappe à la porte.
Tchang demande : « Qui êtes-vous ? »
Hong-nyang :

Je suis la déesse qui sème les amours.

Tchang ouvre la porte, Hong-nyang entre.

Tchang : « Hier, vous m'avez donné de bons conseils, je n'oublierai jamais votre bienveillance. Eh bien, qu'a dit votre jeune maîtresse ? »

Hong-nyang lui fait savoir que sa jeune maîtresse l'aime.

Tchang : « Puisqu'elle m'aime, je lui écrirai une lettre, et je vous prie de la lui transmettre. »

Hong-nyang : « Elle se fâche. »

Quand elle lira vos vers,
La tête bouleversée, le cœur troublé,
Elle montrera tout à coup un air sévère et dira :
« Qu'est-ce que tu as apporté ?
C'est trop fort, fille impudente ! »
Et elle déchirera le billet.

Tchang : « Non, votre jeune maîtresse ne fera pas cela ; seulement vous ne voulez pas transmettre mon message. Mademoiselle, soyez tranquille, je vous offrirai de l'argent et des cadeaux précieux. »

Hong-nyang, indignée :

Pauvre sot ! vous êtes ridicule,
Quand vous voulez vanter votre richesse !
Vous devriez dire : Ayez pitié de moi,
Je suis seul !
En ce cas, je serais peut-être touchée.

Tchang : « Je vous obéis. Ayez pitié de moi, je suis seul ! »

Hong-nyang : « Je ne dis pas non... Ecrivez votre message, je m'en charge. »

Tchang écrit, Hong-nyang s'étonne de son habileté.

Hong-nyang : « Je donnerai cette lettre à ma jeune maîtresse ; mais, monsieur, vous devez garder votre énergie et penser à votre avenir. »

Vos mains qui savent dérober les parfums de l'amour
Doivent encore cueillir les lauriers,
Ne permettez pas que les vers galants
Ternissent vos nobles écrits,
Que les fibres de nénuphar enchaînent vos ailes de rock,
Que le chant de l'oiseau-doré n'arrête pas le chant du cygne
sauvage.

Tchang : « Je vous suis bien reconnaissant de vos bonnes paroles, mais, mademoiselle, prenez soin du message. »

ACTE X

Hong-nyang revient en cachette auprès de sa maîtresse qui, s'étant éveillée un peu trop tôt, vient de se rendormir. Un moment après, elle s'éveille de nouveau. Hong-nyang la voit

Se gratter sans cesse les oreilles,
Laisser s'exhaler de sa poitrine un long soupir.

Hong-nyang met le billet dans un coffret de toilette.
Ying-ying commence à se parer, elle ouvre le coffret et ses yeux tombent sur la lettre. Elle l'ouvre attentivement, elle lit et relit. On la voit

Froncer tristement les sourcils,
Courber son cou d'un blanc de neige,
Se mettre soudain en colère.

Ying-ying : « Petite coquine, d'où vient cette lettre que tu m'as apportée ? Qui a l'audace de se jouer de moi ? Est-ce que j'ai l'habitude de lire ces choses ? Je vais le dire à madame qui te frappera au point de te mettre en morceaux. »

Hong-nyang : « Je suis allée chez monsieur Tchang par votre ordre et il m'a priée de vous apporter cette lettre ; vous savez que je ne sais pas lire, puis-je savoir ce qu'il vous a écrit ? »

Si vous n'avez pas l'habitude de lire des lettres semblables,
Ai-je l'habitude de le faire ?

Mademoiselle, ne discutons pas davantage; si vous voulez avertir votre mère, j'irai moi-même lui porter ce papier. »

Ying-ying l'arrête : « C'est une plaisanterie. Hong-nyang, comment se porte-t-il en ce moment ? »

Hong-nyang lui apprend la détresse du jeune homme et l'état auquel l'a réduit sa passion.

Ying-ying : « Bien que ce soit à cause de notre ingratitude, il a été un peu hardi quand même. Donne-moi de quoi écrire, je lui dirai de ne plus recommencer sa maladresse. »

Hong-nyang : « Mademoiselle, que voulez-vous écrire ? Pourquoi agir de la sorte ? »

Ying-ying : « Tu ne peux comprendre. »

La lettre achevée, Ying-ying continue : « Hong-nyang, porte-lui ceci et explique-lui que, si tu as été envoyée vers lui, c'est simplement une politesse entre frère et sœur, sans aucune arrière-pensée. S'il renouvelle son imprudence, sûrement je ne le cacherai pas à ma mère ; Hong-nyang, des punitions tomberaient aussi sur toi. »

Hong-nyang : « Oh ! mademoiselle, que vous êtes cruelle ! Je ne ferai pas cela ; pourquoi agir de la sorte ? »

Ying-ying se fâche, jette la lettre par terre et sort.

Hong-nyang la ramasse en soupirant :

Quand vous faisiez votre toilette dans votre chambre,
Au temps de la chute des fleurs d'abricotier,
Vous trouviez vos habits minces ;
Mais pourquoi, à la tombée du jour, en écoutant la musique,
Parmi la rosée abondante, sous la clarté de la lune,

N'avez-vous pas senti le froid printanier ?...
Vous n'examinez pas votre folle conduite,
Vous ne voulez que chercher mes fautes...

Elle frappe à la porte ; Tchang ouvre et lui demande la nouvelle.

Hong-nyang : « C'est fini, monsieur, ne soyez plus imprudent... Quels jolis mots dans votre lettre ! »

Tchang : « Mademoiselle Hong-nyang !... » Il s'arrête un moment, atterré, puis se jette à genoux devant elle en pleurant. Il sollicite sa bienveillance. Hong-nyang ne peut résister à ses paroles douces et chaudement pénétrantes :

Que je suis embarrassée des deux côtés !

Elle lui tend la lettre, Tchang lit et se lève, comblé de joie : « Ah ! mademoiselle ! (relit) Mademoiselle ! Enfin arrive le jour désiré ! (relit) Mademoiselle ! réjouissez-vous ! »

Hong-nyang : « Qu'y a-t-il ? »

Tchang : « Mon adorée feint de me faire des reproches, ; mais dans sa lettre... »

Hong-nyang : « Que dit-elle ? »

Tchang : « Que j'aie ce soir au jardin. »

Hong-nyang : « Pour... ? »

Tchang : « Pour la rejoindre. »

Hong-nyang : « Qui ? »

Tchang : « Eh ! bien, qui ? »

Hong-nyang : « Je ne le crois pas. »

Tchang : « Vous le croirez. »

Hong-nyang : « Voulez-vous lire ce qu'elle dit ? »

Tchang : « Un quatrain ! Que je suis heureux !

J'attends la lune, au pied du pavillon d'occident,
La porte s'entre-baillera accueillant la brise ;
Quand l'ombre des fleurs appuyées sur le mur s'agitiera,
C'est que la créature de jade sera venue.

Hong-nyang, ne le croyez-vous pas ? »

Hong-nyang : « Que signifie cela ? »

Tchang : « Que signifie cela ? »

Hong-nyang : « Oui, je ne comprends pas. »

Tchang lui explique le poème.

Hong-nyang : « Votre explication est-elle exacte ? »

Tchang : « Si vous trouvez mon explication peu exacte, mademoiselle Hong-nyang, vous la rectifierez.

Y aurait-il une autre explication, sinon celle-ci ? »

Hong-nyang : « Vraiment, elle a écrit tout cela ? »

Tchang : « Voici la lettre ! »

Hong-nyang médite. Tchang relit la lettre.

Hong-nyang : « Vraiment, elle a écrit tout cela ? »

Tchang, souriant : « Mademoiselle, quelle naïveté ! la voici ! »

Hong-nyang : « Ah ! ma jeune maîtresse s'est servie de ruse devant moi. »

Tchang s'inquiète du mur haut qu'il va franchir.

Hong-nyang l'encourage :

Si vous craignez le mur trop haut,
Comment franchirez-vous la porte du Dragon ? (1).
Si vous trouvez les innombrables fleurs gênantes,
Vous cueillerez alors difficilement les lauriers.
Allez donc, n'ayez pas peur !
Ses yeux, limpides comme les eaux automnales,

(1) Acquérir un poste impérial.

Cherchent impatiemment votre image ;
Bleues montagnes printanières,
Ses sourcils se déformeraient à force d'être toujours resserrés.

ACTE XI

La nuit s'avance. Hong-nyang feignant d'ignorer l'intention de sa maîtresse, l'invite comme d'habitude à brûler des parfums.

Hong-nyang : « Mademoiselle, restez derrière ce rocher, je vais fermer la porte d'angle ; comme cela, on ne nous entendra pas. »

Tchang guette une occasion.

Hong-nyang :

Sont-ce les corbeaux du soir, balancés par les « sophora » ?
Ah ! c'est un beau jouvenceau dont le chapeau noir s'incline.
L'un se cache devant les balustrades,
L'autre reste derrière le rocher...

Tchang s'est trompé, il embrasse Hong-nyang.

Hong-nyang : « Voyons, regardez bien ! Si cela s'était produit devant madame, que vous serait-il arrivé ? »

Tchang fait des excuses, et demande où est mademoiselle.

Hong-nyang : « Derrière le rocher. Voulez-vous me dire la vérité : est-ce que vraiment elle vous a donné ce rendez-vous ? » Tchang a vite dissipé son incertitude. Alors Hong-nyang a un sourire malicieux : « Ce soir, la belle nature vous aide à vous unir. »

Voyez, les nuages voilent la lune,
Comme la lanterne protège la lumière argentée.
Les saules pleureurs et les fleurs forment un rideau,
Le gazon vert s'étend comme un lit nuptial.
La douce nuit est profonde,
La vaste cour est paisible,
Et les branches en fleurs sont basses.

Tchang avance.

Ying-ying : « Qui est là ? »

Tchang : « C'est moi. »

Ying-ying se fâche : « Monsieur Tchang, n'êtes-vous pas un homme de bonne famille ? Si ma mère sait que vous êtes venu ici sans raison au moment où je brûlais des baguettes d'encens, que direz-vous ? »

Tchang reste stupéfait.

Hong-nyang :

... Je m'avance, sans être vue, à pas légers ;
Discrètement, je les écoute :
L'un est confus,
L'autre de méchante humeur ;
L'un ne dit rien,
L'autre a changé d'avis ;
L'un se tait, sans bouger,
L'autre parle, sans discontinuer...

Ying-ying : « Hong-nyang, au voleur ! »

Hong-nyang : « Qui est-il ? »

Tchang : « C'est moi. »

Hong-nyang : « Monsieur Tchang, quel motif vous a poussé à venir ici ? »

Ying-ying : « Traîne-le jusque devant madame. »

Hong-nyang : « Cela nuira à sa réputation. Nous

le jugerons, mademoiselle et moi. Approchez-vous, Tchang Cheng, vous qui avez étudié les livres de Confucius, sûrement vous savez les rites proclamés par le sage Empereur Tcheou-kong. Pourquoi êtes-vous venu la nuit ? » Puis à Ying-ying : « Mademoiselle, par considération pour moi, pardonnez-lui cette fois ! »

Ying-ying : « Si je n'ai pas de considération pour Hong-nyang, où cacherez-vous votre face devant ma mère ? Levez-vous ! »

Tchang se lève.

Ying-ying : « Monsieur Tchang, il est vrai que vous nous avez sauvés, nous nous devons notre affection ; mais puisque nous sommes frère et sœur, pourquoi avez-vous eu de mauvais sentiments ? Si par malheur, ma mère apprenait cette nouvelle, monsieur, auriez-vous la conscience calme ? Désormais n'agissez pas ainsi. » Elle sort.

Tchang : « C'est vous qui m'avez donné ce rendez-vous, et pourtant quels flots de paroles ! »

Hong-nyang lui fait honte :

Ne parlez plus du soir printanier dont chaque minute vaut
mille pièces d'or,
Supportez encore devant les fenêtres froides dix ans de célibat...

ACTE XII

Tchang est très malade. La vieille dame ordonne à quelqu'un d'aller chercher un docteur. Hong-nyang n'ignore pas que c'est la désillusion d'hier qui lui a causé cette maladie soudaine. Elle craint qu'il ne lui

arrive un malheur. Ying-ying écrit rapidement un billet et appelle Hong-nyang : « Monsieur Tchang est grièvement malade ; voici une bonne recette, donne-la lui et tu sauveras sa vie. »

Hong-nyang : « Encore ? mademoiselle ! Nul ne saurait sauver sa vie, si ce n'est vous. Enfin, je fais ce que vous désirez. »

Ying-ying : « J'attends ton retour. » Elle sort.

Hong-nyang trouve que sa jeune maîtresse est trop cruelle. Tchang n'a d'autre mal que celui de sa passion, à quoi bon lui donner une recette de plantes ? Elle chante :

C'est par vos vers rimés sous le pinceau fleuri,
Par vos pensées savamment tissées,
Qu'on restait dans le lit
Sans envie de dormir ni de manger...
Hier, vous l'avez durement grondé de sa présence,
Aujourd'hui, vous m'avez traitée sans délicatesse !
Et pourquoi alors vous appuyant contre la porte,
Avez-vous attendu la lune ?
Pourquoi aviez-vous composé des vers avec les mêmes rimes
qu'il a employées ?
Pourquoi aviez-vous écouté la musique en prêtant l'oreille ?
Quand vous êtes de méchante humeur,
Vous vous moquez d'un jeune lettré ;
Quand l'humeur passe,
Vous pensez alors à vous servir de moi.
Que faire ? Elle me fait aller et venir
Comme le fil qui ne peut quitter l'aiguille.
Désormais, je ne tiendrai pas trop à son affaire !...

Elle voit Tchang : « Bonjour, monsieur, êtes-vous guéri ? (Tchang ne répond pas.) Nul amoureux du monde n'est aussi sot que vous. »

Votre cœur ne s'attache pas à la mer des Sciences. à la forêt
des Lettres ;

Vos rêves n'oublient jamais les ombres des saules et des
fleurs.

Vous vous épuisez pour dérober la Blancheur et le Parfum,
Mais qu'avez-vous obtenu ?

Vous avez vainement désiré ma jeune maîtresse,
Depuis les sorbiers en fleurs jusqu'à présent.

Elle lui demande : « Pourquoi êtes-vous si malade ? »

Tchang : « Parce que vous avez menti ! « Les fem-
mes sont folles, les hommes ingrats », disent les
anciens, à notre époque, c'est le contraire. »

Hong-nyang : « Je viens de la part de madame qui
veut s'informer de votre santé et savoir ce que vous
désirez prendre, et de la part de mademoiselle qui m'a
remis une bonne ordonnance pour vous. »

Tchang : « Où est l'ordonnance ? »

Hong-nyang : « La voici. »

Tchang lit et rit follement.

Hong-nyang : « Qu'y a-t-il ? »

Tchang : « Un poème dans lequel votre jeune maî-
tresse m'accorde sa faveur. »

Hong-nyang : « Prenez garde à des explications
fausses, lisez ce qu'elle a écrit. »

Tchang lit le poème de Ying-ying qui lui promet de
venir ce soir. Ensuite il dit : « Mademoiselle Hong-
nyang, elle viendra sûrement. »

Hong-nyang : « Si elle vient, que ferez-vous ? »

Vous vous coucherez sous un drap de toile grossière,
Votre tête reposera sur un oreiller dur :
Une cithare longue de trois pieds ;

Si elle vient,
Comment pourra-t-elle se mettre à vos côtés ?
Elle tremblera de froid,
Et vous direz que c'est l'intimité ?
Si vous l'aimez,
Si elle vous aime,
Alors, hier, la nuit était si profonde dans le jardin,
Sous l'ombre des fleurs, au clair de lune,
Ne deviez-vous pas tous deux passer un moment
Délicieux et précieux en ce soir printanier,
Au lieu d'échanger des vers ?

Tchang : « J'ai maigri à cause de votre jeune maîtresse, est-elle moins belle à cause de moi ? »

Hong-nyang :

Ses sourcils sont de lointaines montagnes vertes,
Ses yeux sont des eaux automnales sans aucun voile,
Son corps est du lait glacé,
Sa taille est le saule pleureur tendre ;
Joli est son visage,
Belle est son âme ;
Sa démarche est élégante,
Son caractère est profond ;
Malgré son ignorance de la médecine,
Elle peut soulager les peines,
Elle est Notre-Dame de Miséricorde, la belle Kwan-yin...

Tchang : « Je crains que madame ne l'empêche de venir. »

Hong-nyang :

Bien que notre vieille dame, jour et nuit, surveille la porte,
Tôt ou tard, elle satisfera votre désir.
Quand elle sera venue,

Qu'elle consente ou non,
Sera-t-elle capable de décider ?
Quand vous l'aurez vue,
Epris ou non d'elle,
Vous serez le maître de votre union.

ACTE XIII

Chambre à coucher de Ying-ying. Il fait nuit. Ying-ying s'appuie contre les balustrades. Hong-nyang entre.

Ying-ying : « Hong-nyang, prépare mon lit, je veux dormir. »

Hong-nyang : « Si vous dormez, que deviendra ce jeune homme ? »

Ying-ying : « Quel jeune homme ? »

Hong-nyang : « Encore ! ma jeune maîtresse, ensevelir une vie n'est pas un jeu, si vous reniez vos paroles, je dénoncerai à madame que mademoiselle sa fille m'a fait apporter une lettre à Tchang ! »

Ying-ying : « Que cette petite est maligne ! »

Hong-nyang : « Ce n'est pas une malignité, c'est que mademoiselle ne doit plus agir de cette manière. »

Ying-ying : « Je suis trop honteuse ! aurais-je assez de courage pour y aller ? »

Hong-nyang : « Qui vous verra ? Sauf moi, il n'y aura personne. Allons ! Allons ! »

Ying-ying ne répond ni ne bouge.

Hong-nyang : « Mademoiselle, allons ! allons ! »

Ying-ying ne dit rien.

Hong-nyang : « Mademoiselle,, allons ! allons ! »

Ying-ying, toujours muette, fait un pas et s'arrête.

Hong-nyang : « Mademoiselle, pourquoi vous arrêtez-vous ? Allons ! allons ! »

Ying-ying marche enfin, sans dire un mot.

Tchang attend devant la porte de sa chambre. Il chante :

Dans l'attente, s'impatientent mes yeux,

S'enflamme mon cœur ;

Mon corps et mon esprit ne trouvent pas leur refuge.

Je n'ai qu'à l'attendre, rêveur,

En m'appuyant contre la porte.

Ma tête devient lourde, mes yeux fatigués s'ouvrent à peine...

Si j'avais su que je serais si malheureux à cause d'elle,

J'aurais souhaité ne jamais rencontrer cette belle créature ;

Lorsqu'on a commis une faute,

On songe à se repentir, à se corriger ;

Moi, je veux aussi être sage, éteindre mon feu,

Mais comment résister à son Image qui monte dans mon esprit ?

La joue contre la main, le corps contre la porte, je l'attends.

Viendra-t-elle ? ne viendra-t-elle pas ?

Difficile à deviner !

N'aurait-elle pas le moyen de quitter sa mère ?

Mes yeux ont de plus en plus soif,

Mon cœur est de plus en plus impatient !

Je crois qu'elle n'est pas libre !

Si elle vient,

Elle aura quitté sa maison ;

Si elle venait,

Le Printemps descendrait dans ma chambre ;

Si elle ne vient pas,

L'espoir comme une pierre s'enfoncera dans la mer.

En imagination, je compte ses pas...

Ecoutez, ma belle, vos paroles mordantes,

Je ne les ai pas retenues ;
J'ai espéré pouvoir ramener votre cœur,
Pourvu que nous nous aimions librement.
Pendant six mois, nous n'avions qu'exécuter le prélude,
Que ces jours furent difficiles à supporter !

Ying-ying et Hong-nyang arrivent. Hong-nyang frappe à la porte. Une conversation brève s'engage entre elle et Tchang.

Tchang accueille son ange à genoux. La porte se ferme. On entend chanter :

Je vis l'apparition de ma chère ennemie,
Soudain, je fus presque guéri.
Grondé avant,
Oserais-je espérer le bon accueil de ce soir ?...

Ying-ying ne prononce pas un mot ; Tchang la fait s'asseoir. Il la contemple de bas en haut :

Qu'ils sont mignons, les petits souliers brodés !
Que la taille est fine, souple comme un saule pleureur.
Honteuse et timide, elle n'ose lever la tête...
Eh ! pourquoi tournez-vous la tête ?

Suit une belle description allégorique de la scène galante. Tchang est si heureux qu'il doute de la réalité :

Je doute de l'harmonie de ce soir,
La rosée emperle la terre,
Les marches restent paisibles dans le vent calme,
La lune éclaire mon cabinet,
Les nuages enveloppent le Yang Tai (1),

(1) Vers allégorique et obscène.

Tout cela, je le sais bien,
Mais n'est-elle venue que dans le rêve d'hier ?

Hong-nyang frappe à la porte : « Mademoiselle, rentrons. Monsieur, vous êtes joyeux, n'est-ce pas ? »

Tchang sourit et contemple une dernière fois la beauté de son amante. « Tâchez de venir le plus tôt possible, demain soir », lui recommande Tchang.

ACTE XIV

Voyant que sa fille ces jours-ci a beaucoup changé, la dame Tcheng désire en savoir la cause. Hwan-lang lui apprend qu'avant-hier il a vu les deux filles s'en aller brûler de l'encens, sans rentrer aussitôt après. La dame Tcheng le charge de faire venir la servante. Alors Hwan-lang appelle Hong-nyang.

Hong-nyang : « Mon petit frère ? »

Hwan-lang : « Madame a su que vous étiez allée avec mademoiselle au jardin ; elle vous demandera pourquoi. »

Hong-nyang : « Ah !... Mon petit frère, tu peux partir, j'y vais tout de suite. » Hwan-lang part. Hong-nyang soupire : « Ma jeune maîtresse,

Si vous vous aimiez discrètement,
Votre union serait éternelle comme le ciel et la terre ;
Mais vous étiez si audacieuse, si imprudente,
Que souvent j'avais fait attention pour vous !
Vous deviez être circonspecte,
Qui vous a conseillé de rester toute la nuit chez Tchang ?
Madame est intelligente, pénétrante,



Mes paroles de miel sont inutiles...

Elle devinera que le mari, c'est ce misérable lettré ridicule,

L'épouse, c'est sa fille,

L'intermédiaire, c'est moi.

(Elle imite la voix de la dame Tcheng.)

Je t'ai ordonné de l'accompagner,

Qui t'a dit d'aller partout avec elle ?

Si madame me le demande,

Je lui exposerai franchement les causes.

Mais qu'avais-je à espérer ? *(Elle continue à chanter.)*

Vous, tous deux, heureux couple,

Vous jouissiez de tous les jeux du plaisir :

Moi, en dehors de la fenêtre,

Osais-je tousser, même tout bas ?

Je restais sur la mousse,

Mes souliers étaient glacés !

Aujourd'hui, ma peau fine subira des coups de gros bâton,

Je me demande pourquoi j'ai été leur intermédiaire ! »

Hong-nyang s'avance vers la dame Tcheng qui lui dit : « Petite canaille, tu ne t'agenouilles pas ? Tu ne connais pas ton crime ? »

Hong-nyang : « Quel crime ? »

La dame Tcheng : « Tu es vraiment éloquente ! Si tu dis la vérité, je te pardonnerai ; autrement je te bâtonnerai jusqu'à ce que tu aies rendu le dernier soupir. Qui vous a conseillé d'aller au jardin la nuit ? »

Hong-nyang : « C'est une invention ! Quelqu'un nous a vues ? »

La dame Tcheng : « Oui, Hwan-lang vous a vues. Tu ne veux pas l'avouer ? »

Elle la bâtonne.

Hong-nyang : « Madame, prenez garde à votre main.
Apaisez votre colère et écoutez-moi. »

Une nuit, nos travaux d'aiguille achevés,
Nous nous étions assises pour causer ;
Nous dûmes que notre frère était malade depuis longtemps,
Alors, négligeant de vous prévenir,
Nous étions allées dans son cabinet pour nous informer de sa
maladie...

La dame Tcheng : « Qu'a-t-il dit, lui ? »

Hong-nyang :

Il a dit : Hong-Nyang, partez devant,
Mademoiselle restera ici un instant.

La dame Tcheng : « Comment un moment ? Elle
est une jeune fille ! »

Hong-nyang :

Je croyais que c'était pour l'ordonnance,
Qui avait pressenti que c'était deux amants ?
Depuis lors, pendant plus d'un mois,
Tous deux ont partagé la même couche.
A quoi bon rechercher un à un les détails ?...
Madame, je vous prie de n'en plus parler, si vous le vouliez ;
N'est-il pas inutile de rechercher les causes ?
Le proverbe dit bien : la fille une fois grandie
Ne doit être gardée longtemps.

La dame Tcheng : « C'est un acte honteux, c'est
toi qui... »

Hong-nyang : « Ce n'est pas ma faute, ni celle de
Tchang, ni celle de ma jeune maîtresse, c'est votre
faute. »

La dame Tcheng : « Tu oses m'accuser, petite coquine ! Pourquoi est-ce ma faute ? »

Hong-nyang : « La loyauté est la base des relations humaines. Personne ne doit être sans loyauté. Quand l'armée rebelle assiégeait le temple, vous avez promis votre fille en mariage à celui qui disperserait les brigands. Si Tchang n'avait pas adoré la beauté de mademoiselle, pourquoi n'ayant nulle parenté avec nous, aurait-il cherché à nous prêter son aide ? L'armée une fois repoussée, vous êtes redevenue tranquille et vous avez repris votre parole. N'est-ce pas là manquer de loyauté ? De plus, puisque vous lui refusiez votre fille, il fallait lui offrir de l'argent et des cadeaux pour qu'il s'en allât. Vous ne deviez pas le garder dans votre pavillon, et donner l'occasion de se guetter aux deux jeunes gens rêveurs, séparés l'un de l'autre par quelques pas à peine. Le mal est donc inévitable. Si vous ne dissimulez pas ce scandale, premièrement vous souillerez la réputation de votre famille ; deuxièmement, Tchang recevra des outrages comme récompense de ses bienfaits ; troisièmement, au tribunal vous seriez convaincue de n'avoir pas bien surveillé votre famille. A mon avis, mieux vaudrait pardonner cette petite faute et conclure le mariage. »

La dame Tcheng : « Cette petite coquine a pourtant raison. Je n'aurais pas dû mettre au monde une telle fille ; si nous comparaissons devant le tribunal, notre famille serait déshonorée. Eh ! bien, soit ! Il n'a pas existé dans notre famille un homme qui ait contrevenu aux lois, une fille qui se soit donnée à deux hommes. Il faut que je la marie à ce misérable ! Hong-nyang, appelle-la ! »

Hong-nyang va trouver Ying-ying. Elle lui dit :
« Mademoiselle, les coups ont glissé sur mon corps, mais par mes paroles, madame a été convaincue ; à présent, elle vous appelle. »

Ying-ying : « Que je suis honteuse ! Comment vais-je oser voir ma mère ? »

Hong-nyang : « Oh ! mademoiselle !... Quelle honte y a-t-il pour vous devant votre propre mère ? Si vous connaissiez la honte, il ne fallait pas agir... »

Ying-ying se présente devant sa mère.

La dame Tcheng : « Mon enfant !... » Elle pleure. Ying-ying et Hong-nyang pleurent aussi. La dame Tcheng continue : « Mon enfant ! On ne t'a pas respectée, c'est pourquoi tu as commis une pareille faute !... Voilà mon malheur, de qui me plaindre ? Si je dénonce ce criminel, cela déshonorera ton père : une pareille conduite ne s'est jamais trouvée dans la famille d'un ministre. (Ying-ying redouble de sanglots.) Hong-nyang, soutiens-la bien. Le fait est que j'ai une fille imprudente... Maintenant, fais venir cet homme. »

Hong-nyang sort de la pièce et raconte cette scène à Tchang. Celui-ci n'ose quitter sa chambre, Hong-nyang se moque un peu de sa timidité :

Pouah ! vous n'êtes qu'une lance faite de cire sous une apparence d'argent,
Un blé qui verdit, mais ne donne pas de grains !

Tchang est obligé d'y aller.

La dame Tcheng, ironiquement : « Excellent bachelier ! Je pourrais vous déférer à la justice, si, en agis-

sant ainsi, je ne risquais pas de porter atteinte à la réputation de notre famille. Ainsi je n'ai d'autre moyen que de vous accorder, en dépit de moi-même, la main de ma fille. Seulement, depuis trois générations, notre famille n'a pas eu un gendre sans grade. Demain, vous irez passer vos examens à la capitale, je vous garderai votre future ; si vous conquérez un grade, revenez ; sinon, il vous est inutile de revenir ! »

Tchang s'agenouille, sans répondre.

ACTE XV

La dame Tcheng : « Aujourd'hui, nous disons adieu au jeune Tchang qui part pour la capitale. Hong-nyang, presse ta jeune maîtresse et tu l'accompagneras jusqu'au pavillon à dix « li » d'ici là, j'ai déjà ordonné qu'on prépare un festin. Tu vas inviter monsieur, je pense qu'il doit terminer ses préparatifs. »

Ying-ying entre : « Nous allons nous quitter ; même si l'on était dans la saison précédente, le voyageur aurait déjà de tristes pensées, et nous sommes en cette mélancolique fin d'automne, quel tourment ! »

Tchang : « La nuit dernière, la dame m'a forcé de me préparer à partir pour conquérir un poste impérial. Elle ne me donnera sa fille qu'après mon succès. Pas d'autres moyens, il faut obéir. Je vais d'abord au pavillon à dix « li » d'ici, j'attendrai là mademoiselle à qui je dirai adieu. »

Ying-ying : « Dans une seule coupe nous boirons et la joie de l'union et la tristesse de la séparation ;

puis, les quatre sabots du cheval de mon bien-aimé
erreront dans les quatre directions.

Les nuages bleus couvrent le ciel,
Les fleurs jaunes jonchent la terre,
Le vent d'Ouest se lève, violemment,
Les oies sauvages du Nord émigrent vers le Sud.
Qui donc ce matin a rendu ivre cette forêt dont les feuilles
s'empourprent ?
Ne seraient-ce pas les larmes des gens qui se séparent ?
Je regrette de l'avoir rencontré trop tard,
Et que son départ arrive trop tôt !
Malgré ces branches effilées de saule pleureur
On ne saurait guère attacher, hélas ! la bride de sa monture.
Si seulement ces arbres clairsemés pouvaient, à ma prière,
accrocher le soleil couchant !
Ah ! puisse le cheval de mon bien-aimé marcher lentement !
Puisse ma voiture le suivre rapide !
Je venais d'avouer mon amour à mon bien-aimé ;
Timide, j'évitais sa présence ;
Or, pour la première fois, il faut que je le quitte !
Soudain, j'entends le mot « partir »,
Comme si je maigrissais tout d'un coup,
Je sens mon bracelet devenir trop grand pour moi ;
Lorsque j'aperçois le pavillon de dix « li »,
Mon corps s'amincit encore.
Qui connaît mon chagrin ?

Hong-nyang : « Ma jeune maîtresse, vous n'avez
pas fait votre toilette aujourd'hui. »

Ying-ying : « Hong-nyang, tu ne peux pas com-
prendre mon cœur !

Quand je vois préparer le cheval, la voiture,
Je ne puis m'empêcher d'être en colère, en colère,

Aurai-je encore le cœur à me parer
Pour me rendre aussi belle, aussi séduisante ?
Si je vois le traversin, les couvertures,
La tête lourde, lourde, je ne pense qu'à dormir.
Je ne me soucie point de ma robe ni de mes manches,
Je laisse couler mes larmes qui les humectent partout, partout.
Comment ne mourrais-je pas d'anxiété ?
Comment ne mourrais-je pas d'anxiété ?
Désormais, il m'enverra des lettres, des billets, souvent et
précipitamment !

La dame Tcheng, Ying-ying, Hong-nyang atteignent
le pavillon. Tout le monde prend place.
Ying-ying :

L'aiglon se lève,
Les feuilles jaunes volent en tous sens ;
Enveloppées par les fumées mélancoliques,
Les herbes mourantes offrent un aspect affligé.
Lui, mon bien-aimé, s'assied de biais sur sa chaise près de la
table,
Sourcils froncés, en proie à une lourde détresse.
Je le vois contenir avec force ses larmes
De peur qu'on ne le sache.
Soudain il me regarde, vite, je baisse la tête, en soupirant,
Je feins d'arranger ma robe de soie.
Bien que nous devions nous marier plus tard,
Comment ne pas pleurer de la présente séparation ?
Mes pensées deviennent stupides,
Quant à mon cœur, il est ivre.
D'hier soir à aujourd'hui, en une seule journée,
Ma taille s'est amincie.
Le bonheur de notre union n'a pas assez duré,
Et tout de suite celui-ci fut suivi de la tristesse de la sépa-
ration.
Avant-hier soir, je vous aimais secrètement,

Hier soir, je me suis donnée à vous,
Aujourd'hui, nous nous séparons !
Je goûte ces jours-ci le mal de nos pensées d'amour,
Je n'avais pas prévu que le sentiment de la séparation était
dix fois plus fort !...
Tout en buvant du vin, je mange un peu les mets,
Insipides comme s'ils étaient faits avec de la terre et de la
boue ;
S'ils étaient vraiment faits de telle matière,
Ils auraient au moins le goût de la terre, de la boue !
Cette belle liqueur, couleur de jade et toute tiède,
Paraît à mes yeux blanchâtre et froide comme de l'eau,
Et peut-être est-elle à demi faite de nos larmes !
Je n'ai envie ni de boire du thé, ni de manger du riz, exposés
devant moi,
Mes entrailles sont déjà surchargées par la tristesse !
Pour une vaine renommée qui ne va pas
Plus loin que les cornes d'un escargot,
Pour un intérêt matériel gros comme une tête de mouche,
Ma mère sépare un couple de sarcelles.
Je m'assieds ici, moi,
Lui là-bas,
Nos soupirs se répondent.
Finie l'ordonnance de la table, à l'abandon.
La voiture se dirigera bientôt vers l'Est.
Et le cheval vers l'Ouest.
Nous attarderons nos pas, en deux directions différentes,
Regardant le même soleil couchant au-dessus des montagnes
bleues.
Sais-je où il descendra ce soir ?
Même dans mon rêve, je ne pourrai guère le rejoindre.
Le moineau ira à l'Est, l'hirondelle volera vers l'Ouest ;
Avant son départ, déjà, je l'interroge sur la date de son
retour.
L'homme devant mes yeux s'éloignera bientôt de mille « li »,
Je dois bien boire une goutte ;

Mais avant de boire, mon cœur est déjà ivre.
Des larmes de sang coulent de mes yeux,
Et dans mon cœur, tout est devenu cendre.
A la capitale, que le climat vous convienne !
En chemin, ne mangez pas trop ;
Il faut que l'on conserve sa santé !
Au village isolé noyé de pluie et de rosée, dormez tôt ;
Dans l'auberge campagnarde tourmentée par le vent et le
givre, levez-vous tard !
Soignez bien le cheval,
Qui dans le vent automnal est plus pénible à nourrir...
A la fin, j'ai un mot à vous dire :
Ne jurez pas, si votre nom ne figure pas sur la liste,
De ne revenir jamais ;
Surtout retenez bien ceci :
Quand vous rencontrerez des femmes dans les autres villes,
Ne vous attardez pas près d'elles comme ici.

Tchang répond quelques mots et part.

Ying-ying le regarde longtemps. Elle chante :

Dans le bleu des montagnes tout autour,
Au crépuscule, il marche, fouet à la main.
Toutes les tristesses de la terre pèsent sur mon cœur,
Je me demande si cette toute petite voiture pourrait les
charger.

ACTE XVI

La scène se passe dans une auberge, c'est le soir.
Tchang :

Je regarde, le vieux temple m'est caché par les nuages cré-
pusculaires,

Les tristes sentiments de la séparation correspondent
A cette forêt couverte à demi de feuilles jaunies...

Le garçon Syao-eul : « Monsieur, veuillez-vous reposer dans cette chambre luxueuse. »

Tchang : « Allumez le feu. Je ne veux rien manger ; j'ai besoin de sommeil. »

Dans l'auberge, ma tête se pose sur l'oreiller solitaire ;
Aux quatre coins du champ chantent les grillons d'automne ;
Le vent augmente ma douleur
En déchirant les papiers des fenêtres.

Longtemps après, il s'endort. Dans le rêve, il se lève et écoute une voix qui chante derrière la scène :

Traversant la campagne déserte, les plaines vastes,
Je ne puis arrêter les palpitations de mon cœur...
Il a pris mon âme,
Aussi je n'ai plus peur de la route longue,
En trompant ma mère qui me surveille,
En m'étant assurée de la petite qui me suit tout le temps.
Je me souviens toujours qu'il a pleuré comme un fou,
Quand il montait à cheval...
Le givre est blanc, comme l'eau limpide,
Les feuilles jaunes dorment sous la rosée pure.
Ici, creusée, là, bombée, que la route est pénible !
Dans le vent venant de quatre directions,
Je marche avec beaucoup de peine à pas inégaux.
Moi, je le poursuis ici,
Lui, où se repose-t-il ?

Elle frappe à la porte : « Ouvrez, ouvrez ! »

Tchang : « Qui frappe à ma porte ? Il me semble que c'est une voix de femme. »

Si vous êtes un être vivant,
Dites-moi vite pourquoi vous êtes venu ;
Si vous êtes un revenant,
Disparaissez tout de suite !

Ying-ying : « C'est moi. Ma vieille mère s'est endormie. Je me disais : une fois que tu seras parti, en quelle année nous rencontrerons-nous ? Je viens te rejoindre pour que nous marchions ensemble. »

Tchang ouvre la porte et la fait entrer.

Une troupe de bandits entre sur la scène, flambeau à la main et réclame Ying-ying.

Tchang : « Que ferons-nous ? »

Tchang : « Je vais leur parler. »

Ying-ying : « Restez derrière, je vais leur parler ! »

Ying-ying : « Chut ! ne dites rien, restez derrière ! »

La troupe : « Quelle est votre famille ? Pourquoi traversez-vous le lac la nuit ? »

Ying-ying : « Taisez-vous ! »

Vous savez que le général Tou est un héros :

D'un seul geste de son doigt,

Vous deviendrez ensanglantés ;

Eh ! bien, il viendra bientôt sur son cheval blanc !

Les soldats enlèvent Ying-ying et sortent. La scène redevient obscure.

Tchang, effrayé : « Ma chère ! ma chère ! » (Il embrasse le porteur de cithare.) Le porteur de cithare s'éveille en sursaut : « Monsieur, qu'y a-t-il ? »

Tchang : « Ah ! oui, j'ai fait un rêve ! »

Il ouvre la porte et regarde :

Tendrement verts, les saules cauchent à demi le mur élevé,
Silencieuse, la porte est fermée sur la nuit sereine du dehors;
Sur les branches, soulala (farouchement) le vent fait tomber
les feuilles,

Mélancolique, un rayon de lune voilé pénètre dans la chambre.
Ce qui m'effraye, ce sont les ombres des bambous qui dansent,
Majestueusement, pareilles à des dragons et à des serpents.
Flottant dans le néant, je suis comme Tchwang-tseu rêvant
de papillons ;

Bavards, les grillons chantent tout le temps,
Rythmés, se répondent les coups de battoir des laveuses.
Douloureux, je regrette notre séparation,
Tourmenté, il m'est difficile d'oublier ce bonheur chimérique;
Solitaire, je soupire,
Mais où est ma chérie ?

Tchang continue son chemin vers la capitale. Il
chante :

Les longues branches des saules pleureurs,
A peu de distance, excitent mes sentiments ;
L'eau murmure comme quelqu'un qui sanglote,
La lune oblique, la lampe mourante, éclairent à peine.
Mes tristesses nouvelles s'accumulent.
Ma poitrine en est gonflée...
Sauf à des pinceaux et à des papiers remplaçant ma bouche,
A qui pourrais-je confier toutes mes pensées ?

ACTE XVII

Ying-ying :

De mes yeux l'ennui est descendu dans mon cœur,
Et de nouveau vient peser sur mes paupières,

En vain je cherche l'Oubli,
Je pense toujours à lui, malgré moi.
Mes sourcils fragiles
Pourraient-ils supporter tant de froncements ?...
Comme la fleur du grenadier,
Rouge est la jupe,
Je la plisse durant mon sommeil.
Les boutons en clous de girofle
Dépassent les boutonnières en forme de ketmies :
Pareilles aux perles échappées d'un collier,
Mes larmes tombent et mouillent mes manches ;
Mes sourcils semblables aux saules pleureurs se froncent ;
Et je suis plus flétrie que les fleurs jaunies.

Par l'ordre de son maître, le porteur de cithare retourne au temple. Il dit à Hong-nyang : « Mon maître a eu du succès au concours impérial ; je suis chargé de vous annoncer cette heureuse nouvelle. »

Hong-nyang : « Attendez un moment, je vais parler à mademoiselle. »

Hong-nyang, souriante, dit à Ying-ying : « Quelle joie pour vous, mademoiselle, quelle joie ! Monsieur Tchang a été couronné ! »

Ying-ying garde son sang-froid, croyant à une plaisanterie de sa servante.

Hong-nyang : « Mais son messenger est ici. »

Ying-ying : « Enfin, ce jour tant espéré est venu ! »
Et quand le messenger est devant elle, Ying-ying l'interroge : « Quand as-tu quitté la capitale ? »

Le messenger : « Il y a déjà un mois... Voici la lettre pour mademoiselle. »

Ying-ying :

Ici, larmes aux yeux, j'ouvre cette lettre,
Là-bas, larmes aux yeux, il l'a écrite.
Peut-être avant de se servir du pinceau pour écrire,
Ses larmes ont commencé à couler ;
Une fois envoyée, la lettre en garde encore les traces.
Et maintenant ces traces anciennes sont inondées par mes
 pleurs nouveaux...

Ying-ying a écrit une réponse et préparé quelques cadeaux intimes pour son amant : une chemise, un vêtement de dessous, une paire de chaussettes, un pinceau de bambou moucheté.

Hong-nyang : « Mais monsieur Tchang qui a obtenu un grade, manquera-t-il de ces objets-là ? Pourquoi les lui envoyer ? »

Ying-ying : « Tu ne comprends pas mes intentions, écoute-moi :

Cette chemise,
S'il ne la quitte pas en dormant,
J'imagine que je serai là, près de lui,
Corps contre corps ;
Et lui, il se souviendra certainement de ma tendresse ;
Ce vêtement de dessous
Ne quittera jamais sa poitrine et son dos,
Gardera son côté droit et son côté gauche,
Attachera son cœur ;
Ces chaussettes
L'empêcheront de marcher dans les mauvais chemins... »

Les vers qui suivent sont banals. En voici l'idée essentielle. Elle lui envoie la cithare, comme un rap-

pel de la nuit d'amour. Les mouchetures du pinceau symbolisent les empreintes de ses pleurs ; l'épingle l'empêchera d'oublier.

Le messager va partir. Ying-ying lui dit :

Cette nuit et les suivantes,
Quand tu te reposeras dans l'auberge,
Ne prends pas ce paquet comme oreiller,
J'ai peur que l'huile de tes cheveux ne le souille.
S'il est mouillé par la pluie,
Ne le tords pas,
Ces vêtements une fois séchés
Gardent des plis difficiles à repasser.

ACTE XVIII

Tchang : « Après la promotion, je désirais ardemment quitter la capitale, mais l'ordre impérial m'a obligé de rester à l'Académie des lettres pour rédiger l'Histoire nationale. Hélas ! dans cette circonstance pourrais-je écrire ? »

Depuis notre séparation, mon cœur n'a pas eu un seul jour de tranquillité. » (Il chante :)

Le fond de mon cœur
Est recouvert par l'image de l'Oiseau-Doré.
Pour soustraire mon secret au médecin,
Durant la consultation, je feins d'être malade ;
Pourtant, ayant deviné mes sentiments cachés,
Il ne m'a pas donné de traitement.
Pour guérir les maladies diverses, dit-il,
Il y a des remèdes ;
Pour guérir l'amour,
Il n'en existe aucun.

Le messenger est de retour, apportant la réponse de Ying-ying :

« La malheureuse fille Tshwei répond affectueusement à Kyun-jwei. Six mois de séparation me paraissent comme trois automnes. Mon cœur ne cesse jamais de vous adorer. « Le soleil semble plus proche que la capitale Tchhang-ngan », maintenant je crois à la vérité de ce vers ancien. Votre messenger m'apporte une lettre de vous. Quel bonheur pour moi d'être informée de votre succès et de votre santé ! Puisque tout va bien, qu'aurai-je à dire ?... J'ai choisi quelques objets pour vous : une cithare, une épingle... Bien que ces objets ne soient nullement précieux, veuillez les accepter. Le vent du printemps est souvent rude, soignez-vous bien... »

Tchang : « Ma douce amie ! Si une telle femme veut ma mort, je mourrai. » Il sort les cadeaux. Il examine d'abord la chemise, et dit :

« Laissons de côté ses connaissances littéraires, regardons un peu cette chemise. » (Il chante :)

Comment n'attirerait-elle pas l'amour de Tchang ?
Tu fais honneur aux couturières,
Tu es le modèle des femmes.
Les soins minutieux ont leur raison d'être,
Il faut réfléchir beaucoup.
Doit-elle être longue ou courte,
Large ou étroite ?
Elle n'a pas eu de modèle,
Et cependant sans essayage,
Elle a deviné ma taille !
J'imagine qu'elle a dû être fort attentive à ses travaux.

Il examine un à un tous les objets : « Tous ces cadeaux ont leur symbole. Je l'ai deviné : cette cithare, c'est..., etc... » Et il devine juste.

Il demande à son messenger : « Mon enfant, à l'heure de ton retour, que t'a dit Ying-ying ? »

Le messenger : « Que mon maître ne contracte pas un autre mariage. »

Tchang : « Ying-ying ! Tu ne m'as pas compris. »
(Il chante :)

Homme du monde, fin lettré galant,
Consentirai-je à cueillir les fleurs fanées,
A tailler les branches séchées ?
Depuis mon arrivée dans cette ville,
Est-ce que les lieux de plaisir m'ont attiré ?
Il ne manque pas de familles nobles
Qui cherchent un beau gendre ;
Il existe peut-être une jeune fille comme toi,
Mais comment aurait-elle
Ta douceur, ton intelligence ?

Ayant débarrassé, en ma chambre,
Ma malle en rotin,
J'y étale quelques papiers,
Et, avec précaution, j'y dépose ces objets,
Afin que les aiguilles du rotin n'en égratignent pas l'ouate.
Si j'accroche cette chemise au portemanteau,
A la longue, le vent enlèvera sa teinte,
Si je la roule négligemment dans une toile,
Elle se plissera...

ACTE XIX

Tchen Heng, neveu de la dame Tcheng et premier fiancé de Ying-ying, arrive à Ho Tchong-fou. Il dit :

« Ma famille est Tcheng, mon prénom est Heng, mon surnom Po-tchhang. Mon père défunt, ministre des Rites, m'avait fiancé, avant sa mort, à la fille de ma tante, Ying-ying. A cause du deuil de son père, notre mariage n'a pas été encore célébré. Ma tante, accompagnée du cercueil de son mari, marchait avec sa fille vers son pays natal Po-ling. Empêchée par des difficultés de voyage, elle fut obligée de s'arrêter dans la ville de Ho-tchong. Quelques mois avant, elle m'avait appelé par écrit pour protéger sa famille. Comme j'ai été retenu par une affaire imprévue, je n'ai pu venir ici plus tôt. Dès mon arrivée dans cette ville, j'entends dire qu'un certain Tchang Kyun-jwei a repoussé le brigand Swen Fei-hou qui eut le mauvais dessein d'enlever Ying-ying et que ma tante lui a accordé la main de sa fille. Si je m'introduis tout de suite dans son habitation, ce sera désastreux. Hong-nyang est sûrement mêlée à cette affaire. J'ai déjà envoyé quelqu'un pour la faire venir... »

Hong-nyang arrive : « Bonjour, monsieur. Madame vous demande pourquoi vous n'allez pas chez elle, puisque vous êtes dans cette ville. »

Tcheng Heng : « Comment voulez-vous que je lui rende visite tout de suite ? Avant la mort de mon père, mon oncle m'a accordé la main de sa fille. Or aujourd'hui, je suis ici et le deuil de mon oncle est fini. Pour cette raison, je vous prie de dire à votre dame qu'elle choisisse un bon jour pour célébrer notre mariage, et qu'après, nous poursuivrons ensemble notre route. Si elle accepte, je vous offrirai des cadeaux. »

Hong-nyang ; « Ne parlez plus de mariage. Ying-ying est fiancée à Tchang. »

Tcheng Heng : « Le proverbe dit : un cheval ne porte pas deux selles... »

Hong-nyang : « Ne dites pas cela. Au moment où Swen Fei-hou survint avec cinq mille soldats, où étiez-vous, monsieur ? Sans Tchang, nous serions mortes. Et maintenant, lorsque tout est devenu paisible, vous vous présentez pour obtenir ma jeune maîtresse. Si par malheur, elle avait été enlevée par des bandits, à qui vous adresseriez-vous ? »

Tcheng Heng : « Si elle se mariait avec un riche, cela irait encore, mais avec ce misérable parmi les misérables ! Est-ce que je suis inférieur à lui, moi, qui ai l'honneur d'appartenir à une grande famille noble ? N'est-il pas inférieur à moi ? »

Hong-nyang : « Inférieur à vous ? Voulez-vous vous taire. »

...Au temps préhistorique, se distinguent les trois Puissances,
Se divisent les deux Eléments :

Le ciel et la terre. La pureté devient le premier élément,
L'impureté devient le second.

Plus tard, les êtres s'entremêlent entre les deux ;

Kyun-jwei est un homme distingué et pur,

Tcheng Heng est un homme vulgaire et impur.

Vous, vous ne valez rien ;

Lui, il l'emporte en tout.

Le ver luisant pourra-t-il se comparer à la pleine lune ?

Quoi ? Vous dites que les pauvres le sont toujours jusqu'à la
mort ?

Ne savez-vous pas qu'il y a eu

Des généraux et des ministres sortis d'une famille humble ?

Tcheng Heng : « C'est mon oncle qui a fait cet engagement. Je choisirai un bon jour pour envoyer à ma tante des cadeaux nuptiaux, des moutons, du vin et je verrai ce que fera ma tante... Si elle repousse ma demande, j'appellerai vingt ou trente personnes pour enlever la demoiselle dans un palanquin. Oui, j'épouserai demain votre jeune maîtresse, j'épouserai demain votre jeune maîtresse. »

Hong-nyang : « Elle ne vous épousera pas, elle ne vous épousera pas ». Elle sort.

Tcheng Heng : « ...Demain je vais rendre visite à ma tante, feignant d'ignorer tout. Je lui dirai que Tchang est devenu le gendre du ministre Wei. Ma tante a la faiblesse de croire toujours les mensonges... » Il sort.

Le lendemain, même avant la visite de Tcheng Heng, la dame Tcheng a pris une décision défavorable à Tchang.

ACTE XX

Tchang descend dans le temple et salue la dame. Celle-ci, surprise et fâchée : « Ne me saluez pas, ne me saluez pas. Vous étiez le gendre honoré pas l'Empereur. Comment aurai-je l'honneur de recevoir votre agenouillement ?... Ma fille unique, malgré sa négligence de toilette et sa laideur, a eu pour père un ministre. Si les brigands ne nous avaient pas dérangées, pourriez-vous entrer dans ma maison ? Maintenant, vous l'avez laissée dans le chagrin en épousant la fille de la famille Wei, est-ce raisonnable ? »

Tchang : « Madame, qui vous a dit tout cela ? »

La dame Tcheng : « Tcheng Heng m'a dit cela...
Si vous ne me croyez pas, interrogez Hong-nyang. »

Hong-nyang entre sur la scène. Tchang lui demande : « Hong-nyang, votre jeune maîtresse va-t-elle bien ? »

Hong-nyang : « Ma jeune maîtresse épousera Tcheng Heng, puisque vous êtes le gendre du ministre Wei. »

Tchang : « Est-ce possible ? »

Hong-nyang chante :

En tempérant mon cœur plein de haine,
Je vais vous répondre modestement.
Après notre séparation, étiez-vous toujours en bonne santé ?
Où habite-t-elle, votre nouvelle mariée ?
Sans doute elle dépasse ma jeune maîtresse ?

Tchang chante :

Si j'en ai épousé ailleurs une autre,
Que je meure tout de suite devant vous !
Ai-je oublié l'attente de la lune dans le couloir ?
Ai-je pensé à abandonner ma compagne si chère ?
C'est avec tant de peine, avec une telle patience
Que nous sommes enfin devenus deux fiancés !...
Pourtant on m'accuse !

Hong-nyang dit à la dame Tcheng : « J'ai dit que Tchang n'est pas un homme sans cœur. Je vais chercher mademoiselle afin qu'elle l'interroge elle-même. »

Ying-ying entre.

Hong-nyang : « Mademoiselle, vous avez beaucoup de choses à dire, pourquoi ne parlez-vous pas avec lui ? »

Ying-ying soupire, et chante :

Lorsqu'il était absent,
J'avais préparé des milliers de mots ;
Lorsque nous nous sommes rencontrés,
Ils sont devenus de longs soupirs.
Haletant, il n'a que le temps d'arriver ;
Timide, oserai-je le regarder ?
J'ai désiré lui confier ma tristesse,
Mais une fois en sa présence,
Je n'ai pu prononcer une phrase ;
Je lui ai dit seulement : Bonjour, monsieur !

Elle dit à Tchang : « Tchang, est-ce que vous ai-je été infidèle pour que vous m'abandonniez en épousant une fille de la famille Wei ?... »

Tchang chante :

Depuis mon départ de la ville Phou,
Pendant mon séjour dans la capitale,
Jamais je n'ai regardé de jolies femmes.
Cependant on m'a accusé d'être le mari de la fille Wei !
Si vraiment j'ai aperçu son image,
Que toute ma famille soit exterminée !

On attend Tcheng Heng comme témoin.

Le bonze principal Fa-pen entre et conseille à la dame de ne pas commettre une grosse faute.

Ying-ying se retire avec Hong-nyang par ordre de sa mère.

Le général Tou arrive. Tchang lui raconte l'événement fâcheux. Le général Tou dit à la dame Tcheng : « Madame, vous avez tort d'agir de cette façon. Mon ami Kyun-jwei est aussi le fils d'un ministre des rites ;

de plus il a déjà obtenu un poste impérial. Autrefois vous avez juré de ne jamais marier votre fille à un homme sans titre, et aujourd'hui, au contraire, vous voulez renier votre parole ; n'est-ce pas contradictoire ? »

La dame Tcheng : « Je ne veux pas renier ma parole. J'avais considéré monsieur Tchang comme un futur gendre, mais mon neveu vient de me faire constater qu'il est entré dans la famille du ministre Wei. Aussi ma rancune contre lui est grande, et je veux que ma fille suive Tcheng Heng. »

Le général Tou : « Assurément, c'est dans un mauvais dessein qu'il l'a accusé ; madame, pourquoi l'avez-vous cru si facilement ? »

Tcheng Heng entre, bien habillé.

Tchang : « Tcheng Heng, pourquoi venez-vous ici ? »

Tcheng Heng, à part : « Quel malheur ! » Puis à Tchang : « J'ai appris le retour de Son Excellence, je viens ici pour vous féliciter. »

Le général Tou : « Fripon !... » Et il chante ces beaux vers symboliques :

Vous voulez entrer par force dans le chemin du Paradis fleuri
Sans vous demander qui en est le maître !

Mais le vent du printemps vous empêche, petite abeille.

Vous ne le croyez pas ?

Ecoutez alors l'engoulement qui, dans l'ombre du saule vert
Chante sans cesse :

Mieux vaudra vous en aller.

Et il lui dit : « Vous ne partez pas ? Gardes, arrêtez-le ! »

Tcheng Heng : « Ne m'arrêtez pas, je pars. »

La dame Tcheng : « Mon général, cessez votre fureur, nous le faisons sortir. »

Tcheng Heng, tout en marchant, dit : « Tout à l'heure, on va célébrer le mariage de Tchang et de Ying-ying. Sauverai-je la face devant mes parents et mes amis ? A quoi me sert cette vie inutile ? Pour la finir, je me jette contre cet arbre... » Il heurte l'arbre et il meurt.

Pendant la cérémonie nuptiale, arrivent des messages de l'Empereur. Tous écoutent à genoux le décret impérial.

Le général Tou chante :

Nous remercions Sa Majesté
De leur conférer le mariage.
Qu'ils n'aient plus de séparation jusqu'à la vieillesse,
Qu'ils s'unissent éternellement.
Et que tous les amoureux du monde
Deviennent des couples heureux !

Le Si Syang Ki se termine par ce généreux souhait.

CHAPITRE V

Analyse de l'Art

Dans le chapitre III, nous avons dit que le théâtre des Yuan est limité quant au nombre d'actes. A cela s'ajoutent encore d'autres particularités. Le Si Syang Ki, conforme dans l'ensemble aux règles de ce théâtre, s'en affranchit sur plusieurs points importants. Voici quelques exemples :

1° Chaque pièce est composée de quatre actes. (L'Orphelin de la famille Tchao en contient cinq.) Chaque acte renferme autant de scènes que l'intrigue l'exige. Si une pièce ne suffit pas pour développer un long thème, on peut y ajouter une autre pièce, ou deux ou trois ou même quatre, comme le Si Syang Ki. L'auteur ne se soucie pas du décor.

2° Chaque acte est formé d'un groupe d'airs sur un même mode (kong thyao), et d'un même groupe de rimes. Le nombre des airs varie de dix à vingt.

3° Si quatre actes ne suffisent pas, on peut y ajouter un prologue soit au début de la pièce comme exposition, soit au milieu comme transition. En général, le prologue est placé au début et très court, ne contenant que deux ou trois airs. Le cinquième acte du Si Syang

Ki (l'épisode de Hwei-ming) en est une exception ; le bonze en a chanté plus de dix.

4° Dans chaque pièce, seul le personnage qui tient le principal rôle peut chanter. Les autres acteurs ne chantent que dans le prologue. Cette règle n'a été observée que partiellement par le Si Syang Ki. Par exemple, le sixième acte est chanté par Hong-nyang, non par Ying-ying ; le treizième est chanté par Tchang, le quatorzième par Hong-nyang, le quinzième par Ying-ying, le seizième par Tchang et Ying-ying, le dix-septième par Ying-ying, le dix-huitième par Tchang, le dix-neuvième par Hong-nyang et le vingtième par Tchang et les autres personnages : Hong-nyang, Ying-ying, Fa-pen, le général Tou.

5° A la fin de chaque pièce, on trouve les deux vers (quelquefois quatre, comme dans le Si Syang Ki), donnant le titre et l'idée générale du livre : Thi mou, Tcheng ming.

La forme du théâtre des Yuan est assez imparfaite. A la représentation la pièce est souvent monotone puisqu'un seul personnage chante, et c'est pour lui une grosse fatigue. Aussi, à notre avis, les variations du Si Syang Ki sont des qualités, elles enrichissent la pièce et témoignent, puisqu'on ne les rencontre que dans le Si Syang Ki, de l'imagination créatrice de son auteur. Pour nous aider à mieux comprendre la forme du Si Syang Ki, nous donnons une sorte de schéma.

1^{re} partie : Tchang Kyun-jwei assiste à la fête de l'offrande.

<i>Actes</i>	<i>Rôles principaux</i>	<i>Modes de musique</i>	<i>Rimes</i>
Prologue	La dame Tcheng et Ying-ying	Syen Lu	Tong, Tchong
1 ^{er}	Tchang	Syen Lu	Syen, Thyen
2 ^e	Tchang	Tchong Lu	Kyang, Yang
3 ^e	Tchang	Yue Tyao	Keng, Tshing
4 ^e	Tchang	Chwang Tyao	Siao, Hao

Thi mou, Tcheng ming :

La vieille dame ouvre la porte sur le printemps.

Tshwei Ying-ying brûle dans la nuit des baguettes
d'encens ;

La petite Hong-nyang rapporte des paroles,

Tchang Kyun-jwei assiste à la fête de l'offrande.

2^e partie : Tshwei Ying-ying écoute dans la nuit les
sons de la cithare.

1 ^{er} (5 ^e)	Ying-ying	Syen Lu	Tchen, Wen
Prologue	Hwei-ming	Tcheng Kong	Kyen, Yen
2 ^e (6 ^e)	Hong-nyang	Tchong Lu	Keng, Tshing
3 ^e (7 ^e)	Ying-ying	Chwang Tyao	Ko, Ko
4 ^e (8 ^e)	Ying-ying	Yue Tyao	Tong, Tchong

Thi mou, Tcheng ming :

Tchang Kyun-jwei chasse les bandits.

Le bonze guerrier sent s'éveiller son désir de com-
bat.

La petite Hong-nyang, dans le jour fait part de l'in-
vitation à Tchang,

Tshwei Ying-ying écoute, dans la nuit, les sons de
la cithare.

3° partie : Tchang Kyun-jwei se meurt d'amour.

Prologue	Hong-nyang	Syen Lu	Lyen, Syen
1 ^{er} (9°)	Hong-nyang	Syen Lu	Tche, seu
2° (10°)	Hong-nyang	Tchong Lu	Han, Chan
3° (11°)	Hong-nyang	Thwang Tyao	Kya, Ma
4° (12°)	Hong-nyang	Yue Tyao	Tshin, Syun

Thi mou, Tcheng ming :

La vieille dame cherche un médecin,

Tshwei Ying-ying envoie des vers amoureux.

La petite Hong-nyang interroge sur le remède envoyé par Ying-ying,

Tchang Kyun-jwei se meurt d'amour.

4° partie : Dans l'auberge, Tchang rêve de Ying-ying.

Prologue	Hong-nyang	Syen Lu	Kyang, Yang
1 ^{er} (13°)	Tchang	Syen Lu	Kyai, Lai
2° (14°)	Hong-nyang	Yu Tyao	Yeou, Heou
3° (15°)	Ying-ying	Tcheng Kong	Tshi, Wei
4° (16°)	Tchang	Chwang Tyao	Tchhœ, Tchœ et Ying-ying

Thi mou, Tcheng ming :

La petite Hong-nyang favorise leur union,

La vieille dame interroge Hong-nyang.

Dans le pavillon de dix « li » on boit du vin d'adieu,

Dans l'auberge, Tchang rêve de Ying-ying.

5° partie : Tchang Kyun-jwei célèbre son mariage.

Prologue	Tchang	Syen Lu	Kyai, Lai
1 ^{er} (17°)	Ying-ying	Chang Tyao	Yeou, Heou
2° (18°)	Tchang	Tchong Lu	Tche, Seu
3° (19°)	Hong-nyang	Yu Tyao	Tchen, Wen
4° (20°)	Tchang, Hong- nyang, Ying-ying, Fa-pen, le géné- ral Tou		Yu, Mou

Thi mou, tcheng ming :

Le petit porteur de cithare communique la nouvelle heureuse,

Tshwei Ying-ying envoie la chemise.

Tcheng Po-tchhang préfère la mort,

Tchang Kyun-jwei célèbre son mariage.

Le contact direct avec le plan du Si Syang Ki nous permet maintenant d'aborder son art. Nous traiterons d'abord de sa composition, de ses procédés, de son style, nous étudierons ensuite le fond de cette comédie. Mais avant de commencer ce travail, nous croyons qu'il est prudent de distinguer les quatre actes de Kwan Han-khing des seize actes de Wang Che-fou et de les examiner séparément afin d'éviter toute confusion.

Le Si Syang Ki a deux personnages principaux, Tchang et Ying-ying, mais Hong-nyang y tient aussi un rôle important. Nous ne devons pas le minimiser. D'ailleurs l'auteur lui a consacré toute la troisième partie du livre. Si nous divisons le Si Syang Ki en trois moments, alors Tchang marque le premier temps, Ying-ying le troisième, et c'est Hong-nyang qui marque le second. Les personnages principaux du Si Syang Ki sont donc en réalité au nombre de trois. Les rôles de la dame Tcheng, du général Tou sont tout à fait

secondaires. Pour une comédie de seize actes, trois personnages c'est peu ; de plus, l'intrigue est très simple. Mais l'auteur a rendu chaque personnage si vivant, et chaque acte est si parfait que ce livre paraît trop court au lecteur. Cette haute valeur est due à l'art de la composition et à l'analyse des sentiments humains.

Tout le Si Syang Ki est composé de la façon suivante : Préparation de la pièce (1^{er} acte) et dénouement (15^e acte). Si Tchang ne rencontrait pas Ying-ying, ce livre n'existerait pas ; s'il n'y avait pas de séparation entre les deux amants, cette comédie n'aurait pas beaucoup d'originalité. La descente au Temple de Tchang marque le point de départ de l'action (2^e acte). La réponse en vers montre que Ying-ying aime aussi Tchang (13^e acte). Leur amour remplit trois périodes. La première comprend la présence à la même fête d'offrande (4^e acte) ; dans la deuxième, Tchang est devenu frère de Ying-ying (5^e acte) ; dans la troisième, Ying-ying a consenti à se donner à Tchang (12^e acte). Leurs sentiments se resserrent par deux fois, quand la dame Tchong invite Tchang au festin (6^e acte), et quand Ying-ying envoie Hong-nyang pour demander des nouvelles de Tchang (9^e acte) ; trois fois ils paraissent s'éloigner l'un de l'autre, lorsque la dame Tchong renie sa promesse (7^e acte), lorsque Ying-ying réprimande Tchang au premier rendez-vous (11^e acte), et lorsque la dame Tchong interroge Hong-nyang (14^e acte). Pour les rapprocher, il faut les éloigner. Wang Che-fou a employé ce procédé afin d'augmenter l'intérêt de son livre. Deux situations sont imposées par

l'action et la psychologie des personnages. Hong-nyang conseille à Tchang de jouer de la cithare pour séduire sa jeune maîtresse, parce que, d'une part, étant une servante, elle n'ose en parler ouvertement à Ying-ying, et parce que, d'autre part, elle a pitié de Tchang. Cet acte nous révèle la bonté et l'ingéniosité de Hong-nyang (8° acte). La colère de Ying-ying devant la lettre de Tchang est aussi imposée. Elle est la fille d'un ministre, comment pourrait-elle consentir à la première proposition, perdre sa dignité devant sa servante ? (10° acte). Le consentement de Ying-ying à une union discrète avec Tchang détermine ce livre (13° acte). Le cauchemar de Tchang nous suggère que l'amour de Tchang et de Ying-ying est éternel malgré la séparation. Il pense tant à Ying-ying qu'il en rêve dès la première nuit (16° acte). Ces seize actes ont leur raison d'être. Il est vrai que quelques-uns sont trop simples, comme les 6° et 9° actes, mais l'auteur, par son génie, les a rendus tous parfaits. On prétend que le 6° acte pourrait être supprimé ; mais à notre avis, cette suppression diminuerait la valeur du livre. L'auteur a bien compris l'importance d'une transition entre les actes. L'acte précédent est très mouvementé : le siège du temple, l'effroi de la famille Tshwei, les gestes de Hwei-ming nous émeuvent vivement. Ce 7° acte est également très riche d'émotion : la dame Tcheng renie sa promesse, la grande joie de Ying-ying se change tout d'un coup en une grande détresse ; Tchang, en colère, fait des reproches à la dame et désespère. Si l'auteur n'ajoutait pas le 6° acte qui est pourtant assez court, nous aurions

l'impression d'un déséquilibre dans l'action. Il est nécessaire qu'entre ces deux actes, l'atmosphère soit adoucie pour prolonger l'agréable attente des deux amants afin que leur espoir, suivant le goût de l'auditeur, ne soit pas déçu trop vite. En un mot, la composition du Si Syang Ki est parfaite, tous les actes sont raisonnablement enchaînés les uns aux autres. L'inspiration de l'auteur est très concentrée sur chaque acte. Quand Wang Che-fou compose un acte, il ne pense qu'à lui, laissant de côté celui qui le précède et celui qui le suit. Cette manière d'écrire est parfois dangereuse, mais lui en tire sans redondance d'heureux effets. Son imagination est riche, originale et poétique. D'une action simple il tire un long poème plein de vivacité, d'images séduisantes, de beauté. Quant aux procédés littéraires, ils sont bien variés. L'auteur a su conformer son style à l'action, narrer directement ou s'exprimer en de longs détours, resserrer ou élargir le récit, dire ouvertement ou suggérer, peindre minutieusement ou à grands traits. Nous n'examinerons pas ces manières d'écrire, puisque n'importe quel livre renferme ces éléments. Mais nous devons étudier quelques procédés parmi les plus employés par l'auteur de ce livre : la « sinuosité », la surprise, le parallélisme et l'antithèse, et la création d'une atmosphère de joie ou de tristesse à l'aide d'images souvent allégoriques ou symboliques.

La « sinuosité » domine tout le Si Syang Ki ; elle en est la première qualité. L'aventure de Tchang et de Ying-ying est une aventure assez banale qui peut arriver en tout temps et en tout lieu. Si ce livre était

dépourvu de « sinuosités », il serait ennuyeux et monotone avec ses seize actes et sa valeur ne dépasserait guère celle du conte de Yuan Tchen. Après la persécution du chef des bandits Swen Fei-hou, si la dame Tcheng n'avait pas renié sa promesse et si Tchang avait épousé Ying-ying, le Si Syang Ki n'aurait plus de suite, puisque l'action serait achevée. Mais que serait-il alors ? Simplement une œuvre sans grande originalité. Car les premiers actes du Si Syang Ki ont moins de vie que ceux de la troisième et de la quatrième parties. La pièce manquerait d'originalité si après avoir reçu la lettre de Tchang, Ying-ying ne se fâchait pas contre Hong-nyang et si au premier rendez-vous elle ne grondait pas Tchang. La séparation des deux amants est encore un détour. On croit que la dame Tcheng va les marier après avoir été convaincue par Hong-nyang. Qui l'aurait prévu ? Au lieu de les unir, elle les sépare en leur laissant un espoir douteux. « Si vous recevez un titre, dit-elle à Tchang, revenez nous voir ; sinon, il est inutile de revenir. »

La dame Tcheng renie sa parole, parce que Ying-ying a été déjà fiancée à son cousin ; elle presse Tchang d'aller à la capitale, parce que la famille Tshwei n'a jamais eu un gendre sans titre. Mais pourquoi Ying-ying très amoureuse de Tchang, se met-elle en colère contre Hong-nyang et pourquoi gronde-t-elle Tchang qui est venu à son rendez-vous ? La plupart des lecteurs ou des spectateurs sont charmés de cette « sinuosité », mais ne demandent jamais sa raison d'être. Ils pensent tout au plus que l'auteur n'a employé ce procédé que pour réveiller notre attention et exciter notre

curiosité. Ces deux actes ont encore une autre signification. Depuis la rencontre avec Tchang dans le 1^{er} acte, Ying-ying est toujours amoureuse. Dans la nuit où Tchang lui adresse un poème d'amour de l'autre côté du mur, elle s'étonne de son inspiration fraîche, de son talent (3^e acte) ; pendant la fête de l'offrande, elle remarque sa beauté (4^e acte) ; après le siège, elle est reconnaissante de ses bienfaits (5^e acte) ; après le désaveu de sa mère, elle a pitié de son mal d'amour, de sa détresse. Supposons qu'elle n'aime pas Tchang, elle ne devrait plus s'occuper de lui ; ou bien elle interdirait à sa servante d'aller chez Tchang, ou encore elle porterait plainte à sa mère. Mais pourquoi lui adresser des vers peu sérieux ? Est-ce que ce rendez-vous trompeur est vraiment nécessaire pour que Tchang ne continue pas à l'importuner ? Certainement non. Tchang ne l'importune point, elle l'aime, elle lit sa lettre avec un cœur joyeux, sa colère contre Hong-nyang est feinte. Elle se fâche parce qu'elle ne veut pas que Hong-nyang, sa servante, son inférieure, soit mêlée à leur amour, et parce qu'elle veut paraître devant elle très noble, très sérieuse, différente des femmes légères. D'ailleurs elle a le dessein de la tromper. Elle est naïve et timide ! Ces mêmes points la poussent à faire des reproches à son amant. Donc, sa colère contre Tchang est feinte aussi. Si Tchang était habile en l'art d'aimer, elle aurait été moins austère. Les femmes savent souvent feindre pour éprouver le cœur de leur amant. Wang Che-fou le sait bien, il nous montre une Ying-ying amoureuse, vertueuse, noble et qui sait feindre.

Une partie de la valeur du Si Syang Ki provient du procédé de la surprise. Prenons le 2^e acte comme exemple. Dès que Tchang voit le bonze Fa-tshong, sans avoir le temps de lui dire bonjour, il lui adresse ces deux vers :

Ma haine contre vous sera bien grande, bonze Fa-tshong,
Si vous ne m'aidez.

Ces deux vers sont préparés durant une nuit blanche. Depuis sa rencontre avec Ying-ying, il cherche sans cesse le moyen de s'approcher d'elle. Il a bien compris que le voisinage faciliterait ses chances et il a décidé de changer de demeure. Mais, si le bonze ne le laisse pas habiter dans son temple, que faire ? Alors il est inquiet, nerveux. Ces deux vers résultent de son inquiétude, de sa nervosité. Naturellement le bonze ne comprend pas, puisque Tchang n'a pas dit qu'il veut changer de demeure. Il s'étonne, et son étonnement prouve le génie de l'auteur. Si nous plaçons le troisième et le quatrième vers :

Préparez-moi une des chambres destinées aux bonzes ou aux
hôtes,
Afin que je puisse demeurer vis-à-vis de ma chère ennemie

avant les deux premiers, ils ne sont plus remarquables, ils sont dépouillés de leur originalité. L'auteur a employé ce procédé à plusieurs reprises. Dans ce même acte, un passage de la conversation entre Tchang et Hong-nyang nous paraît assez inattendu. Sans que Hong-nyang le lui demande, Tchang déclare :

« Je m'appelle Tchang, mon prénom est Kong, je suis originaire de Si-lo et j'ai 22 ans; mon anniversaire est le dix-septième jour de la première lune ; je ne suis pas encore marié. » Tous ceux qui ont lu ce passage s'émerveillent de l'ingéniosité de Wang Che-fou. Le geste burlesque de Hwei-ming est imprévu aussi ; surtout il est un bonze d'un caractère bizarre qui aime à combattre, qui ne lit pas des livres saints et qui ne dit pas de prières. Tout le Si Syang Ki a une allure féminine, nous pouvons le comparer à des sanglots, à de douces chansons, aux murmures des ruisseaux, mais le geste de Hwei-ming y ajoute quelque chose de viril, de sensationnel. Brusquement l'auteur nous a transportés d'une situation sentimentale dans une situation héroïque. Nous sommes heureux de respirer un bon air frais, après avoir été quelque temps enfermés dans une chambre tièdement parfumée. Wang Che-fou a employé deux autres procédés pour exprimer une idée d'une manière très claire, très sobre, très impressionnante, et qui rendent les vers plus harmonieux : le parallélisme et l'antithèse. Ces procédés sont assez appréciés par les poètes chinois ; seulement Wang Che-fou les aime jusqu'à la manie. Dans chaque acte nous pouvons relever quelques exemples.

Mon désir se montre sur mes sourcils,
Et elle sait ma pensée ;
La tristesse germe dans son cœur,
Et j'ai deviné ses sentiments... (4^e acte).

L'un est confus,
L'autre de méchante humeur ;
L'un ne dit rien,

L'autre a changé d'avis ;
L'un se tait, sans bouger,
L'autre parle, sans discontinuer... (11^e acte).

Quand elle est venue,
Céder ou ne pas céder,
Serait-elle capable de décider ?
Quand vous l'aurez vue,
Epris ou non d'elle,
Vous serez le maître de votre union. (12^e acte).

Les nuages bleus couvrent le ciel,
Les fleurs jaunes (chrysanthèmes) jonchent la terre ;
Le vent d'ouest se lève, violemment,
Les oies sauvages du Nord émigrent vers le Sud. (15^e acte).

La dernière citation témoigne que non seulement les vers sont parallèles, mais encore les mots : bleu et jaune, ciel et terre.

L'auteur a employé encore un autre moyen, c'est de créer une atmosphère de joie ou de tristesse à l'aide d'images. Dans le Si Syang Ki, la description de la nature tient une grande place. Or ce n'est pas une description objective. Elle est lyrique et riche de symboles. Quelquefois l'auteur a donné plusieurs sens à un même mot, le saule pleureur est tantôt symbole de la séparation, tantôt celui de la taille souple et des sourcils effilés. Les thèmes préférés de l'auteur sont : la fin du printemps et de l'automne, le ciel, la nuit, le crépuscule, la lune claire ou brumeuse, le nuage, le sifflement du vent, la cour solitaire, la lampe bleue, la fumée, les fleurs jaunies, la balustrade, l'étang, les feuilles séchées, le saule pleureur, le papillon..., etc. Ce sont des thèmes de tristesse ; mais quelques-uns servent aussi à exprimer la joie,

tels la lune, le saule pleureur, le papillon et surtout la brise, l'ombre des fleurs, le sentier doux, le parfum... etc. Par ces thèmes, nous savons exactement les sentiments de l'auteur sur la nature. Il n'aime pas les paysages éclatants. Ayant une âme mélancolique, il préfère le clair-obscur, le frissonnement des feuilles sous la lune voilée, le parfum des fleurs et de l'encens. Aussi, l'atmosphère du Si Syang Ki est plutôt triste que joyeuse, ce qui rend le mal d'amour de Tchang et de Ying-ying plus émouvant. Nous citons quelques exemples de ce procédé :

Le parfum des mauves musquées et des verveines demeure,
Le bruit mélodieux de ses parures s'éloigne de plus en plus,
Le vent de l'Est courbe les saules pleureurs,
Leurs fils voyageurs s'unissent aux pétales des fleurs de pê-
chers,
Et le store masque un visage beau comme le lotus. (1^{er} acte).

Ces vers sont très lyriques. Ils ont un autre mérite, c'est d'exprimer une action à l'aide d'images. Le premier vers veut dire que Ying-ying a fermé la porte et que Tchang reste seul dans la cour ; le deuxième, que Tchang écoute s'éloigner de plus en plus son amante ; le troisième, qu'il regarde le mur qui les sépare ; le quatrième, que son âme, pareille aux fils voyageurs, s'envole par-dessus le mur pour rejoindre son amante ; le cinquième, que Tchang imagine Ying-ying déjà arrivée dans sa maison dont l'entrée est garnie d'un store. Cette particularité est plus visible dans le 13^e acte. Pour décrire progressivement la scène galante, Wang Che-fou a employé les mots : printemps, couleur, fleur, rosée, pivoine, papillon.

Nous citons encore quelques autres exemples. Dans le 11^e acte, quand Tchang a dissipé son incertitude, Hong-nyang dit cette parole : Ce soir, la belle nature vous aide à vous unir. Puis elle chante :

Voyez, les nuages voilent la lune,
Comme la lanterne protège la lumière argentée
Les saules pleureurs et les fleurs forment un rideau,
Le gazon vert s'étend comme un lit nuptial.
La douce nuit est profonde,
La vaste cour est paisible,
Et les branches en fleurs sont basses.

Ce paysage nocturne est vraiment un joli décor favorable aux amoureux, car la nuit est profonde, la cour paisible, et surtout les branches en fleurs sont basses. La plupart des actes sont enveloppés de tristesse, parce que les deux amants se plaignent d'être toujours seuls. Tchang trouve sa cour, sa chambre solitaires, Ying-ying ne voit que les fleurs tombées, le soleil couchant, la lune entourée d'un halo, symbole de la femme enfermée.

...Comme exemple, il nous suffit de citer ce court passage :

Bleue, bleue est la lumière d'une petite lampe,
Désolé, désolé, le vieux paravent.
Syelingling (avec des sifflements) le vent perce les linteaux
des fenêtres,
Thœlengleng (avec des frissons) les papiers bruissent...

En lisant ces vers, nous avons pitié de Tchang qui ne peut dormir dans une nuit où le vent est déchaîné.

Ces vers nous révèlent que Wang Che-fou aime user de l'onomatopée pour augmenter la vivacité des vers ; on la rencontre dans les autres actes :

Houlala (bruyamment) la porte du ciel se brisera dans mes mains qui la secouent... (5^e acte).

Sur les branches, soulala (farouchement), le vent fait tomber les feuilles. (16^e acte).

Wang Che-fou aime aussi la répétition de deux mêmes mots :

Quand je vois préparer le cheval, la voiture,
Je ne puis m'empêcher d'être en colère, en colère.
Si je vois le traversin, les couvertures,
La tête lourde, lourde, je ne pense qu'à dormir. (15^e acte).

La répétition des mots donne aux vers un rythme particulier.

Ainsi, avec tous ces procédés si variés, le Si Syang Ki est un chef-d'œuvre unique. Le style est poétique, symbolique, imagé, alerte, élégant, frais, malicieux, sinueux, imprévu et souvent hardi et exagéré. Ce livre est remarquable aussi par certaines expressions vivantes du temps des Yuan, et des créations de termes comme « chère ennemie », « le goût de la boue », etc.

Le Si Syang Ki est un grand livre non seulement par sa composition, son style, mais encore par l'analyse des sentiments humains. Tous les personnages, même secondaires, ont un caractère bien à eux. Ils sont devenus des types. Nous parlerons d'abord de Tchang.

Tchang est un jeune lettré beau, instruit. Il est fai-

ble moralement et physiquement. Sa passion pour Ying-ying est folle, et le désespoir le rend souvent malade. Il a une imagination très vive, il peut voir dans les traces de pas l'amour de Ying-ying.

A quoi bon découvrir ses sentiments dans ses yeux baissés,
Puisque déjà ses pas ont inscrit son amour sur le chemin.
(1^{er} acte).

Il est soupçonneux. Quand Hong-nyang vient s'informer de la date de l'office, il dit au supérieur ironiquement :

Le bonheur est descendu du ciel pour vous.

Ce vers nous montre aussi l'irrespect de Tchang envers les bonzes, autrement dit, Tchang ne croit pas à la religion. Il est très impatient. Quand il est tout seul, une journée lui paraît une année ; quand il va au rendez-vous, il souhaite que le soleil descende vite, et avec quelle impatience il attend l'arrivée de Ying-ying (13^e acte). Les premiers vers de cet acte sont un beau poème d'attente. L'auteur a peint un Tchang nerveux, il s'appuie d'abord contre la porte, puis entré dans sa chambre, il s'appuie contre l'oreiller ; ensuite il s'appuie de nouveau contre la porte. En même temps les réflexions tourmentent son cœur. Il veut devenir sérieux, mais il ne peut résister à la beauté de Ying-ying. Il craint qu'elle ne vienne, il lui fait des reproches et l'excuse, et cela, plusieurs fois. En imagination, il compte ses pas. Le ridicule est aussi un trait de Tchang (6^e acte). L'auteur a fait

cette douce caricature avec un sourire malicieux et sûrement sans aucune mauvaise intention. A nos yeux, Tchang est amusant et pitoyable avec sa nervosité. Mais Ying-ying est normale. Issue d'une famille noble, elle est hautaine, vertueuse, très instruite sur la littérature comme en broderie, surtout elle est belle, ardente sous une apparence froide. Elle est à la fois intelligente et naïve, mais nonchalante, timide. Elle considère l'amour comme aussi important que la piété filiale.

Chaque soir, quand elle brûle les baguettes d'encens, elle forme trois vœux, en se taisant toujours au dernier, qui est d'épouser un jeune homme très instruit, très intelligent, très galant, très doux et de vivre avec lui cent ans (3^e acte). Son amour pour Tchang n'est pas tout à fait passif, puisqu'au début elle a déjà grande envie de répondre à son poème (le même acte) avant l'épisode de Swen Fei-hou. Elle veut être libre, mais elle prétend que sa mère la surveille tant et que Hong-nyang la suit comme une ombre (5^e acte). Le conflit entre l'amour et les devoirs de la jeune fille prescrits par les livres anciens la tourmente beaucoup :

Se gratter sans cesse les oreilles,
Laisser s'exhaler de sa poitrine un long soupir. (10^e acte).

Dans le 7^e acte, l'auteur dévoile un aspect intéressant de la psychologie féminine, à savoir qu'au jour du mariage, souvent la fille qui trouve la cérémonie trop simple est mécontente contre sa mère, car elle va quitter pour toujours la maison maternelle. Dans

le 13° acte, durant la scène galante, Ying-ying n'a pas prononcé un mot. C'est une preuve de l'ingéniosité de l'auteur, car il est difficile d'y faire parler Ying-ying sans abaisser sa dignité. Dans le 15° acte, dont une partie ressemble au 7° acte, nous ne citons que quatre vers pour montrer combien Ying-ying est passionnée, douloureuse, candide, naïve :

Si seulement ces arbres clairsemés pouvaient,
A ma prière, accrocher le soleil couchant !
Ah ! puisse le cheval de mon bien-aimé marcher lentement !
Puisse ma voiture le suivre rapide !

Dans ce même acte, nous lisons ce vers, qui est aussi une preuve de la connaissance qu'a Wang Che-fou de la psychologie de la femme :

Avant son départ, déjà je l'interroge sur la date de son retour.

Ying-ying est la femme idéale des Chinois de l'ancien temps, nos contemporains préfèrent plutôt Hong-nyang. Elle est un peu ingénue, elle adresse quelquefois à Tchang, à Ying-ying des mots inconvenants pour une jeune fille ; mais son âme est pure. Elle se fâche quand on lui parle d'argent (9° acte). A ses yeux, Tchang est digne de sa jeune maîtresse : il est beau, génial, son bienfait est grand (6°, 9°, 10° actes). Elle n'est pas contente de la cruauté de Ying-ying envers lui et de sa colère contre elle (10° acte) et son indiscretion pour le rendez-vous (14° acte). Quoiqu'elle ait un cœur dur, sa bonté pour Tchang est extrême. Sévèrement grondée par Ying-ying, humblement sollicitée par lui, elle répond :

Que je suis embarrassée des deux côtés ! (10^e acte).

Mais avec quelle malice, quelle fine ironie, elle rit de lui :

Quel homme ridicule :

Il peigne et peigne ses cheveux

Qui font glisser les mouches. (6^e acte).

Elle se moque de Ying-ying :

Quand vous faisiez votre toilette dans votre chambre

Au temps de la chute des fleurs d'abricotier,

Vous trouviez vos habits minces ;

Mais pourquoi, à la tombée du jour en écoutant la musique...

N'avez-vous pas senti le froid printanier ? (10^e acte).

Dans le 14^e acte, quand la dame Tcheng lui demande ce qu'a dit Tchang, elle lui dit :

Il a dit : Hong-nyang, partez devant,

Mademoiselle restera ici un instant.

La dame Tcheng : « Comment un moment ? Elle est une jeune fille ! »

Alors Hong-nyang lui répond ces deux beaux vers pleins de malice :

Je croyais que c'était pour l'ordonnance

Qui avait pressenti que c'était deux amants ?

Dans ce même acte, ce qui retient notre attention, c'est la sincérité de Hong-nyang. Elle rejette la faute sur la dame Tcheng. Elle est vive ; nous sommes

charmés de son imitation de voix de la dame Tcheng (même acte), de Ying-ying (9° acte). En un mot, elle est une jolie fille toute de pureté, de bonté, de malice, de sincérité, de vivacité.

Le livre de Wang Che-fou est vraiment un chef-d'œuvre par l'intensité de la vie qui provient de la composition, de l'ingéniosité et de la variété de procédés littéraires, de la richesse de la langue, du lyrisme, de la psychologie du cœur humain, de l'analyse de l'amour. Néanmoins, il a quelques défauts : l'exagération, la négligence, la répétition. Dans le 2° acte, quand Tchang ne dort pas, il dit qu'il laisse exhaler au moins dix mille soupirs, frappe cinq mille fois le bord du lit. C'est au commencement de l'été que Tchang et Ying-ying s'unirent, la nuit ne devant pas être très froide, Hong-nyang chante cependant :

Je restais sur la mousse,
Mes souliers étaient glacés. (14° acte).

Et combien de fois l'auteur dépeint la beauté de Ying-ying ! Nous trouverons facilement dans plusieurs passages les mots : taille, yeux, sourcils.

Les quatre derniers actes de Kwan Han-khing sont beaucoup moins parfaits que les seize actes de Wang Che-fou. Ils ont diminué beaucoup le charme suggestif du livre par le mariage de Tchang et de Tshwei. Mais Kwan Han-khing a eu quelques raisons d'ajouter ces quatre actes.

Il est un écrivain plus proche du peuple que les autres ; il eut aussi pour amis des souteneurs. Il a composé plusieurs pièces judiciaires, plusieurs pièces

d'amour dans lesquelles les rôles principaux sont tenus par des courtisanes. Le Si Syang Ki de Wang Che-fou pourrait avoir une bonne fin, mais il ne l'a pas, c'est ce qui déplaît au public qui veut toujours qu'une histoire soit terminée par la joie et qui s'inquiète que des obstacles ne soient pas tous surmontés. Aussi, Kwan Han-khing fait mourir Tcheng Heng, ex-fiancé de Ying-ying, et unit les deux amants. D'ailleurs, Kwan Han-khing n'a pas inventé cette histoire, son Syu Si Syang a été rédigé d'après le chante-fable de Tong Kyai-yuan. La composition est assez banale, monotone, surtout les deux premiers actes (17° et 18° actes). Le 18° acte pourrait être supprimé, s'il ne contenait pas quelques beaux passages. Les symboles des objets envoyés par Ying-ying sont tous devinés un à un par Tchang. Voilà une répétition ennuyeuse. Mais cette répétition nous révèle un trait particulier de l'auteur : les personnages principaux de son théâtre sont à peu près tous intelligents, comme dans « Au secours d'une fille de joie », « La fille offrant des poissons » et des pièces judiciaires. Le 19° acte est mauvais, mais le dernier acte est remarquable. Non seulement les vers sont aussi beaux que ceux de Wang Che-fou, mais cet acte est très scénique, tous les personnages y chantent même les secondaires comme Fa-pen, le général Tou. Le style de Kwan est varié, mais inégal. Il est à la fois poétique et prosaïque, sublime et vulgaire, raffiné et lourd, délicat et énergique. Sa grande qualité est d'être naturel. Il est aussi symbolique, imagé. Dans ces quatre derniers actes, les caractères des personnages sont un peu changés, c'est là une particu-

larité de Kwan Han-khing. Tchang est toujours maladif, nerveux, intelligent, amoureux, comme dans le livre de Wang Che-fou, mais il devient plus humain : il sait étaler quelques papiers dans sa malle en rotin et déposer avec précaution les vêtements envoyés par Ying-ying afin que le rotin n'égratigne pas l'ouate. Ying-ying n'est plus un ange. Kwan Han-khing l'a faite plus humaine, mais hélas ! il l'a rendue un peu vulgaire :

Cette chemise,
S'il ne la quitte pas en dormant,
Moi, j'imagine que je serai là, près de lui,
Corps contre corps...
Ce vêtement de dessous ne quittera jamais
Sa poitrine et son dos,
Gardera son côté droit et son côté gauche... (17^e acte).

Hong-nyang est moins charmante, plus éloquente. Quelques commentaires l'ont comparée à une femme détestable qui se querelle dans la rue. Mais elle n'a pas perdu sa malice :

Qu'habite-t-elle, votre nouvelle mariée ?
Sans doute elle dépasse ma jeune maîtresse ? (20^e acte).

Tcheng Heng est antipathique : menteur, grossier, ignorant.

Nous résumons en quelques mots les défauts et les qualités du Syu Si Syang. Les défauts sont : une composition banale, monotone (sauf le dernier acte), les vers souvent prosaïques, choquants, les rôles féminins moins nobles. Les qualités sont : le style varié, naturel, les sentiments très humains.

CHAPITRE VI

Le Si Syang Ki et les critiques

N'importe quel chef-d'œuvre a toujours suscité des critiques. Le Si Syang Ki n'a pas échappé à ce sort. Pourtant il est plus loué que blâmé. Nous relevons quelques citations.

Chen Tœ-fou, né sous la dynastie des Ming, croit que toute œuvre qui n'a pas de grandeur d'âme et qui se borne à une analyse de l'amour ne doit pas être un chef-d'œuvre :

« Le Si Syang Ki n'analyse que les sentiments amoureux. J'ai lu dans le théâtre du Nord beaucoup de pièces surpassant sa valeur. Le public n'en ayant pas tout lu, aboie par contagion et le vante comme un chef-d'œuvre unique. C'est l'opinion d'une grenouille qui habite au fond du puits. (Expression qui signifie : ne pas connaître le grand monde extérieur.)

Les pièces comme : « Wang Tchhan au premier étage d'une maison » (par Tcheng Tœ-hwei), le « Rendez-vous avec une épée » (par Kwan Han-khing)... ont non seulement un sujet profond, une belle ordonnance dans la composition, mais encore leur grandeur d'âme domine toute une époque. Quant à « La soubrette accomplie », « Le mal d'amour »... je ne dis

pas que ces livres n'ont pas de grâce, seulement ils ne s'occupent que de l'amour. Ils sont du même genre que le Si Syang Ki.

Tcheou Tœ-tshing (né sous la dynastie des Yuan), a fait cette remarque sur le Si Syang Ki : « C'est vraiment difficile d'employer trois rimes en six mots ». Mais beaucoup d'écrivains des Yuan ont exploité ce genre de vers, les exemples du Si Syang Ki ne sont pas uniques. Chaque maître a son originalité, ce point là n'est qu'un point secondaire. »

Mao Cheng-chan, né sous la dynastie des Tshing, a fait une comparaison entre le Si Syang Ki et « la Mémoire d'une joueuse de phi pha », chef-d'œuvre du théâtre du Sud, et il déclare que la première pièce est inférieure à la seconde, au point de vue des sentiments et du style :

« Les sentiments du Si Syang Ki sont les sentiments amoureux d'un jeune galant et d'une jolie fille qui, devant les fleurs, au clair de lune, s'unissent clandestinement ; les sentiments de la Mémoire d'une joueuse de phi pha sont les sentiments infinis, moraux, tristes d'un bon fils, d'une femme vertueuse qui respectent les rites. Le Si Syang Ki est plein d'expressions locales de son temps, la Mémoire d'une joueuse de phi pha n'a pas ce défaut. »

Le célèbre critique Li Li, qui a tant loué la valeur du Si Syang Ki s'accorde à lui faire le même reproche sur le dernier point :

« Dans le théâtre, au point de vue des expressions locales, aucun livre n'en est aussi riche que le Si Syang Ki... J'espère que ceux qui veulent écrire pour

le théâtre n'emploient pas souvent des expressions incompréhensibles. »

Tsyao Syun, né aussi sous la dynastie des Tshing, et nos contemporains Lyeou Ta-po, Tao Lo-khin trouvent les vers de Wang Che-fou moins beaux que ceux de Tong Kyai-yuan. L'opinion du dernier surtout est impitoyable. Il accuse Wang Che-fou d'être un plagiaire ; il attaque aussi la négligence de l'auteur.

Un écrivain français, Henri d'Almèras, dans son livre : « La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature », découvre que les comparaisons dans les vers du Si Syang Ki sont trop flatteuses :

« Toutes ces petites mousmées, avec leurs cheveux de crin, leur figure ronde et bouffie et leur taille courte, nous semblent assez peu séduisantes, mais les poètes leur ont donné des noms charmants et ont célébré leur beauté douteuse dans des vers où abondent les plus flatteuses comparaisons.

Voici, par exemple, comment l'auteur d'un drame, Si Syang Ki, qui eut beaucoup de succès, dépeint la jeune Ying-ying... : Ses sourcils s'arrondissaient noblement comme l'arc de la nouvelle lune et s'étendaient avec grâce jusque sous les nuages parfumés (les cheveux) qui ombrageaient ses tempes... etc. »

Un critique japonais, Shioya Yutaka, tout en louant cette comédie, regrette que sa composition offre de trop nombreux détours, que Hong-nyang soit légère, Tchang toujours indolent :

« Si l'on étudie simplement la composition, le théâtre chinois ne vaut rien, il se soucie plutôt des vers. A ce point de vue, le Si Syang Ki, par sa beauté, la

Mémoire d'une joueuse de phi pha, par sa sérénité, sont deux monuments des Yuan, deux chefs-d'œuvre du théâtre chinois...

Le livre d'amour (Si Syang Ki) n'exprime que les sentiments tristes et joyeux de l'union, de la séparation d'un jeune homme avec une jeune fille, mais le siège de Swen Fei-hou y produit un coup de théâtre en lui donnant quelle intensité d'émotion ! Les personnages sont peu nombreux, mais assez vivants. La vieille dame à toute occasion est fière de sa famille noble, se soucie de la réputation, c'est le type très convenable de la veuve d'un ministre. Ying-ying, née dans une famille noble, très belle, très instruite, bien qu'elle respecte les rites, les vertus, tout comme sa mère, à cause de son cœur trop faible, s'offre à Tchang. L'auteur a bien réussi la peinture des qualités et des défauts de la femme, de la haute société. Seulement sa composition offre de trop nombreux détours. Que Hong-nyang taquine Tchang est un exemple bien regrettable. Quant à Tchang, depuis le commencement jusqu'à la fin du livre, il est toujours indolent, il n'a d'autres mérites que de plaire aux femmes, c'est tout simplement un libertin. J'ai l'impression que son alliance avec Ying-ying ressemble à un cheval de bonne race monté par un imbécile. Hong-nyang est le personnage le plus vivant du Si Syang Ki ; elle est intelligente, ingénieuse, franche. Il est vrai qu'elle s'est moquée de Tchang, mais grâce à elle, qui n'est point avare de sa sympathie pour lui, le jeune lettré et la jolie fille peuvent s'unir discrètement ; quand le scandale éclate, c'est elle qui

ose porter la responsabilité ; ses reproches à la vieille dame de son manque de parole ont une énergie toute masculine ; par contre, la légèreté de son caractère ne peut jamais masquer l'infériorité de sa condition. Si je compare Hong-nyang au héros méritant qui combine un plan d'attaque sous sa tente, le bonze franc Hwei-ming est de la lignée de Fan Kwei. La sincérité des personnages et des termes est la première qualité du Si Syang Ki. »

En somme, selon ces critiques, le Si Syang Ki a les grands défauts suivants : 1° C'est une comédie qui se borne à une analyse d'amour, donc sans moralité, sans grandeur d'âme ; 2° Quelques vers sont plagés du chante-fable ; 3° Sa composition renferme trop de détours ; 4° C'est un livre plein d'expressions de son temps ; 5° On y trouve beaucoup de négligences. Ces accusations sont discutables. Une comédie d'amour amoral ou même immoral, peut être un chef-d'œuvre. La valeur d'une œuvre d'art n'est pas fonction de sa moralité, ni des vertus héroïques qu'elle exalte. On peut, pour des raisons de sentiments, préférer Corneille à Racine. Esthétiquement, leur œuvre est sur le même plan. Il est exact que l'auteur a emprunté quelques vers au chante-fable, mais ce n'est pas une raison suffisante pour discréditer tout un livre. Il faut considérer son ensemble. Or, le grand défaut des critiques chinois est de ne pas juger une œuvre de cette manière. Assurément, le livre de Wang et Kwan est beaucoup meilleur que le chante-fable, car il garde les qualités de ce dernier en excluant ses défauts ; fausse éloquence, exagération, manque de subtilité. Les détours de sa composition sont, de l'avis

d'un critique japonais, malheureux ; mais, à notre avis, ils sont l'une des qualités essentielles du Si Syang Ki. Si Wang Che-fou n'avait pas employé ce procédé littéraire, son livre manquerait d'intérêt. D'ailleurs tous ces détours ont leur raison d'être. (Voir p. 136-139.) Les expressions du temps sont parfois un élément d'intérêt et de beauté. Elles donnent aux vers de la vie, de la fraîcheur, une saveur naturelle. Seule l'accusation de négligence est fondée.

Les appréciations suivantes sont favorables au Si Syang Ki. D'abord nous devons citer quelques passages de Kin Cheng-than (né sous la dynastie des Ming), défenseur fervent de ce livre. C'est lui qui a nommé six livres de génie dont cette comédie est le dernier, c'est l'édition commentée par lui qui est la plus répandue. Les passages suivants sont tirés de « L'art de lire le Si Syang Ki ».

« S'il y a un homme, dit-il, qui proclame le Si Syang Ki une œuvre licencieuse, celui-ci devra plus tard tomber dans l'enfer où on lui arrachera la langue. Pourquoi cette parole ? Parce que ce livre n'est pas une œuvre insignifiante, c'est de la belle littérature universelle. Désormais si les uns disent qu'il est une œuvre licencieuse, les autres qu'il est de la belle littérature, je ne m'en soucie pas : ceux qui savent apprécier sa valeur littéraire voient sa beauté, ceux qui aiment l'immoralité le voient licencieux.

J'ai nommé six livres de génie dont le Si Syang Ki est le dernier. Je lis le Si Syang Ki comme je lis le livre du philosophe Tchwang-tseu, les « Mémoires historiques » (par Seu Ma-tshyen).

L'originalité d'une composition est que l'auteur fixe son attention sur un point qui va être traité, mais sans s'en occuper sur-le-champ. Il développe son idée peu à peu, d'une manière insinuante ; avant d'atteindre le but, il s'arrête. De nouveau il insinue et s'arrête encore, et ainsi de suite... Le Si Syang Ki est fait purement de cette manière comme le « Tchou tchwan », les « Mémoires historiques ».

Désormais, même les écrivains de génie ne devraient pas dire : « Je pourrai aussi écrire ce Si Syang Ki », car même si son auteur existait encore il serait impossible de lui demander d'écrire un autre Si Syang Ki. »

Hou Yuan-jwei compare le Si Syang Ki aux poésies de Li Thai-po :

« Le Si Syang Ki est estimé à cause de son charme poétique, de sa grâce, autant que les poésies de Li Thai-po. La « Mémoire d'une joueuse de phi pha » est estimée en raison de ses idées morales, à l'égal des œuvres de Tou Chao-ling (Tou Fou). »

Tchhen Mei-kong distingue aussi les caractères de ces deux livres :

« Le Si Syang Ki, la « Mémoire d'une joueuse de phi pha » sont deux tableaux : le premier représente des pivoines colorées, le dernier des fleurs de prunier peintes à l'encre noire ; le premier est le portrait d'une belle femme en vêtements luxueux, le dernier est celui d'une dévote en costume blanc. »

Li Li trouve que Wang Che-fou a le génie d'employer des rimes difficiles et à l'accent fermé :

« Wang Che-fou a le génie d'employer des rimes

difficiles. Les vers que chante le brave Hwei-ming en sont un exemple. Il est dangereux d'employer comme rimes des mots peu usuels et à l'accent fermé. Les mots à l'accent fermé sont bons pour les chansons amoureuses, les petites mélodies, non pour les vers héroïques. Pourtant les vers de Wang Che-fou sont si beaux ! »

Tcheng Tcheng-tou remarque que dans ce livre les caractères des personnages sont bien distincts et que son grand mérite est de nous révéler la psychologie amoureuse des deux amants :

« Dans cette comédie, les caractères des personnages sont bien distincts, la vieille dame est bien la personnification de son rôle, Tchang a une réelle personnalité, Ying-ying, Hong-nyang ont la leur ; les bonzes et Swen Fei-hou... y sont aussi très vivants. A cet égard, l'art d'écrire de Wang Che-fou me paraît meilleur que celui de Tong Kyai-yuan. Le théâtre et le roman chinois, quand ils décrivent l'aventure de deux sexes, veulent toujours que les jeunes gens s'aiment à première vue et se fiancent aussitôt après ; ils n'analysent jamais la psychologie de l'époque de leur amour. Le plus grand mérite du Si Syang Ki est de nous révéler, avec grâce, avec finesse, la psychologie amoureuse de Tchang et de Ying-ying. Si l'on excepte le Si Syang Ki, la Chine ne possède aucun livre d'aventures amoureuses si variées. Le chante-fable de Tong Kyai-yuan a tenté aussi cette finesse d'analyse, mais il n'a pas la subtilité du Si Syang Ki. De plus, tout le Si Syang Ki est plein de descriptions poétiques... »

Ko Mo-jo écrit :

« Le Si Syang Ki est une œuvre d'art débordant le temps et l'espace; il a une vie immortelle et universelle. Le Si Syang Ki est un chant de victoire, un monument commémoratif de la réaction naturelle de l'homme contre les rites sans vie.

Les rites sont établis pour les hommes, mais les sentiments humains les précèdent et ne leur sont pas soumis. Les rites doivent diriger les sentiments humains, non les étouffer. L'amour tient la place la plus importante parmi les sentiments humains; de lui provient la multiplication des races, l'évolution de la civilisation. La fleur du pur amour produit de beaux fruits, c'est une vérité démontrée par une expérience universelle... La Chine tire vanité de ses rites. Il y a chez elle, plus qu'ailleurs, une sévère séparation entre les sexes; le plaisir est considéré comme un fléau, les jeunes gens sont prisonniers avant l'âge de la puberté et même plus longtemps. Mais cette discipline morale exagérée renforce leur précocité. Les jeunes gens sont facilement suggestionnés, révoltés. La contrainte qui pèse sur eux durant leur jeunesse les pousse à s'occuper plus tôt des choses de l'amour et l'oppression irrationnelle de leur famille fait germer la révolte en leur cœur. Ils cherchent à satisfaire leur désir. Plus l'âge s'avance, plus les rites deviennent sévères, alors le point lumineux du désir se déplace et l'homme devient anormal. Depuis quelque mille ans, la grande Chine, qui s'enorgueillit de ses rites, n'est qu'un immense hôpital de perversion. Au lieu de fournir de nombreux exemples, je me contente d'en donner un qui illustre suffisamment la vérité : la coutume de

bander les pieds de femme. L'homme aime ou n'aime pas la femme selon que ses pieds sont bandés ou naturels. L'amour dépend des pieds, cela est vraiment une sorte de super-fétichisme. Quant à la femme, pour compléter la satisfaction sexuelle de l'homme, elle se soumet à des châtiments corporels, ce qui est une espèce de masochisme. Avec tous les rites, nous n'avons pour résultat qu'une perversion des mœurs ! Mais, de nos jours, l'éducation sexuelle commence à se répandre et la raison des jeunes gens se réveille comme un volcan qui éclate. Les rites anormaux, qui ne sont que bons pour enfanter des êtres pervers, sont déjà devenus des branches sèches ou des feuilles mortes qu'une étincelle aura bientôt mis en cendre. Nous n'avons plus peur de ces autorités mortes. Mais, en voyant les vieilles gens qui restent martyrs de la perversion, nous ne pouvons nous empêcher de nous affliger.

Si on ne me contraint pas, il est possible que je n'y pense pas,
Plus on m'éloigne, plus je suis amoureux.

Ces deux vers que chante la belle Tchang dans « Le mal d'amour » de Tcheng Tœ-hwei expliquent clairement la cause d'une multitude de perversions dans notre pays.

Et Tchang Ngo, déesse de la lune,
Monte à l'est et descend à l'ouest, qui lui tient compagnie ?
Ciel sois maudit ! Craignant que son cœur ne soit épris,
Avec un rideau tu entoures le palais glacial.

Ces vers que chante Ying-ying en voyant le halo de la lune, dans le 8° acte, représentent l'esprit de révolte de nos jeunes gens contre la tyrannie des rites. Ce qui est décrit dans « le Mal d'amour » n'est que l'activité inconsciente de la double personnalité, et dans le Si Syang Ki, c'est la révolte consciente de la femme que nous voyons. Ces deux œuvres soutiennent la même thèse contre les rites, mais la dernière est plus hardie, plus violente, plus révolutionnaire. Je la juge comme un chant ou un monument de triomphe de l'humanité sur les rites et je crois que tous ceux qui ont du jeune sang dans leurs veines partagent mon avis, sauf les anormaux naturellement. Ce que le Si Syang Ki représente est la vie sexuelle normale du genre humain, l'unité de l'amour. Ce n'est ni l'adultère, ni non plus la pornographie. »

D'après ces critiques, le Si Syang Ki n'est pas une œuvre insignifiante, un livre licencieux. Ses procédés très variés, son lyrisme poétique, ses analyses psychologiques aiguës en font un chef-d'œuvre universel. C'est un chant de triomphe, un monument commémoratif de la réaction naturelle de l'homme contre les rites sans vie. Ces jugements nous paraissent exacts.

Quant au Syu Si Syang de Kwan Han-khing, il a été fort désapprouvé. On prétend que l'auteur a eu mauvais goût en écrivant une suite au Si Syang Ki qui n'en a pas besoin et que le style de l'auteur est prosaïque et vulgaire. Mais on a justement remarqué qu'il y a dans le Syu Si Syang des vers aussi beaux que ceux de Wang Che-fou.

Conclusion

Le théâtre chinois fut florissant sous la dynastie des Yuan, mais avant cette époque la Chine n'avait pas eu de théâtre proprement dit. Il y avait seulement des danses mêlées de chant, des farces, des bouffonneries. Le théâtre des Yuan possède plusieurs chefs-d'œuvre, parmi lesquels le *Si Syang Ki* est en tête de liste. Pourtant son sujet n'est guère neuf, il date des Thang. C'est l'histoire sentimentale du poète Yuan Tchen avec sa cousine, que ce poète a racontée dans son œuvre intitulée : *La Biographie de Ying-ying*. Yang Kyu-yuan, Li Chen, Tou Mou... en tirèrent des poèmes. Plus tard cette histoire s'est prolongée en un poème de dix chants avec un prélude et un épilogue. Il a pour titre : « Le Papillon amoureux de la fleur », et Tchao Ling-tche des Song en est l'auteur. Tong Kyai Yuan des Kin, d'après cette même histoire, a écrit un beau livre sous forme de chante-fable. Les personnages y sont beaucoup plus réels que ceux du conte. Ce livre est remarquable par son lyrisme, son charme poétique, son ton naturel, et c'est plutôt lui qui a fourni sa source au *Si Syang Ki*. Le *Si Syang Ki* est une comédie en vingt actes, dont les seize premiers sont composés par Wang Che-fou, auteur d'une

autre comédie : « La Salle du Beau-Printemps », et les quatre derniers par Kwan Han-khing, auteur de la célèbre tragédie : « Le Ressentiment de Teou-ngo ». Conforme dans l'ensemble aux règles du théâtre des Yuan, il s'en affranchit sur quelques points. Par exemple : 1° le prologue est en général très court, mais le 5° acte du Si Syang ne l'est pas ; 2° seul le personnage principal peut chanter, mais le Si Syang Ki n'a pas observé cette règle avec rigueur. Sa composition présente une belle ordonnance. Chaque acte a sa raison d'être. Les procédés littéraires sont bien variés. La « sinuosité » est une des grandes qualités du livre. Il serait beaucoup moins original : 1° si la dame Tcheng n'avait pas renié sa promesse ; 2° si la jeune fille ne se fâchait pas contre sa servante et si au premier rendez-vous elle ne grondait pas son amant ; 3° si les deux amants ne se séparaient pas. Les procédés suivants sont aussi très employés par Wang Che-fou : la surprise, le parallélisme, l'antithèse, l'onomatopée et la création d'une atmosphère de joie ou de tristesse à l'aide d'images souvent symboliques. Remarquable par tous ces procédés, son style poétique, alerte, le Si Syang Ki l'est encore par son analyse des sentiments humains. Tchang, Ying-ying, Hong-nyang sont devenus des types : Tchang, lettré distingué et sensible ; Ying-ying, jeune fille instruite, passionnée sous une apparence froide ; Hong-nyang, servante toute de malice et de vivacité. Les quatre derniers actes de Kwan Han-khing sont médiocres, monotones. L'originalité de Kwan Han-khing

provient de son style varié, naturel et de la psychologie de ses personnages, plus humains que ceux de Wang Che-fou. Autour de cette comédie, les critiques se rangent en deux camps, les uns soulignent son immoralité et font grief à l'auteur de sa composition sinueuse, de ses vers plagés, de ses négligences et des expressions locales. Pour d'autres le Si Syang Ki est un chef-d'œuvre universel par son lyrisme poétique, sa connaissance de l'homme, son analyse de l'amour, son indépendance vis-à-vis des rites. Aujourd'hui, le jugement des premiers ne nous paraît pas fondé. Si cela était, comment expliquer la grande influence du Si Syang Ki sur un grand nombre de comédies de l'époque des Yuan, des Ming et des Tching ? Cette influence a porté aussi sur la littérature romanesque. De l'avis général, cette comédie et la « Mémoire d'une joueuse de phi-pha » sont les deux plus célèbres pièces du théâtre chinois. La première surpasse la seconde. Un critique de la dynastie des Ming, Kin Cheng-than, juge qu'il y a en Chine six livres de génie, à savoir : 1° le livre du philosophe Tchwang-tseu ; 2° Li sao, poésies de Khyn Yuan ; 3° Mémoires historiques de Seu Ma-tshyen ; 4° Poésies de Tou Fou ; 5° Au bord du lac, roman de Che Naingan ; 6° le Si Syang Ki. Celui-ci est un des sommets de la littérature chinoise. Il a été traduit et adapté en langue française. Mais ces tentatives sont médiocres et ne dévoilent pas l'originalité et la poésie de ce chef-d'œuvre. Nous souhaitons qu'en soit faite un jour une bonne traduction, s'accompagnant d'un tra-

vail critique, fidèle au texte chinois, mais vivante et sans lourdeur, qui découvre, en un mot, la poésie secrète et subtile de Wang Che-fou. Un tel travail serait une précieuse contribution à l'étude et à la littérature comparée.

Vu :

LE DOYEN,
KLEINCLAUSZ

Vu et permis d'imprimer

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
A. LIRONDELLE.

Bibliographie

1° EN LANGUE CHINOISE

- Si Syang Ki*, par Wang Che-fou.
Syu Si Syang, par Kwan Han-khing.
Tong Si Syang, par Tong Kyai-yuan.
Yuan Khyu Syuan, choix du théâtre des Yuan, par Tsang Tsin-chou.
Kou Kin Tsa Kyu San Che Tchong, trente pièces anciennes et modernes.
Syao Chwo Khao Tchong, Etudes documentaires sur le roman, par Tsyang Jwei-tchao.
Si Syang Ti Phi Phing Yu Khao Tchong, par Tchang Yeou-lwan (important article publié dans la Revue mensuelle *Syao Chwo Yue Pao*, 1927).
Si Syang Ki Khao Tchong Wen Thi, La question des recherches sur Si Syang Ki (id.).
Song Yyan Hi Khyn Che, Histoire du théâtre des Song et des Yuan, par Wang Ko-wei, 1916.
Tchong Ko Wen Hyo Kyang Hwa, Cours de littérature chinoise, par Shioya Yutaka (Japonais).
Khyu Hai Tsong Mou Thi Yao, Répertoire analytique du théâtre, par Wang Wen-yang (?), réédit. en 1929.
Wen Hyo Ta Kang, Histoire générale de la littérature, par Tchong Tchong-tou.

Yuan Ming Tsa Ki Tshi Yi, Fragments retrouvés du théâtre des Yuan et des Ming, par le même auteur.

Yuan Khyu Kai Lwen, Sur le théâtre des Yuan, par le même auteur (article publié dans la *Revue des Etudiants*, 1931), etc.

2° EN LANGUE FRANÇAISE

Théâtre chinois, par Bazin aîné (Antoine-Pierre-Louis), Paris, 1838.

Chine moderne, par le même auteur, Paris, F. Didot frères, 1853.

Le Siècle des Yuen, par le même auteur, Paris, Imprimerie Nationale, 1854.

Si Syang Ki (Atsume Gusa, I, II, III, IV, V, 1873-1878), sept avaient été traduits déjà par Saint-Julien dans l'*Europe littéraire*.

Le Théâtre des Chinois, par le général Tcheng Kington. Calmann-Lévy, 1886.

Essai sur la littérature chinoise, par G. Soulié de Morant, *Mercure de France*, 1912.

L'Amoureuse Oriole, jeune fille, par le même auteur. Flammarion, 1928.

Anthologie de la littérature chinoise des origines à nos jours, par Sung-nien Hsu. Librairie Delagrave, 1932. Etc...

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : Sources	11
CHAPITRE II : L'identification de Tchang.....	25
CHAPITRE III : Auteurs.....	37
CHAPITRE IV : Œuvre, analyse de l'action....	59
CHAPITRE V : Œuvre, analyse de l'art.....	129
CHAPITRE VI : Le Si Syang Ki et les critiques..	153
CONCLUSION	165
BIBLIOGRAPHIE	169



BOSC FRÈRES, M. & L. RIOU

°° °° **IMPRIMEURS-ÉDITEURS** °° °°

°° **42, QUAI GAILLETON, 42** °°

°° °° °° °° **LYON** °° °° °° °°



